

Robert Eden

1792



ROBERT JOHNSON EDEN.

First Edition
with 31-33 of
Works containing
Supplement to
the Confessions
together 5 vols
1782/84.



LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU,

SUIVIES

DES RÊVERIES

Du Promeneur Solitaire.

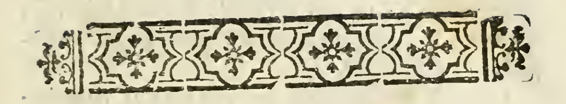
TOME PREMIER.



A GENÈVE.



M. DCC. LXXXII.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.



LIVRE PREMIER.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, & je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal

fait de brifer le moule dans lequel elle m'a jetté, c'eſt ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier ſonne quand elle voudra; je viendrai, ce livre à la main, me préſenter devant le ſouverain Juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchiſe. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon; & s'il m'eſt arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vuide occaſionné par mon défaut de mémoire : j'ai pu ſuppoſer vrai ce que je ſçavois avoir pu l'être, jamais ce que je ſçavois être faux. Je me ſuis montré tel que je fus, mépriſable & vil, quand je l'ai été; bon, généreux, ſublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes ſemblables : qu'ils écoutent mes Confeſſions, qu'ils gémiſſent de mes indignités, qu'ils rougiſſent de mes miſéres. Que chacun d'eux découvre à ſon tour ſon cœur aux pieds de ton trône avec la même ſincérité; & puis qu'un ſeul te diſe, s'il l'oſe : *Je fus meilleur que cet homme-là.*

Je ſuis né à Genève en 1712, d'*Iſaac Rouſſeau* citoyen, & de *Suſanne Bernard* citoyenne : un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfans ayant réduit preſqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour ſubſiſter que ſon métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Miniſtre *Bernard*, étoit plus riche ; elle avoit de la ſageſſe & de la beauté : ce n'étoit pas ſans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé preſque avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans ils ſe promenoient enſemble tous les ſoirs ſur la Treille ; à dix ans ils ne pouvoient plus ſe quitter. La ſympathie, l'accord des ames affermit en eux le ſentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & ſenſibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même diſpoſition ; ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta ſon cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le ſort qui ſembloit contrarier leur paſſion, ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir ſa maitreſſe, ſe conſumoit de douleur ; elle lui conſeilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea ſans fruit, & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle

qu'il aimoit, tendre & fidelle. Après cette épreuve, il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurérent, & le ciel bénit leur serment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des sœurs de mon pere ; mais elle ne consentit à épouser le frere, qu'à condition que son frere épouseroit la sœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes cousins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année ; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur: il alla servir dans l'Empire & en Hongrie sous le prince Eugène. Il se distingua au siége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naissance de mon frere unique, partit pour Constantinople, où il étoit appellé, & devint horloger du sérail. Durant son absence, la beauté de ma mere, son esprit, ses talens (*), lui atti-

---

(*) Elle en avoit de trop brillans pour son état: le Ministre son pere, qui l'adoroit, ayant pris grand soin de son éducation. Elle dessinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe; elle avoit

rérent des hommages. M. de la Clofure, Réfident de France, fut des plus empreffés à lui en offrir. Il falloit que fa paffion fût vive, puifqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement fon mari; elle le preffa de revenir. Il quitta tout, & revint. Je fus le trifte fruit de ce retour. Dix mois après je naquis infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naiffance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas fçu comment mon pere fupporta cette perte; mais je fcais qu'il ne s'en confola jamais. Il croyoit la revoir en moi, fans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée : jamais il ne m'embraffa, que je ne fentîffe à fes foupirs, à fes convul-

---

de la lecture, & faifoit des vers paffables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'abfence de fon frere & de fon mari, fe promenant avec fa belle-fœur & leurs deux enfans, fur un propos que quelqu'un lui tint à leur fujet :

Ces deux Meffieurs qui font abfens
Nous font chers de bien des maniéres;
Ce font nos amis, nos amans;
Ce font nos maris & nos freres,
Et les peres de ces enfans.

ſives étreintes, qu'un regret amer ſe mêloit à ſes careſſes ; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me diſoit : Jean-Jacques, parlons de ta mere; je lui diſois: Hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer; & ce mot ſeul lui tiroit déja des larmes. Ah! diſoit-il en gémiſſant; rends-la moi, conſole-moi d'elle, remplis le vuide qu'elle a laiſſé dans mon ame. T'aimerois-je ainſi, ſi tu n'étois que mon fils? Quarante ans après l'avoir perdue, il eſt mort dans les bras d'une ſeconde femme, mais le nom de la premiére à la bouche, & ſon image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le ciel leur avoit départis, un cœur ſenſible eſt le ſeul qu'ils me laiſſérent; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né preſque mourant; on eſpéroit peu de me conſerver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laiſſer ſouffrir plus cruellement d'une autre façon. Une ſœur de mon pere, fille aimable & ſage, prit ſi grand ſoin de moi, qu'elle me ſauva. Au moment où j'écris ceci, elle eſt encore en vie, ſoignant à l'âge de quatre-vingts ans un mari plus

jeune qu'elle, mais usé par la boisson. Chère tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai aussi ma mie Jacqueline encore vivante, saine & robuste. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance, pourront me les fermer à ma mort.

Je sentis avant de penser; c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne sçais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premiéres lectures & de leur effet sur moi : c'est le tems d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mere avoit laissé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après soupé, mon pere & moi. Il n'étoit question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusans ; mais bientôt l'intérêt devint si vif, que nous lisions tour-à-tour sans relâche, & passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, disoit tout honteux : Allons nous coucher, je suis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuse méthode, non-seulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avois aucune idée des choses, que tous les sentimens m'étoient déja connus. Je n'avois rien conçu; j'avois tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup, n'altéroient point la raison que je n'avois pas encore; mais elles m'en formérent une d'une autre trempe, & me donnérent de la vie humaine des notions bizarres & romanesques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver suivant ce fut autre chose. La bibliothèque de ma mere épuisée, on eut recours à la portion de celle de son pere qui nous étoit échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres; & cela ne pouvoit guéres être autrement: cette bibliothèque ayant été formée par un Ministre, à la vérité, & sçavant même, car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'esprit. L'histoire de l'Eglise & de l'Empire par Le Sueur, le discours de Bossuet sur l'histoire universelle, les hommes illustres de Plutarque, l'histoire de Venise par Nani, les métamorphoses d'Ovide, La Bruyére, les

mondes de Fontenelle, ſes Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliére, furent tranſportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui liſois tous les jours durant ſon travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque, ſurtout, devint ma lecture favorite. Le plaiſir que je prenois à le relire ſans ceſſe me guérit un peu des Romans, & je préférai bientôt Ageſilas, Brutus, Ariſtide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéreſſantes lectures, des entretiens qu'elles occaſionnoient entre mon pere & moi, ſe forma cet eſprit libre & républicain, ce caractére indomptable & fier, impatient de joug & de ſervitude, qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les ſituations les moins propres à lui donner l'eſſor. Sans ceſſe occupé de Rome & d'Athenes; vivant pour ainſi dire, avec leurs grands-hommes, né moi-même Citoyen d'une république, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte paſſion, je m'en enflammois à ſon exemple; je me croyois Grec ou Romain; je devenois le perſonnage dont je liſois la vie: le récit des traits de conſtance & d'intrépidité qui m'avoient frappé, me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'avanture de Scevola, on fut effrayé de

me voir avancer & tenir la main ſur un réchaud pour repréſenter ſon action.

J'avois un frere plus âgé que moi de ſept ans. Il apprenoit la profeſſion de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faiſoit un peu négliger, & ce n'eſt pas cela que j'approuve. Son éducation ſe ſentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître, d'où il faiſoit des eſcapades, comme il en avoit fait de la maiſon paternelle. Je ne le voyois preſque point : à peine puis-je dire avoir fait connoiſſance avec lui : mais je ne laiſſois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit, autant qu'un poliſſon peut aimer quelque choſe. Je me ſouviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colére, je me jettai impétueuſement entre deux, l'embraſſant étroitement. Je le couvris ainſi de mon corps, recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obſtinai ſi bien dans cette attitude, qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grace, ſoit déſarmé par mes cris & mes larmes, ſoit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna ſi mal, qu'il s'enfuit & diſparut tout-à-fait. Quelque tems après on ſçut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une ſeule fois,

On n'a plus eu de ſes nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je ſuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainſi de ſon frere, & les enfans des Rois ne ſçauroient être ſoignés avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eſt bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une ſeule fois, jùſqu'à ma ſortie de la maiſon paternelle, on ne m'a laiſſé courir ſeul dans la rue avec les autres enfans: jamais on n'eut à réprimer en moi ni à ſatisfaire aucune de ces fantaſques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naiſſent toutes de la ſeule éducation. J'avois les défauts de mon âge; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille; mais jamais je n'ai pris plaiſir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me ſouviens pourtant d'avoir une fois piſſé dans la marmite d'une de nos voiſines appellée Madame Clot, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce ſouvenir me fait encore rire, parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je

connus de ma vie. Voilà la courte & véridique hiſtoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment ſerois-je devenu méchant ; quand je n'avois ſous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon pere, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voiſins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéiſſoit pas à la vérité, mais m'aimoit ; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient ſi peu excitées & ſi peu contrariées, qu'il ne me venoit pas dans l'eſprit d'en avoir. Je puis jurer que juſqu'à mon aſſerviſſement ſous un maître, je n'ai pas ſçu ce que c'étoit qu'une fantaiſie. Hors le tems que je paſſois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, aſſis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, ſa douceur, ſa figure agréable, m'ont laiſſé de ſi fortes impreſſions, que je vois encore ſon air, ſon regard, ſon attitude ; je me ſouviens de ſes petits propos careſſans : je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, ſans oublier les deux crochets que ſes cheveux noirs faiſoient ſur ſes tempes, ſelon la mode de ce tems-là.

Je ſuis perſuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paſſion pour la muſique, qui ne s'eſt bien développée en moi que long-tems après. Elle ſçavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons, qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel, que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont toujours reſtées dans la mémoire ; mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de ſoucis & de peines, je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant, en marmotant ces petits airs d'une voix déja caſſée & tremblante? Il y en a un ſur-tout, qui m'eſt bien revenu tout entier, quant à l'air; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confuſément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reſte :

Tyrcis, je n'ose
Ecouter ton Chalumeau
Sous l'Ormeau ;
Car on en cause
Déja dans notre hameau.
. . . .
. . . . un Berger
. . . . s'engager
. . . . sans danger ;
Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connoisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeller cet air s'évanouiroit en partie, si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suson* l'ont chanté.

Telles furent les premiéres affections de mon entrée à la vie ; ainsi commençoit à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier & si tendre, ce caractére efféminé, mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la foiblesse & le courage, entre la mollesse & la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction

avec moi-même, & a fait que l'abſtinence & la jouiſſance, le plaiſir & la ſageſſe, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les ſuites ont influé ſur le reſte de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. *G****., Capitaine en France, & apparenté dans le Conſeil. Ce *G****., homme inſolent & lâche, ſaigna du nez, & pour ſe venger accuſa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en priſon, s'obſtinoit à vouloir que, ſelon la loi, l'accuſateur y entrât auſſi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux ſortir de Genève & s'expatrier pour le reſte de ſa vie, que de céder ſur un point où l'honneur & la liberté lui paroiſſoient compromis.

Je reſtai ſous la tutelle de mon oncle *Bernard*, alors employé aux fortifications de Genève. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis enſemble à Boſſey en penſion chez le Miniſtre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne ſous le nom d'éucation.

Deux ans paſſés au village adoucirent un peu mon âpreté Romaine, & me ramenérent à l'état d'enfant. A Genève où l'on

ne m'impofoit rien, j'aimois l'application, la lecture ; c'étoit prefque mon feul amufement. A Boffey le travail me fit aimer les jeux qui lui fervoient de relâche. La campagne étoit pour moi fi nouvelle, que je ne pouvois me laffer d'en jouir. Je pris pour elle un goût fi vif, qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le fouvenir des jours heureux que j'y ai paffés, m'a fait regretter fon féjour & fes plaifirs dans tous les âges, jufqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raifonnable, qui, fans négliger notre inftruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien eft que, malgré mon averfion pour la gêne, je ne me fuis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, fi je n'appris pas de lui beaucoup de chofes, ce que j'appris je l'appris fans peine, & n'en ai rien oublié.

La fimplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix ineftimable, en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jufqu'alors je n'avois connu que des fentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre enfemble dans un état paifible, m'unit tendrement à mon coufin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des fentimens plus affectueux que ceux que j'avois eus pour mon frere, & qui ne fe font

jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, auſſi doux d'eſprit que foible de corps, & qui n'abuſoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maiſon, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amuſemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions ſeuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit beſoin d'un camarade : nous ſéparer étoit en quelque ſorte nous anéantir. Quoique nous euſſions peu d'occaſions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-ſeulement nous ne pouvions vivre un inſtant ſéparés, mais nous n'imaginions pas que nous puſſions jamais l'être. Tous deux d'un eſprit facile à céder aux careſſes, complaiſans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord ſur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit ſur moi quelque aſcendant ſous leurs yeux; quand nous étions ſeuls, j'en avois un ſur lui qui rétabliſſoit l'équilibre. Dans nos études, je lui ſoufflois ſa leçon quand il héſitoit; quand mon thême étoit fait, je lui aidois à faire le ſien, & dans nos amuſemens mon goût plus actif lui ſervoit toujours de guide. Enfin nos deux caractéres s'accordoient ſi bien, & l'amitié qui nous uniſſoit étoit ſi vraie, que dans

plus de cinq ans que nous fûmes presque inséparables tant à Bossey qu'à Genève, nous nous battîmes souvent, je l'avoue ; mais jamais on n'eut besoin de nous séparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une seule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques sont, si l'on veut, puériles ; mais il en résulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il existe des enfans.

La maniére dont je vivois à Bossey me convenoit si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer absolument mon caractére. Les sentimens tendres, affectueux, paisibles en faisoient le fond. Je crois que jamais individu de notre espèce n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens sublimes, mais je retombois aussitôt dans ma langueur. Être aimé de tout ce qui m'approchoit, étoit le plus vif de mes desirs. J'étois doux, mon cousin l'étoit ; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers, je ne fus ni témoin, ni victime d'un sentiment violent. Tout nourrissoit dans mon cœur les dispositions qu'il reçut de la nature. Je ne connoissois rien d'aussi charmant que de voir tout le monde content de moi &

de toute chose. Je me souviendrai toujours qu'au Temple, répondant au catéchisme, rien ne me troubloit plus, quand il m'arrivoit d'hésiter, que de voir sur le visage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela seul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrêmement : car, quoique peu sensible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au besoin de sévérité, non plus que son frere : mais comme cette sévérité, presque toujours juste, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le signe du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeunesse, si l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement, & souvent indiscrètement! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste, me fait résoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit aussi l'autorité, & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Assez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi, me sembloit très-effrayante; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été : ce qu'il y a de plus bizarre, est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avoit laissé, plus de desir que de crainte de l'éprouver de rechef par la même main. Il est vrai que, comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe, le même châtiment reçu de son frere, ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais, de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit guéres à craindre; & si je m'abstenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier*

cier

cier; car tel eſt en moi l'empire de la bienveillance, & même de celle que les ſens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive, que j'éloignois ſans la craindre, arriva ſans qu'il y eût de ma faute, c'eſt-à-dire de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en ſûreté de conſcience. Mais cette ſeconde fois fut auſſi la derniére; car Mlle. *Lambercier* s'étant ſans doute apperçue à quelque ſigne que ce châtiment n'alloit pas à ſon but, déclara qu'elle y renonçoit, & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions juſques-là couché dans ſa chambre, & même en hiver quelquefois dans ſon lit. Deux jours après, on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus déſormais l'honneur, dont je me ſerois bien paſſé, d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes deſirs, de mes paſſions, de moi, pour le reſte de ma vie; & cela, préciſément dans le ſens contraire à ce qui devoit s'enſuivre naturellement? En même tems que mes ſens furent allumés, mes deſirs prirent ſi bien le change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé, ils ne s'aviſérent

point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance, je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long-tems, sans sçavoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles personnes; mon imagination me les rappelloit sans cesse, uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiselles *Lambercier*.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours persistant, & porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie, m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste & chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis long-tems les femmes ne connoissent plus. Mon pere, homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus, des propos dont une vierge eût pu rougir; & jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille, & devant moi, le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* sur le même article, &

une fort bonne ſervante y fut miſe à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-ſeulement je n'eus jusqu'à mon adoleſcence aucune idée diſtincte de l'union des ſexes ; mais jamais cette idée confuſe ne s'offrit à moi que ſous une image odieuſe & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'eſt jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché ſans dédain, ſans effroi même; car mon averſion pour la débauche alloit juſques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre, où l'on me dît que ces gens-là faiſoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit auſſi toujours à l'eſprit en penſant aux autres, & le cœur me ſoulevoit à ce ſeul ſouvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premiéres exploſions d'un tempérament combuſtible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diverſion que firent ſur moi les premiéres pointes de la ſenſualité. N'imaginant que ce que j'avois ſenti ; malgré des effervefcences de ſang très-incommodes, je ne ſçavois porter mes deſirs que vers l'eſpèce de volupté qui m'étoit connue, ſans aller jamais juſqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïſſable,

& qui tenoit de si près à l'autre, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament très-ardent, très-lascif, très-précoce, je passai toutefois l'âge de puberté sans desirer, sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mademoiselle *Lambercier* m'avoit très-innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir, s'associa tellement à l'autre, que je ne pus jamais l'écarter des desirs allumés par mes sens; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes, faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire: l'espèce de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme, ne pouvant être usurpée par celui qui la desire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & me taire auprès des personnes que j'ai-

mois le plus. N'ofant jamais déclarer mon goût, je l'amufois du moins par des rapports qui m'en confervoient l'idée. Être aux genoux d'une maîtreffe impérieufe, obéir à fes ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouiffances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le fang, plus j'avois l'air d'un amant tranfi. On conçoit que cette maniére de faire l'amour n'amène pas des progrès bien rapides, & n'eft pas fort dangereufe à la vertu de celles qui en font l'objet. J'ai donc fort peu poffédé; mais je n'ai pas laiffé de jouir beaucoup à ma maniére, c'eft-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes fens, d'accord avec mon humeur timide & mon efprit romanefque, m'ont confervé des fentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obfcur & fangeux de mes confeffions. Ce n'eft pas ce qui eft criminel qui coûte le plus à dire, c'eft ce qui eft ridicule & honteux. Dès-à-préfent je fuis fûr de moi; après ce que je viens d'ofer dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de femblables aveux, fur ce que dans tout le

cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois, par les fureurs d'une passion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de sens, & saisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps ; jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec une enfant de mon âge ; encore fut-ce elle qui en fit la premiére proposition.

En remontant de cette sorte aux premiéres traces de mon être sensible, je trouve des élémens qui, semblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laissé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & simple ; & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonstances de si différentes combinaisons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils eussent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même source d'où la luxure & la mollesse ont coulé dans mon sang ? Sans quitter le sujet dont je viens de parler, on en va voir sortir une impression bien différente.

J'étudiois un jour seul ma leçon dans la

chambre contiguë à la cuisine. La servante avoit mis sécher à la plaque les peignes de Mll.e *Lambercier*. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit brisé. A qui s'en prendre de ce dégât ? personne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge ; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle. *Lambercier* se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent ; je persiste avec opiniâtreté : mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la premiére fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux ; elle méritoit de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mll.e *Lambercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remède dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laissérent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans

l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en piéces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette avanture, & je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni cassé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même songé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit ; je l'ignore, & ne puis le comprendre : ce que je sçais très-certainement, c'est que j'en étois innocent.

Qu'on se figure un caractére timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions ; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison, toujours traité avec douceur, équité, complaisance ; qui n'avoit pas même l'idée de l'injustice, & qui pour la premiére fois en éprouve une si terrible, de la part précisément des gens qu'il chérit & qu'il respecte le plus. Quel renversement d'idées ! quel désordre de sentimens ! quel bouleversement dans son cœur,

dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il est possible; car pour moi, je ne me sens pas capable de démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passoit alors en moi.

Je n'avois pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je sentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu sensible; je ne sentois que l'indignation, la rage, le désespoir. Mon cousin, dans un cas à-peu-près semblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, se mettoit en fureur à mon exemple, & se montoit, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux dans le même lit nous nous embrassions avec des transports convulsifs, nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu soulagés, pouvoient exhaler leur colére, nous nous levions sur notre séant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force: *Carnifex*, *Carnifex*, *Carnifex*.

Je sens, en écrivant ceci, que mon pouls s'élève encore; ces momens me seront

toujours préſens, quand je vivrois cent mille ans. Ce premier ſentiment de la violence & de l'injuſtice, eſt reſté ſi profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiére émotion; & ce ſentiment, relatif à moi dans ſon origine, a pris une telle conſiſtance en lui-même, & s'eſt tellement détaché de tout intérêt perſonnel, que mon cœur s'enflamme au ſpectacle ou au récit de toute action injuſte, quel qu'en ſoit l'objet & en quelque lieu qu'elle ſe commette, comme ſi l'effet en retomboit ſur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les ſubtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces miſérables, duſſé-je cent fois y périr. Je me ſuis ſouvent mis en nage, à pourſuivre à la courſe, ou à coups de pierre, un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il ſe ſentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'eſt; mais le ſouvenir profond de la premiére injuſtice que j'ai ſoufferte y fut long-tems & trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la ſérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je ceſſai de

jouir d'un bonheur pur, & je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le Paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'étoit en apparence la même situation, & en effet une toute autre maniére d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les élèves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisoient dans nos cœurs: nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accusés: nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidissoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de simplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déserte & sombre; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légérement la terre, & crier de joie en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie: on se dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous

nous séparâmes de M. & Mlle. *Lambercier* rassasiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bossey, sans que je m'en sois rappellé le séjour d'une maniére agréable par des souvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent, & se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour ; comme si, sentant déja la vie qui s'échappe, je cherchois à la ressaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent, par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je récitois ma leçon ; je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une estampe représentant tous les Papes, un baromètre, un grand calendrier ; des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derriére, venoient ombrager la fenêtre, &

paſſoient quelquefois juſqu'en dedans. Je ſçais bien que le lecteur n'a pas grand beſoin de ſçavoir tout cela ; mais j'ai beſoin, moi, de le lui dire. Que n'oſé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore treſſaillir d'aiſe quand je me les rappelle. Cinq ou ſix ſur-tout..... compoſons. Je vous fais graces des cinq, mais j'en veux une, une ſeule; pourvu qu'on me la laiſſe conter le plus longuement qu'il me ſera poſſible, pour prolonger mon plaiſir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choiſir celle du derriére de Mlle *Lambercier*, qui, par une malheureuſe culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à ſon paſſage ; mais celle du noyer de la terraſſe eſt plus amuſante pour moi, qui fus acteur, au lieu que je ne fus que ſpectateur de la culbute ; & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident, qui, bien que comique en lui-même, m'allarmoit pour une perſonne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande hiſtoire du noyer de la terraſſe, écoutez-en l'horrible tragédie; & vous abſtenez de frémir, ſi vous pouvez!

Il y avoit hors la porte de la cour une

terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on alloit souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner, M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solemnité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardens spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions mon cousin & moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre sur la terrasse, qu'un drapeau sur la brèche; & nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, & nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venoit d'assez loin, & on ne nous laissoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours; & cela

nous réussit si bien, que nous le vîmes bourgeonner & pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure; persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude; que nous étions comme en délire; & que ne sçachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant : nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mere de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrettement au saule une partie de l'eau dont on arrosoit le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente, que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole; l'entrée se remplissoit d'ordures; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creusâmes davantage la terre & notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement;

nous coupâmes des fonds de boëttes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, & d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie, qui faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, & le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes d'espérance & de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siécles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriére lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verser le premier sceau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier*, & ce fut dommage : car il prenoit grand plaisir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à

ſon tour, regarde, apperçoit la friponnerie, ſe fait bruſquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc*, *un aqueduc* ! il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le baſſin, le ſaule, tout fut détruit, tout fut labouré; ſans qu'il y eût durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, ſinon l'exclamation qu'il répétoit ſans ceſſe. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en briſant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc* !

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On ſe trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dît pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais viſage, & ne nous en parla plus; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de ſa ſœur à gorge déployée : car le rire de M. *Lambercier* s'entendoit de loin; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'eſt que, paſſé le premier ſaiſiſſement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions ſouvent la cataſtrophe du premier, en répétant entre nous avec emphaſe; *un aqueduc*, *un aqueduc* ! Juſques-là j'avois eu des accès d'orgueil par inter-

valles, quand j'étois Ariſtide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu conſtruire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre, me paroiſſoit le ſuprême dégré de la gloire. A 10 ans j'en jugeois mieux que Céſar à 30.

L'idée de ce noyer, & la petite hiſtoire qui s'y rapporte, m'eſt ſi bien reſtée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Genève en 1754, étoit d'aller à Boſſey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & ſur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déja le tiers d'un ſiécle. Je fus ſi continuellement obſédé, ſi peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me ſatisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occaſion renaiſſe jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le deſir avec l'eſpérance; & je ſuis preſque ſûr, que ſi jamais, retournant dans ces lieux chéris, j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroſerois de mes pleurs.

De retour à Genève, je paſſai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on réſolût ce que l'on feroit de moi. Comme il deſtinoit ſon fils au Génie, il lui fit apprendre un peu de deſſin, & lui enſeignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela

par compagnie, & j'y pris goût, sur-tout au dessin. Cependant on délibéroit si l'on me feroit horloger, procureur ou ministre. J'aimois mieux être ministre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne suffisoit pas pour pousser mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien pressant encore, je restois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems, & ne laissant pas de payer, comme il étoit juste, une assez forte pension.

Mon oncle, homme de plaisir, ainsi que mon pere, ne sçavoit pas comme lui se captiver pour ses devoirs, & prenoit assez peu de soin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiste, qui aimoit mieux chanter les pseaumes que veiller à notre éducation. On nous laissoit presque une liberté entiére, dont nous n'abusâmes jamais. Toujours inséparables, nous nous suffisions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge, nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous pouvoit inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne le fûmes moins; & ce qu'il y avoit d'heureux, étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement,

nous tenoient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisions des cages, de flûtes, des volans, de tambours, des maisons, des *équiffles*, des arbalêtes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand-pere, pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur-tout un goût de préférence pour barbouiller du papier, dessiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Genève un charlatan Italien, appellé *Gamba-corta*; nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller : mais il avoit des marionettes, & nous nous mîmes à faire des marionettes; ses marionettes jouoient des maniéres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaisions du gosier la voix de Polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau sermon de sa façon, nous quittâmes les comédies, & nous nous mîmes à composer des sermons. Ces détails ne sont pas fort intéressans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiére éducation eût été bien dirigée, pour que,

maîtres presque de notre tems & de nous dans un âge si tendre, nous fussions si peu tentés d'en abuser. Nous avions si peu besoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener, nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise, sans songer même à y prendre part. L'amitié remplissoit si bien nos cœurs, qu'il nous suffisoit d'être ensemble pour que les plus simples goûts fissent nos délices.

A force de nous voir inséparables, on y prit garde; d'autant plus que mon cousin étant très-grand & moi très-petit, cela faisoit un couple assez plaisamment assorti. Sa longue figure effilée, son petit visage de pomme cuite, son air mou, sa démarche nonchâlante, excitoient les enfans à se moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le surnom de *Barnâ Bredanna*, & sitôt que nous sortions, nous n'entendions que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me soutenoit de son mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renversoit. Alors je devenois furieux. Cependant, quoique j'attrapasse force horions, ce n'étoit pas à

moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bredanna* ; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colére, que nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on étoit en classe, de peur d'être hués & suivis par les écoliers.

Me voilà déja redresseur des torts. Pour être un paladin dans les formes, il ne me manquoit que d'avoir une dame ; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & son fils se sentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de séjour que je faisois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une madame de Vulson sur-tout me faisoit mille caresses, & pour y mettre le comble, sa fille me prit pour son galant. On sent ce que c'est qu'un galant d'onze ans pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes sont si aises de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles sçavent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de disconvenance, je pris la chose au sérieux ; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête, car je n'étois guéres amoureux que par-là, quoique je le fusse à la folie, & que mes transports, mes agita-

tions, mes fureurs donnassent des scènes à pâmer de rire.

Je connois deux sortes d'amours très-distincts, très réels, & qui n'ont presque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulson* si publiquement & si tyranniquement que je ne pouvois souffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des tête-à-têtes assez courts, mais assez vifs, dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroissoit le bonheur suprême, & sentant déja le prix du mystére, quoique je n'en sçusse user qu'en enfant, je rendois à Mlle. de *Vulson*, qui ne s'en doutoit guéres, le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon secret fut découvert, ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école, que de la mienne; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singuliére personne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle,

elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore, souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux surtout n'étoient pas de son âge, ni sa taille, ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier, très-propre à son rôle, & qui en avoit occasionné la premiére idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre, étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir. Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés, sans jamais m'en permettre aucune avec elle; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déja cessé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier pour ainsi dire à chacune de ces deux personnes, & si parfaitement, qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entiére avec Mlle. de *Vulson*, sans songer à la quitter; mais en l'abordant, ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois surtout en grande compagnie; les plaisanteries, les agaceries, les jalousies mêmes m'attachoient, m'intéressoient; je triomphois avec orgueil de ses préférences, près des grands

rivaux

rivaux qu'elle paroiſſoit maltraiter. J'étois tourmenté, mais j'aimois ce tourment. Les applaudiſſemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des ſaillies; j'étois tranſporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéreſſois tendrement à elle, je ſouffrois quand elle étoit malade: j'aurois donné ma ſanté pour rétablir la ſienne, & notez que je ſçavois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que ſanté. Abſent d'elle, j'y penſois, elle me manquoit; préſent, ſes careſſes m'étoient douces au cœur, non aux ſens. J'étois impunément familier avec elle; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit: cependant je n'aurois pu ſupporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere, mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'euſſe été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, ſi j'avois ſeulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulſon* avec un plaiſir très-vif, mais ſans trouble: au lieu qu'en voyant ſeulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien; tous mes ſens

étoient bouleversés. J'étois familier avec la premiére, sans avoir de familiarités ; au contraire j'étois aussi tremblant qu'agité devant la seconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que, si j'avois resté trop long-tems avec elle, je n'aurois pu vivre; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire ; mais j'étois plus complaisant pour l'une, & plus obéissant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulson*; mais si Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'instant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durérent peu, très-heureusement pour elle & pour moi. Quoique mes liaisons avec Mlle. de *Vulson* n'eussent pas le même danger, elles ne laissérent pas d'avoir aussi leur catastrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romanesque & donner prise aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulson* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos séparations ne se faisoient jamais sans larmes, & il est singulier dans quel vide accablant je me sentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penser qu'à elle;

mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, ſans que je m'en apperçuſſe, les amuſemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'abſence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Genève. Pour le coup la tête acheva de me tourner ; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y reſta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants ; ce qui m'eût paru fort galant, ſi je n'euſſe appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plu de me faire honneur, étoit pour acheter ſes habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur ; elle ſe conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas, cependant ; car vingt ans après, étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui ſur le lac, je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment, me dît mon pere

en ſouriant, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce ſont tes anciennes amours ; c'eſt Madame *Criſtin*, c'eſt Mlle. de *Vulſon*. Je treſſaillis à ce nom preſque oublié : mais je dîs aux bateliers de changer de route ; ne jugeant pas, quoique j'euſſe aſſez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainſi ſe perdoit en niaiſeries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma deſtination Après de longues délibérations pour ſuivre mes diſpoſitions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Maſſeron*, greffier de la ville, pour apprendre ſous lui, comme diſoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce ſurnom me déplaiſoit ſouverainement ; l'eſpoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine ; l'occupation me paroiſſoit ennuyeuſe, inſupportable ; l'aſſiduité, l'aſſujettiſſement achevérent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croiſſoit de jour en jour. M. *Maſſeron*, de ſon côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant ſans ceſſe mon engourdiſſement, ma bêtiſe : me ré-

pétant tous les jours que mon oncle l'avoit assuré, *que je sçavois, que je sçavois*, tandis que dans le vrai je ne sçavois rien; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieusement pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clercs de M. *Masseron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainsi déterminée, je fus mis en apprentissage; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis sans murmure. Mon maître appellé M. *Ducommun* étoit un jeune-homme rustre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractére aimant & vif, & de me réduire par l'esprit ainsi que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-tems oublié: je ne me souvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi son idole; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jacques*, & je sentois si bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur élève, que j'eus honte de me repré-

ſenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus baſſe poliſſonnerie ſuccédérent à mes aimables amuſemens, ſans m'en laiſſer même la moindre idée. Il faut que, malgré l'éducation la plus honnête, j'euſſe un grand penchant à dégénérer; car cela ſe fit très-rapidement, ſans la moindre peine, & jamais Céſar ſi précoce ne devint ſi promptement Laridon.

Le métier ne me déplaiſoit pas en lui-même; j'avois un goût vif pour le deſſin; le jeu du burin m'amuſoit aſſez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie eſt très-borné, j'avois l'eſpoir d'en atteindre la perfection. J'y ſerois parvenu, peut-être, ſi la brutalité de mon maître & la gêne exceſſive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des eſpèces de médailles, pour nous ſervir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me ſurprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, diſant que je m'exerçois à faire de la fauſſe monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fauſſe monnoie, &

très-peu de la véritable. Je ſçavois mieux comment ſe faiſoient les As romains, que nos piéces de trois ſous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre inſupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le menſonge, la fainéantiſe, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'eſclavage ſervile, que le ſouvenir des changemens que produiſit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui ſeulement s'étoit reſtreinte juſques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, diſcret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes ſupérieurs dans la maniére de vivre, à ne pas connoître un plaiſir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'euſſe ma part, à n'avoir pas un deſir que je ne témoignaſſe, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur ſur mes lèvres: qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maiſon où je n'oſois pas ouvrir la bou-

che, où il falloit ſortir de table au tiers du repas, & de la chambre auſſi-tôt que je n'y avois rien à faire; où ſans ceſſe enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouiſſances pour d'autres, & de privations pour moi ſeul; où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon aſſujettiſſement; où, dans les diſputes ſur ce que je ſçavois le mieux, je n'oſois ouvrir la bouche; où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitiſe, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu l'aiſance, la gaieté, les mots heureux qui jadis ſouvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment! Je ne puis me rappeller ſans rire qu'un ſoir chez mon pere, étant condamné pour quelque eſpiéglerie à m'aller coucher ſans ſouper, & paſſant par la cuiſine avec mon triſte morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu; il fallut en paſſant ſaluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit ſi bonne mine & qui ſentoit ſi bon, je ne pus m'abſtenir de lui faire auſſi la révérence & de lui dire d'un ton piteux: *adieu rôti.* Cette ſaillie de naïveté parut ſi plaiſante, qu'on me fit reſter à ſouper. Peut-être eût-elle

eu le même bonheur chez mon maître ; mais il eſt ſûr qu'elle ne m'y feroit pas venue, ou que je n'aurois oſé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en ſilence, à me cacher, à diſſimuler, à mentir, & à dérober enfin ; fantaiſie qui juſqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitiſe & l'impuiſſance mènent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais ſont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être ; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voient eſt à leur portée, ces derniers perdent en grandiſſant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce ſont preſque toujours de bons ſentimens mal dirigés, qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître ſans pouvoir me réſoudre à rien prendre, pas même des choſes à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaiſance ; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une ſi louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maiſon, dans le voiſinage, avoit un jardin aſſez

éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeunés. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries prélimi-naires, qui me gagnérent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venoit sur le champ. Je disputai beaucoup; il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses; je me rendis. J'allois tous les matins moissonner les plus belles asperges; je les portois au Molard, où quelque bonne-femme qui voyoit que je venois de les voler, me le disoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur, je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner; je le portois à M. *Verrat*. Cela se changeoit promptement en un déjeuné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade; car pour moi, très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manége dura plusieurs jours, sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, & de dîmer sur M. *Verrat*

le produit de ses asperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité ; mon seul motif étoit de complaire à celui qui me la faisoit faire. Cependant si j'eusse été surpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'eussé-je point essuyés, tandis que le misérable en me démentant eût été cru sur sa parole, & moi doublement puni pour avoir osé le charger, attendu qu'il étoit compagnon & que je n'étois qu'apprentif ! Voilà comment, en tout état, le fort coupable se sauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainsi qu'il n'étoit pas si terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en sûreté. Je n'étois pas absolument mal nourri chez mon maître, & la sobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant si mal garder. L'usage de faire sortir de table les jeunes-gens quand on y sert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre aussi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal quand j'étois surpris.

Un souvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, est celui d'une chasse

aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenſe, qui par une jalouſie élevée recevoit du jour de la cuiſine. Un jour que j'étois ſeul dans la maiſon, je montai ſur la may, pour regarder dans le jardin des Heſpérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir ſi elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui ſervoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chaſſe. Je piquai pluſieurs fois ſans ſuccès ; enfin, je ſentis avec tranſport que j'amenois une pomme. Je tirai très doucement : déja la pomme touchoit à la jalouſie ; j'étois prêt à la ſaiſir. Qui dira ma douleur ? La pomme étoit trop groſſe ; elle ne put paſſer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en uſage pour la tirer ? Il fallut trouver des ſupports pour tenir la broche en état, un couteau aſſez long pour fendre la pomme, une latte pour la ſoutenir. A force d'adreſſe & de tems je parvins à la partager, eſpérant tirer enſuite les piéces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles ſéparées, qu'elles tombérent toutes deux dans la dépenſe. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction !

Je ne perdis point courage ; mais j'avois

perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être ſurpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuſe, & je me remets à l'ouvrage tout auſſi tranquillement que ſi je n'avois rien fait, ſans ſonger aux deux témoins indiſcrets qui dépoſoient contre moi dans la dépenſe.

Le lendemain retrouvant l'occaſion belle, je tente un nouvel eſſai. Je monte ſur mes treteaux, j'allonge la broche, je l'ajuſte, j'étois prêt à piquer....... malheureuſement le dragon ne dormoit pas : tout-à-coup la porte de la dépenſe s'ouvre ; mon maître en ſort, croiſe les bras, me regarde, & me dit : Courage !.... La plume me tombe des mains.

Bientôt, à force d'eſſuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins ſenſible ; ils me parurent enfin une ſorte de compenſation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriére & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon, c'étoit m'autoriſer à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient enſemble, & conſtituoient en quelque ſorte un état, & qu'en rempliſſant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laiſſer le ſoin de l'autre à mon maître. Sur cette idée,

je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me difois: Qu'en arrivera-t-il enfin ? Je ferai battu. Soit: je fuis fait pour l'être.

J'aime à manger, fans être avide ; je fuis fenfuel, & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me diftraient de celui-là. Je ne me fuis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oifif, & cela m'eft fi rarement arrivé dans ma vie, que je n'ai guéres eu le tems de fonger aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comeftible ; je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & fi je ne devins pas un voleur en forme, c'eft que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun, mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer fans qu'il y parût. Là, je mettois à contribution fes bons outils, fes meilleurs deffeins, fes empreintes, tout ce qui me faifoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond, ces vols étoient bien innocens, puifqu'ils n'étoient faits que pour être employés à fon fervice : mais j'étois tranfporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec fes productions. Du

reſte, il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des piéces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq ſols dans ma poche, c'étoit beaucoup : cependant, loin de toucher à rien de tout cela, je ne me ſouviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitiſe. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaiſir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit, me venoient en grande partie de l'éducation. Il ſe mêloit à cela des idées ſecrettes d'infamie, de priſon, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir ſi j'avois été tenté ; au lieu que mes tours ne me ſembloient que des eſpiégleries, & n'étoient pas autre choſe en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître, & d'avance je m'arrangeois là-deſſus.

Mais, encore une fois, je ne convoitois pas même aſſez pour avoir à m'abſtenir ; je ne ſentois rien à combattre. Une ſeule feuille de beau papier à deſſiner me tentoit plus, que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des ſingularités de mon caractére ; elle a eu tant d'influence ſur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des paſſions très-ardentes, & tandis

qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuoſité ; je ne connois plus ni ménagement, ni reſpect, ni crainte, ni bienſéance ; je ſuis cynique, effronté, violent, intrépide : il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraie. Hors le ſeul objet qui m'occupe, l'univers n'eſt plus rien pour moi ; mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui ſuit me jette dans l'anéantiſſement. Prenez-moi dans le calme, je ſuis l'indolence & la timidité même : tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire, un geſte à faire, épouvante ma pareſſe ; la crainte & la honte me ſubjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipſer aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne ſçais que faire ; s'il faut parler, je ne ſçais que dire ; ſi l'on me regarde, je ſuis décontenancé. Quand je me paſſionne, je ſçais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout ; ils me ſont inſupportables, par cela ſeul que je ſuis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucuns de mes goûts dominans ne conſiſte en choſes qui s'achètent. ne me faut que des plaiſirs purs, & l'arent les empoiſonne tous. J'aime, par xemple, ceux de la table ; mais ne pou-

vant ſouffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami; car, ſeul, cela ne m'eſt pas poſſible : mon imagination s'occupe alors d'autre choſe, & je n'ai pas le plaiſir de manger. Si mon ſang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il ſeroit en moi d'en profiter. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs à ma portée : s'ils ne ſont gratuits, je les trouve inſipides. J'aime les ſeuls biens qui ne ſont à perſonne, qu'au premier qui ſçait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une choſe auſſi précieuſe qu'on la trouve. Bien plus, il ne m'a même jamais paru fort commode; il n'eſt bon à rien par lui-même; il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, ſouvent être dupe, bien payer, être mal ſervi. Je voudrois une choſe bonne dans ſa qualité : avec mon argent je ſuis ſûr de l'avoir mauvaiſe. J'achète cher un œuf frais, il eſt vieux; un beau fruit, il eſt verd; une fille, elle eſt gâtée. J'aime le bon vin; mais où en prendre? Chez un marchand de vin? Comme que je faſſe, il m'empoiſonnera. Veux-je abſolument être

bien servi ? Que de soins, que d'embarras ! avoir des amis, des correspondans, donner des commissions, écrire, aller, venir, attendre, & souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je le crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentissage, & depuis, je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier ; j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déja les voir rire & se moquer entr'elles du petit gourmand. Je passe devant une fruitiére ; je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente : deux ou trois jeunes-gens tout près de-là me regardent ; un homme qui me connoît est devant sa boutique : je vois de loin venir une fille ; n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions : je prends tous ceux qui passent, pour des gens de ma connoissance : partout je suis intimidé, retenu par quelque obstacle : mon desir croît avec ma honte, & je rencontre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, & n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails, si je suivois dans l'emploi de mon argent, soit par moi, soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens,

les dégoûts de toute eſpèce que j'ai toujours éprouvés. A meſure qu'avançant dans ma vie, le lecteur prendra connoiſſance de mon humeur, il ſentira tout cela, ſans que je m'appeſantiſſe à le lui dire.

Cela compris, on comprendra ſans peine une de mes prétendues contradictions; celle d'allier une avarice preſque ſordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'eſt un meuble pour moi ſi peu commode, que je ne m'aviſe pas même de deſirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai, je le garde long-tems ſans le dépenſer, faute de ſçavoir l'employer à ma fantaiſie: mais l'occaſion commode & agréable ſe préſente-t-elle? j'en profite ſi bien, que ma bourſe ſe vuide avant que je m'en ſois apperçu. Du reſte, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenſer pour l'oſtentation; tout au contraire, je dépenſe en ſecret & pour le plaiſir: loin de me faire gloire de dépenſer, je m'en cache. Je ſens ſi bien que l'argent n'eſt pas à mon uſage, que je ſuis preſque honteux d'en avoir, encore plus de m'en ſervir. Si j'avois eu jamais un revenu ſuffiſant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en ſuis très-ſûr. Je dépenſerois tout mon revenu, ſans chercher à l'augmenter; mais ma ſituation précaire me tient en crainte. J'adore

la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance, il me dispense de m'intriguer pour en trouver d'autre : nécessité que j'eus toujours en horreur ; mais, de peur de le voir finir, je le choie : l'argent qu'on possede est l'instrument de la liberté, celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien & ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse, le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir ; & ma dissipation n'est encore que paresse : quand l'occasion de dépenser agréablement se présente, on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent & la possession desirée il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la chose même & sa jouissance il n'y en a point. Je vois la chose, elle me tente ; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent, & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris un liard à personne ; hors une seule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai sept livres dix sous. L'avanture vaut la peine d'être con-

tée : car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtiſe, que j'aurois peine moi-même à croire, s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal, ſur les cinq heures. Il tire ſa montre, la regarde, & me dit : « Allons à l'Opéra ; » --Je le veux bien. » Nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & paſſe le premier avec l'autre ; je le ſuis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarraſſée. Je regarde, je vois tout le monde debout ; je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laiſſer ſuppoſer à M. de *Francueil* que j'y ſuis perdu. Je ſors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent, & je m'en vais, ſans ſonger qu'à peine avois-je atteint la porte, que tout le monde étoit aſſis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une eſpece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas préciſément voler cet argent, c'étoit en voler l'emploi ; moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails, si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles, durant mon apprentissage, je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant, en prenant les vices de mon état, il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures, prises sur mon travail, devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte devint passion, bientôt fureur.

La Tribu, fameuse loueuse de livres, m'en fournissoit de toute espèce. Bons & mauvais, tout passoit; je ne choisissois point, je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garderobe & m'y oubliois des heures entiéres; la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres! Que d'ouvrages restérent dépareillés chez *la Tribu*! Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui don-

nois mes chemiſés, mes cravates, mes hardes ; mes trois ſous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu néceſſaire. Il eſt vrai ; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût, je ne faiſois plus que lire, je ne volois plus. C'eſt encore ici une de mes différences caractériſtiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me diſtrait, me change, m'attache, enfin me paſſionne, & alors tout eſt oublié. Je ne ſonge plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche ; je le tirois auſſi-tôt que j'étois ſeul, & ne ſongeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'euſſe volé, quand même j'aurois eu des paſſions plus coûteuſes. Borné au moment préſent, il n'étoit pas dans mon tour d'eſprit de m'arranger ainſi pour l'avenir. *La Tribu* me faiſoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne ſongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paſſoit de même à cette femme, & quand elle devenoit preſſante, rien n'étoit plutôt ſous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de pré-

voyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choisies, mon humeur devint taciturne, sauvage; ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant, si mon goût ne me préserva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préserva des livres obscènes & licencieux: non que *la Tribu*, femme à tous égards très-accommodante, se fît un scrupule de m'en prêter; mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de mystére, qui me forçoit précisément à les refuser, tant par dégoût que par honte; & le hasard seconda si bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'eusse jetté les yeux sur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que sans choix & souvent mauvaises, ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donnés mon état: Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne

ne voyois rien de poſſible qui pût flatter mon cœur. Mes ſens émus depuis longtems me demandoient une jouiſſance dont je ne ſçavois pas même imaginer l'objet. J'étois auſſi loin du véritable, que ſi je n'avois point eu de ſexe; & déjà pubére & ſenſible, je penſois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange ſituation, mon inquiette imagination prit un parti qui me ſauva de moi-même, & calma ma naiſſante ſenſualité. Ce fut de ſe nourrir des ſituations qui m'avoient intéreſſé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinſſe un des perſonnages que j'imaginois, que je me viſſe toujours dans les poſitions les plus agréables, ſelon mon goût; enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre, me fît oublier mon état réel dont j'étois ſi mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper achevérent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminérent ce goût pour la ſolitude, qui m'eſt toujours reſté depuis ce tems-là. On verra plus d'une fois dans la ſuite les bizarres effets de cette diſpoſition ſi miſanthrope & ſi ſombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop ai-

mant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'exiſtans qui lui reſſemblent, eſt forcé de s'alimenter de fictions. Il me ſuffit, quant à préſent, d'avoir marqué l'origine & la premiére cauſe d'un penchant qui a modifié toutes mes paſſions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu pareſſeux à faire, par trop d'ardeur à deſirer.

J'atteignis ainſi ma ſeiziéme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, ſans goûts de mon état, ſans plaiſirs de mon âge, dévoré de deſirs dont j'ignorois l'objet, pleurant ſans ſujet de larmes, ſoupirant ſans ſçavoir de quoi; enfin, careſſant tendrement mes chiméres, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches, mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé ſi j'avois pu; mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre: difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout tems ma diſpoſition conſtante. Dans nos promenades hors de la ville, j'allois toujours en avant ſans ſonger au retour, à moins que d'autres n'y ſongeaſſent pour moi. J'y fus pris deux fois; les portes furent fermées avant que je puſſe arriver. Le lendemain je

fus traité comme on s'imagine, & la ſeconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troiſiéme, que je réſolus de ne m'y pas expoſer. Cette troiſiéme fois ſi redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut miſe en défaut par un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde, une demi-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville, j'entends ſonner la retraite; je double le pas; j'entends battre la caiſſe, je cours à toutes jambes: j'arrive eſſoufflé, tout en nage: le cœur me bat; je vois de loin les ſoldats à leur poſte; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, ſiniſtre & fatal augure du ſort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier tranſport de ma douleur, je me jettai ſur le glacis, & mordis la terre. Mes camarades, riant de leur malheur, prirent à l'inſtant leur parti. Je pris auſſi le mien, mais ce fut d'une autre maniére. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendemain, quand à l'heure de la découverte ils rentrérent en ville, je leur dîs adieu

pour jamais, les priant ſeulement d'avertir en ſecret mon couſin *Bernard* de la réſolution que j'avois priſe, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentiſſage, étant plus ſéparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous raſſemblions les dimanches ; mais inſenſiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je ſuis perſuadé que ſa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut* ; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de St-Gervais*. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiſſance ; c'étoit déroger, que de me fréquenter. Cependant les liaiſons ne ceſſérent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il ſuivoit quelquefois ſon cœur malgré les leçons de ſa mere. Inſtruit de ma réſolution, il accourut, non pour m'en diſſuader ou la partager, mais pour jetter par de petits préſens quelque agrément dans ma fuite, car mes propres reſſources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée juſqu'à Turin, où le beſoin m'en fit défaire, & où je me la paſſai, comme on

dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniére dont il ſe conduiſit avec moi dans ce moment critique, plus je me ſuis perſuadé qu'il ſuivit les inſtructions de ſa mere & peut-être de ſon pere : car il n'eſt pas poſſible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me ſuivre ; mais point. Il m'encouragea dans mon deſſein, plutôt qu'il ne m'en détourna : puis, quand il me vit bien réſolu, il me quitta ſans beaucoup de larmes. Nous ne nous ſommes jamais écrit, ni revus ; c'eſt dommage. Il étoit d'un caractére eſſentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

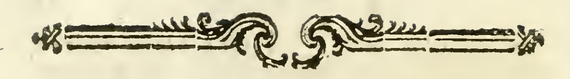
Avant de m'abandonner à la fatalité de ma deſtinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux ſur celle qui m'attendoit naturellement, ſi j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur, ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obſcur d'un bon artiſan, dans certaines claſſes ſur-tout, telles qu'eſt à Genève celle des graveurs. Cet état, aſſez lucratif pour donner une ſubſiſtance aiſée, & pas aſſez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reſte de mes jours ; & me laiſſant un loiſir honnête pour

cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma ſphére, ſans m'offrir aucun moyen d'en ſortir. Ayant une imagination aſſez riche pour orner de ſes chiméres tous les états, aſſez puiſſante pour me tranſporter, pour ainſi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fuſſe en effet. Il ne pouvoit y avoir ſi loin du lieu où j'étois au premier château en Eſpagne, qu'il ne me fût aiſé de m'y établir. De cela ſeul il ſuivoit que l'état le plus ſimple, celui qui donnoit le moins de tracas & de ſoins, celui qui laiſſoit l'eſprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit préciſément le mien. J'aurois paſſé, dans le ſein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paiſible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractére, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une ſociété ſelon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute choſe. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir paſſé une vie obſcure & ſimple, mais égale & douce, je ſerois mort paiſiblement dans le ſein des miens. Bientôt oublié ſans doute, j'aurois été regretté du moins auſſi long-tems qu'on ſe ſeroit ſouvenu de moi.

Au lieu de cela..... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point sur les miséres de ma vie : je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

Fin du premier Livre.





LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.



LIVRE SECOND.

AUTANT le moment où l'effroi me ſuggéra le projet de fuir m'avoit paru triſte, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes reſſources; laiſſer un apprentiſſage à moitié fait, ſans ſçavoir mon métier aſſez pour en vivre; me livrer aux horreurs de la miſére, ſans voir aucun moyen d'en ſortir; dans l'âge de la foibleſſe & de l'innocence, m'expoſer à toutes les tentations du vice & du déſeſpoir; chercher au loin les maux, les erreurs, les piéges, l'eſclavage & la mort,

ſous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu ſouffrir : c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perſpective que j'aurois dû enviſager. Que celle que je me peignois étoit différente ! L'indépendance que je croyois avoir acquiſe, étoit le ſeul ſentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moimême, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec ſécurité dans le vaſte eſpace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des feſtins, des tréſors, des aventures, des amis prêts à me ſervir, des maîtreſſes empreſſées à me plaire. En me montrant, j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en diſpenſois en quelque ſorte, il ne m'en falloit pas tant. Une ſociété charmante me ſuffiſoit, ſans m'embarraſſer du reſte. Ma modération m'inſcrivoit dans une ſphére étroite, mais délicieuſement choiſie, où j'étois aſſuré de régner. Un ſeul château bornoit mon ambition. Favori du Seigneur & de la dame, amant de la demoiſelle, ami du frere, & protecteur des voiſins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeſte avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des payſans de ma connoiſſance, qui

tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourrissoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône ; ils n'y mettoient pas assez l'air de la supériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Consignon, terres de Savoie, à deux lieues de Genève. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'Histoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les descendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien, me parla de l'héréfie de Genève, de l'autorité de la sainte mere Eglise, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à des argumens qui finissoient ainsi, & je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus sçavant que M. de *Pontverre*, tout gentilhomme qu'il étoit ; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien : & son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas

en face. A voir les ménagemens dont j'usois, on m'auroit cru faux ; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice ; elle est plus souvent une vertu, sur-tout dans les jeunes-gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cède, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre ? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance & de respect pour le bon prêtre. Je sentois ma supériorité ; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeois point à changer de religion ; &, bien loin de me familiariser si vite avec cette idée, je ne l'envisageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espoir du succès, en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelque-

fois pour parvenir à leurs fins, sçavent, sans rien permettre ni rien promettre, faire espérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raison, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient assurément que, loin de se prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'est-là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiement vertueux. Mais, quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit assurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoissoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le rosaire; une espèce de missionnaire, qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les ministres de Genève. Loin de penser à me renvoyer chez moi, il profita du desir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de misére, ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'héréfie & rendue à l'Eglise. Honnête-homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allasse à la messe? Il ne faut pas croire, au reste, que cette façon de penser soit particuliére aux catholiques; elle est celle de

toute religion dogmatique où l'on fait l'essentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dît M. de *Pontverre*. Allez à Annecy; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle est sortie elle-même. Il s'agissoit de madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre sa foi, une pension de deux mille francs que lui donnoit le Roi de Sardaigne. Je me sentois fort humilié d'avoir besoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon nécessaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois, pressé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit; bien aise aussi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aisément en un jour; mais je ne me pressois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, sans aller chercher l'avanture que j'étois sûr qui m'y attendoit. Je n'osois entrer dans le château, ni heurter; car j'étois fort timide. Mais je chantois sous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort surpris,

après m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni dames ni demoiſelles, qu'attirât la beauté de ma voix, ou le ſel de mes chanſons ; vu que j'en ſçavois d'admirables que mes camarades m'avoient appriſes, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin ; je vois made de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractére; je ne puis me réſoudre à la paſſer légérement. J'étois au milieu de ma 16e année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche mignone, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon ſang étoit embraſé. Malheureuſement je ne ſçavois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'eſt arrivé de ſonger à ma figure, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainſi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'euſſe l'eſprit aſſez orné, n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de maniéres ; & mes connoiſſances, loin d'y ſuppléer, ne ſervoient qu'à m'intimider davantage, en me faiſant ſentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en ſtyle d'orateur, où, couſant des phraſes des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de *Warens.* J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de *Warens*; on me dît qu'elle venoit de ſortir pour aller à l'égliſe. C'étoit le jour des Rameaux de 1728. Je cours pour la ſuivre: je la vois, je l'atteins, je lui parle..... Je dois me ſouvenir du lieu; je l'ai ſouvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baiſers. Que ne puis-je entourer d'un baluſtre d'or cette heureuſe place! que n'y puis-attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monumens du ſalut des hommes, n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paſſage derriére ſa maiſon, entre un ruiſſeau à main droite qui la ſéparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduiſant par une fauſſe porte à l'égliſe des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de *Warens* ſe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étois figuré une vieille dévote

bien réchignée : la bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune prosélyte : car je devins à l'instant le sien ; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires, ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil sur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiére, & qu'elle eût relue encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh ! mon enfant, me dît-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage, en vérité. Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta : Allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeuner ; après la messe j'irai causer avec vous.

Louise-Eléonore de *Warens* étoit une demoiselle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avoit épousé fort jeune M. de *Warens*, de la maison de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfans, n'ayant pas trop

réussi; madame de *Warens*, poussée par quelque chagrin domestique, prit le tems que le roi Victor-Amedée étoit à Evian, pour passer le lac & venir se jetter aux pieds de ce Prince; abandonnant ainsi son mari, sa famille & son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer aussi. Le Roi, qui aimoit à faire le zèlé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un Prince aussi peu prodigue, & voyant que sur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses Gardes, où, sous la direction de *Michel-Gabriel* de *Bernex*, Evêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au Couvent de la Visitation.

Il y avoit six ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le siécle. Elle avoit de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits; aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avoit un air caressant & tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne; des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle

donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de ſtature, courte même, & ramaſſée un peu dans ſa taille, quoique ſans difformité. Mais il étoit impoſſible de voir une plus belle tête, un plus beau ſein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit, ainſi que moi, perdu ſa mere dès ſa naiſſance ; & recevant indifféremment des inſtructions comme elles s'étoient préſentées, elle avoit appris un peu de ſa gouvernante, un peu de ſon pere, un peu de ſes maîtres, & beaucoup de ſes amans : ſur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoiſſances, en orna la perſonne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens ſe nuiſirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit, empêcha que ſes diverſes études n'étendîſſent la juſteſſe naturelle de ſon eſprit. Ainſi, quoiqu'elle eût quelques principes de philoſophie & de phyſique, elle ne laiſſa pas de prendre le goût que ſon pere avoit pour la médecine empyrique & pour l'alchymie : elle faiſoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magiſtéres ; elle prétendoit avoir des ſecrets. Les charlatans, profitant de ſa foibleſſe, s'emparérent d'elle, l'obſédérent, la ruinérent, &

confumérent au milieu des fourneaux & des drogues fon efprit, fes talens & fes charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures fociétés.

Mais fi de vils fripons abuférent de fon éducation mal dirigée, pour obfcurcir les lumiéres de fa raifon, fon excellent cœur fut à l'épreuve, & demeura toujours le même : fon caractére aimant & doux, fa fenfibilité pour les malheureux, fon inépuifable bonté, fon humeur gaie, ouverte & franche ne s'altérérent jamais; & même aux approches de la vieilleffe, dans le fein de l'indigence, des maux, des calamités diverfes, la ferénité de fa belle ame lui conferva jufqu'à la fin de fa vie toute la gaîté de fes plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fonds d'activité inépuifable, qui vouloit fans ceffe de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femme qu'il lui falloit, c'étoit des entreprifes à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A fa place, Madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracaffiére; à la place de Madame de *Longueville*, elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés; & ce qui eût fait fa gloire dans une fituation plus élevée, a fait fa perte dans celle où elle a vécu. Dans les chofes qui étoient à fa

portée, elle étendoit toujours son plan dans sa tête, & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres ; & son projet venant à manquer, elle étoit ruinée, où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours, comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systêmes, avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque *de Bernex*, avec moins d'esprit que *François de Sales*, lui ressembloit sur bien des points; & Madame de *Warens* qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de *Chantal* sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zèle, si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloient convenir à une nouvelle-convertie, vivant sous la direction d'un Prélat.

Quel qu'eût été le motif de ſon changement de religion, elle fut ſincére dans celle qu'elle avoit embraſſée. Elle a pu ſe repentir d'avoir commis la faute, mais non pas deſirer d'en revenir. Elle n'eſt pas ſeulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi ; & j'oſe affirmer, moi qui penſe avoir lu dans le fond de ſon ame, que c'étoit uniquement par averſion pour les ſimagrées qu'elle ne faiſoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop ſolide, pour affecter de la dévotion. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de m'étendre ſur ſes principes ; j'aurai d'autres occaſions d'en parler.

Que ceux qui nient la ſympathie des ames, expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiére entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inſpira non-ſeulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'eſt jamais démentie. Suppoſons que ce que j'ai ſenti pour elle fût véritablement de l'amour (ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui ſuivra l'hiſtoire de nos liaiſons), comment cette paſſion fut-elle accompagnée, dès ſa naiſſance, des ſentimens qu'elle inſpire le moins : la paix du cœur, le calme, la ſerénité, la ſécurité, l'aſſurance ? Comment, en approchant pour la

premiére fois d'une femme aimable, polie, éblouiſſante ; d'une Dame d'un état ſupérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille ; de celle dont dépendoit mon ſort en quelque ſorte, par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit : comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'inſtant auſſi libre, auſſi à mon aiſe, que ſi j'euſſe été parfaitement sûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne ? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle, du premier jour, du premier inſtant, les maniéres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorſque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour, je ne dis pas ſans deſirs, j'en avois; mais ſans inquiétude, ſans jalouſie ? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime, ſi l'on eſt aimé ? C'eſt une queſtion qu'il ne m'eſt pas plus venu dans l'eſprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même ſi je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuſe avec moi. Il y eut certainement quelque choſe de ſingulier dans mes ſentimens pour cette charmante femme, & l'on y

trouvera dans la ſuite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut queſtion de ce que je deviendrois, & pour en cauſer plus à loiſir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'euſſe manqué d'appétit, & ſa femme-de-chambre, qui nous ſervoit, dît auſſi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe, qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuiſit pas dans l'eſprit de ſa maîtreſſe, tomboit un peu à plomb ſur un gros manant qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout ſeul un repas honnête pour ſix perſonnes. Pour moi j'étois dans un raviſſement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur ſe nourriſſoit d'un ſentiment tout nouveau, dont il occupoit tout mon être : il ne me laiſſoit des eſprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut ſçavoir les détails de ma petite hiſtoire ; je retrouvai, pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéreſſois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le ſort auquel j'allois m'expoſer. Sa tendre compaſſion ſe marquoit dans ſon air, dans ſon regard, dans ſes geſtes. Elle n'oſoit m'exhorter à retourner à Genève. Dans ſa poſition, c'eût été un crime de lèze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien

elle étoit ſurveillée, & combien ſes diſcours étoient peſés. Mais elle me parloit d'un ton ſi touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allaſſe le conſoler. Elle ne ſçavoit pas combien, ſans y ſonger, elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma réſolution étoit priſe, comme je crois l'avoir dit, plus je la trouvois éloquente, perſuaſive, plus ſes diſcours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me réſoudre à me détacher d'elle. Je ſentois que retourner à Genève étoit mettre entr'elle & moi une barriére preſque inſurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout-d'un-coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ſes efforts inutiles, ne les pouſſa pas juſqu'à ſe compromettre; mais elle me dît avec un regard de commiſération: Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle; mais quand tu ſeras grand, tu te ſouviendras de moi. Je crois qu'elle ne penſoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit ſi cruellement.

La difficulté reſtoit toute entiére. Comment ſubſiſter, ſi jeune, hors de mon pays? A peine à la moitié de mon apprentiſſage, j'étois bien loin de ſçavoir mon métier. Quand je l'aurois ſçu, je n'en aurois pu vivre

vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manant qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, ouvrit un avis qu'il disoit venir du ciel, & qui, à juger par les suites, venoit bien plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allasse à Turin, ou dans un hospice établi pour l'instruction des catéchumènes : J'aurois, dît-il, la vie temporelle & spirituelle, jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'Eglise, je trouvasse, par la charité des bonnes ames, une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, sa Grandeur Monseigneur l'Evêque ne manquera pas, si Madame lui propose cette sainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir ; & Madame la Baronne, qui est si charitable, dît-il en s'inclinant sur son assiette, s'empressera sûrement d'y contribuer aussi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures ; j'avois le cœur serré, je ne disois rien, & Madame de *Warens*, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir, & qu'elle en parleroit à Monseigneur ; mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire, courut pré-

venir les aumôniers, & emboucha si bien les bons prêtres, que quand Mad^e de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage, en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester : j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune-homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi, il fallut bien me soumettre, & c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Genève, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangére d'état & de religion; & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours sous sa direction; c'étoit plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante, qui déja commençoit à se déclarer. Il me paroissoit beau de passer les monts à mon âge, & de m'élever au-dessus de mes camarades, de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays est un appât auquel un Génevois ne résiste guéres : je donnai donc mon consentement. Mon manant devoit

partir dans deux jours avec sa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise, renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna secrettement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions; & nous partîmes le Mercredi-Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva, courant à ma piste avec un M. *Rival* son ami, horloger comme lui, homme d'esprit, bel-esprit même, qui faisoit des vers mieux que *la Motte*, & parloit presque aussi bien que lui; de plus, parfaitement honnête-homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de *Warens*, & se contentérent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon; & de-là, sçachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Genève. Il sembloit que mes proches conspirassent avec mon étoile pour me livrer au destin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une semblable négligence, & si bien perdu, qu'on n'a jamais sçu ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas seulement un homme d'honneur ; c'étoit un homme d'une probité sûre, & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, sur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement ; mais il aimoit aussi ses plaisirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique sa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens : cela faisoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon pere vieillissoit, & n'avoit aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere, dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement, & ne l'empêchoit pas de faire son devoir ; mais elle agissoit sourdement sans qu'il s'en apperçût lui-même, & ralentissoit quelquefois son zèle, qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chamberi où il étoit moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des ca-

reſſes de pere, mais ſans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai ſi bien connu la tendreſſe & la vertu, m'a fait faire des réflexions ſur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur ſain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la ſeule peut-être d'uſage dans la pratique, d'éviter les ſituations qui mettent nos devoirs en oppoſition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : ſûr que dans de telles ſituations, quelque ſincére amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard ſans s'en appercevoir, & l'on devient injuſte & méchant dans le fait, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame.

Cette maxime, fortement imprimée au fond de mon cœur, & miſe en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma conduite, eſt une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public, & ſur-tout parmi mes connoiſſances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne ſongeois guéres à faire, ni comme les autres, ni autrement qu'eux. Je deſirois ſincérement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des ſituations qui me donnaſſent un intérêt contraire à

l'intérêt d'un autre homme, & par conséquent un desir secret, quoiqu'involontaire, du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Milord *Maréchal* me voulut mettre dans son testament. Je m'y opposai de toute ma force. Je lui marquai que ne voudrois pour rien au monde me sçavoir dans le testament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le sien. Il se rendit; maintenant il veut me faire une pension viagére, & je ne m'y oppose pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement: cela peut être. Mais, ô mon bienfaiteur & mon pere! si j'ai le malheur de vous survivre, je sçais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'est-là, selon moi, la bonne philosophie, la seule vraiment assortie au cœur humain. Je me pénètre chaque jour davantage de sa profonde solidité, & je l'ai retournée de différentes maniéres dans tous mes derniers écrits; mais le public, qui est frivole, ne l'y a pas sçu remarquer. Si je survis assez à cette entreprise consommée, pour en reprendre une autre, je me propose de donner dans la suite de l'Emile un exemple si charmant & si frappant de cette même maxime, que mon lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de

réflexions pour un voyageur; il eſt tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon manant ne fut pas ſi bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ſes cheveux noirs griſonnans; l'air grenadier, la voix forte, aſſez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faiſoit toute ſorte de métiers faute d'en ſçavoir aucun. Il avoit propoſé, je crois, d'établir à Annecy je ne ſçais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Miniſtre, qu'il faiſoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en ſe fourrant toujours avec les prêtres, & faiſant l'empreſſé pour les ſervir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il uſoit ſans ceſſe, ſe piquant d'être un grand prédicateur. Il ſçavoit même un paſſage latin de la Bible, & c'étoit comme s'il en avoit ſçu mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reſte, manquant rarement d'argent, quand il en ſçavoit dans la bourſe des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui, débitant d'un ton de raccoleur ſes

capucinades, reſſembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croiſade le ſabre au côté.

Pour Madame *Sabran* ſon épouſe, c'étoit une aſſez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ſes bruyantes inſomnies m'éveilloient ſouvent, & m'auroient éveillé bien davantage ſi j'en avois compris le ſujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois ſur ce chapitre d'une bêtiſe qui a laiſſé à la ſeule nature tout le ſoin de mon inſtruction.

Je m'acheminois gaiement avec mon dévot guide & ſa fémillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuſe ſituation de corps & d'eſprit où j'aie été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de ſanté, de ſécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court, mais précieux moment de la vie, où ſa plénitude expanſive étend pour ainſi dire notre être par toutes nos ſenſations, & embellit à nos yeux la nature entiére du charme de notre exiſtence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'élève, l'ami, preſque l'amant de Madame de *Warens*. Les choſes obligeantes qu'elle m'avoit dites, les petites careſſes

qu'elle m'avoit faites, l'intérêt ſi tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ſes regards charmans qui me ſembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inſpiroient; tout cela nourriſſoit mes idées durant la marche, & me faiſoit rêver délicieuſement. Nulle crainte, nul doute ſur mon ſort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin, c'étoit, ſelon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de ſouci ſur moi-même; d'autres s'étoient chargés de ce ſoin. Ainſi je marchois légérement, allégé de ce poids; les jeunes deſirs, l'eſpoir enchanteur, les brillans projets rempliſſoient mon ame. Tous les objets que je voyois me ſembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maiſons, j'imaginois des feſtins ruſtiques, dans les prés de folâtres jeux; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche; ſur les arbres des fruits délicieux, ſous leur ombre de voluptueux tête-à-têtes, ſur les montagnes des cuves de lait & de crême; une oiſiveté charmante, la paix, la ſimplicité, le plaiſir d'aller ſans ſçavoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux, ſans porter à mon cœur quelque attrait de jouiſſance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du ſpectacle rendoit cet attrait digne de la raiſon; la vanité même y mêloit ſa pointe. Si jeune,

aller en Italie, avoir déja vu tant de pays; ſuivre *Annibal* à travers les monts, me paroiſſoit une gloire au-deſſus de mon âge. Joignez à tout cela des ſtations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & ſur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroiſſoit pas.

Je ne me ſouviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de ſoucis & de peine, que celui des ſept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran*, ſur lequel il falloit régler le nôtre, n'en fit qu'une longue promenade. Ce ſouvenir m'a laiſſé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, ſur-tout pour les montagnes & les voyages pédeſtres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monſieur & de prendre des voitures; les ſoucis rongeans, les embarras, la gêne y ſont montés avec moi: & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne ſentois que le plaiſir d'aller, je n'ai plus ſenti que le beſoin d'arriver. J'ai cherché long-tems à Paris deux camarades du même goût que moi, qui vouluſſent conſacrer chacun cinquante louis de

ſa bourſe & un an de ſon tems à faire enſemble à pied le tour de l'Italie, ſans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un ſac de nuit. Beaucoup de gens ſe ſont préſentés, enchantés de ce projet en apparence; mais au fond le prenant tous pour un pur château en Eſpagne, dont on cauſe en converſation ſans vouloir l'exécuter en effet. Je me ſouviens que parlant avec paſſion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaiſie. Je crus une fois l'affaire faite; mais le tout ſe réduiſit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de ſi plaiſant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquiſition à ſa place.

Mon regret d'arriver ſi vite à Turin fut tempéré par le plaiſir de voir une grande ville, & par l'eſpoir d'y faire bientôt une figure digne de moi: car déja les fumées de l'ambition me montoient à la tête; déja je me regardois comme infiniment au-deſſus de mon ancien état d'apprentif; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-deſſous.

Avant que d'aller plus loin, je dois au lecteur mon excuſe ou ma juſtification, tant ſur les menus détails où je viens d'entrer, que ſur ceux où j'entrerai dans la ſuite, & qui

n'ont rien d'intéreſſant à ſes yeux. Dans l'entrepriſe que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reſte obſcur ou caché; il faut que je me tienne inceſſamment ſous ſes yeux, qu'il me ſuive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie; qu'il ne me perde pas de vue un ſeul inſtant, de peur que, trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vuide, & ſe demandant, Qu'a-t-il fait durant ce tems-là? il ne m'accuſe de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne aſſez de priſe à la malignité des hommes par mes récits, ſans lui en donner encore par mon ſilence.

Mon petit pécule étoit parti; j'avois jaſé, & mon indiſcrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher juſqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reſte: l'épée même eût reſté dans leurs mains, ſi je m'étois moins obſtiné. Ils m'avoient fidellement défrayé dans la route; mais ils ne m'avoient rien laiſſé. J'arrive à Turin ſans habits, ſans argent, ſans linge, & laiſſant très-exactement à

mon ſeul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de ſuite je fus mené à l'hoſpice des catéchumènes, pour y être inſtruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma ſubſiſtance. En entrant je vis une groſſe porte à barreaux de fer, qui, dès que je fus paſſé, fut fermée à double tour ſur mes talons. Ce début me parut plus impoſant qu'agréable, & commençoit à me donner à penſer, quand on me fit entrer dans une aſſez grande piéce. J'y vis pour tout meuble un autel de bois ſurmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaiſes auſſi de bois qui paroiſſoient avoir été cirées, mais qui ſeulement étoient luiſantes à force de s'en ſervir & de les frotter. Dans cette ſalle d'aſſemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'inſtruction, & qui ſembloient plutôt des archers du Diable que des aſpirans à ſe faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Eſclavons qui ſe diſoient Juifs & Maures, & qui, comme ils me l'avouérent, paſſoient leur vie à courir l'Eſpagne & l'Italie, embraſſant le chriſtianiſme & ſe faiſant baptiſer par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux

un grand balcon régnant ſur la cour. Par cette porte entrérent nos ſœurs les catéchumènes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une ſolemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes ſalopes & les plus vilaines coureuſes, qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur. Une ſeule me parut jolie & aſſez intéreſſante. Elle étoit à-peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inſpira quelque deſir de faire connoiſſance avec elle ; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maiſon où elle étoit depuis trois, il me fut abſolument impoſſible de l'accoſter ; tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliére, & obſédée par le ſaint miſſionnaire qui travailloit à ſa converſion avec plus de zèle que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement ſtupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air ; car jamais inſtruction ne fut plus longue. Le ſaint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer ; mais elle s'ennuya de ſa clôture, & dît qu'elle vouloit ſortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot, tandis qu'elle conſentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne ſe mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut aſſemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation : à moi, pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faiſoit : aux autres, pour les inviter à m'accorder leurs priéres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aiſe de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous aſſembla de nouveau pour l'inſtruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiére fois ſur le pas que j'allois faire, & ſur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répète, & je répéterai peut-être une choſe dont je ſuis tous les jours plus pénétré ; c'eſt que ſi jamais enfant reçut une éducation raiſonnable & ſaine, ç'a été moi. Né dans une famille que ſes mœurs diſtinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de ſageſſe & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoique homme de plaiſir, avoit non-ſeulement une probité ſûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inſpiré de bonne heure les ſentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes ſages & vertueuſes, les deux aînées

étoient dévotes ; & la troiſiéme, fille à la fois pleine de graces, d'eſprit & de ſens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'oſtentation. Du ſein de cette eſtimable famille je paſſai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'Egliſe & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faiſoit preſque auſſi bien qu'il diſoit. Sa ſœur & lui cultivérent par des inſtructions douces & judicieuſes les principes de piété qu'ils trouvérent dans mon cœur. Ces dignes gens employérent pour cela des moyens ſi vrais, ſi diſcrets, ſi raiſonnables, que, loin de m'ennuyer au ſermon, je n'en ſortois jamais ſans être intérieurement touché, & ſans faire des réſolutions de bien vivre, auxquelles je manquois rarement en y penſant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus, parce qu'elle en faiſoit un métier. Chez mon maître je n'y penſois plus guéres, ſans pourtant penſer différemment. Je ne trouvai point de jeunes-gens qui me pervertiſſent. Je devins poliſſon, mais non libertin.

J'avois donc de la religion, tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en ávois même davantage, car pourquoi déguiſer ici ma penſée ? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je ſentis, je penſai

toujours en homme. Ce n'eſt qu'en grandiſſant que je ſuis rentré dans la claſſe ordinaire, en naiſſant j'en étois ſorti. L'on rira de me voir me donner modeſtement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à ſix ans les romans attachent, intéreſſent, tranſportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes; alors je ſentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainſi, quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion, ſi l'on vouloit qu'un jour ils en euſſent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniére, j'ai tiré mon ſentiment de mes obſervations, non de ma propre expérience : je ſçavois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rouſſeau* à ſix ans, & parlez leur de Dieu à ſept, je vous réponds que vous ne courez aucun riſque.

On ſent, je crois, qu'avoir de la religion, pour un enfant, & même pour un homme, c'eſt ſuivre celle où il eſt né. Quelquefois on en ôte, rarement on y ajoute; la foi dogmatique eſt un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averſion particuliére à notre ville pour le catholiciſme, qu'on nous donnoit pour

une affreuſe idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé ſous les plus noires couleurs. Ce ſentiment alloit ſi loin chez moi, qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une Egliſe, je ne rencontrois jamais un prêtre en ſurplis, je n'entendois jamais la ſonnette d'une proceſſion ſans un frémiſſement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui ſouvent m'a repris dans les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſinguliérement contraſtée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Genève font volontiers aux enfans de la ville. En même tems que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon díné de M. de *Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainſi je m'étois aiſément étourdi ſur tout cela. N'enviſageant le papiſme que par ſes liaiſons avec les amuſemens & la gourmandiſe, je m'étois apprivoiſé ſans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer ſolemnellement ne s'étoit préſentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de

prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'eſpèce d'engagement que j'avois pris & ſa ſuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à ſoutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diſſimuler que la ſainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout jeune encore je ſentis que, quelque religion qui fût la vraie, j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choiſirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Eſprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y penſois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémiſſois du ſort qui m'avoit amené là, comme ſi ce ſort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions dévinrent ſi fortes, que ſi j'avois un inſtant trouvé la porte ouverte, je me ſerois certainement évadé ; mais il ne me fut pas poſſible, & cette réſolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de deſirs ſecrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obſtination du deſſein formé de ne pas retourner à Genève, la honte, la difficulté même de repaſſer les monts ; l'embarras de me voir loin de mon pays, ſans amis, ſans reſſources ; tout cela concouroit à me faire

regarder comme un repentir tardif les remords de ma conſcience ; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excuſer ce que j'allois faire. En aggravant les torts du paſſé, j'en regardois l'avenir comme une ſuite néceſſaire. Je ne me diſois pas : Rien n'eſt fait encore, & tu peux être innocent ſi tu veux ; mais je me diſois : Gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la néceſſité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que juſques-là j'avois pu promettre ou laiſſer eſpérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois reſter dans la religion de mes peres, au riſque de tout ce qui en pouvoit arriver? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il eſt peu probable qu'elle eût eu un heureux ſuccès. Les choſes étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma réſiſtance eût été grande, plus, de maniére ou d'autre, on ſe fût fait une loi de la ſurmonter.

Le ſophiſme qui me perdit eſt celui de la plupart des hommes, qui ſe plaignent de manquer de force quand il eſt déja trop tard pour en uſer. La vertu ne nous coûte

que par notre faute, & si nous voulions être toujours sages, rarement aurions-nous besoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance : nous cédons à des tentations légéres dont nous méprisons le danger. Insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses dont nous pouvions aisément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans des efforts héroïques qui nous effraient, & nous tombons enfin dans l'abîme, en disant à Dieu, Pourquoi m'as tu fait si foible ? Mais malgré nous il répond à nos consciences : Je t'ai fait trop foible pour sortir du gouffre, parce que je t'ai fait assez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précisément la résolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'apprivoiser à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je résolus pour gagner du tems de faire la plus belle défense qu'il me seroit possible. Bientôt ma vanité me dispensa de songer à ma résolution, & dès que je m'apperçus que j'embarrassois quelquefois ceux qui vouloient m'instruire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terrasser tout-à-

fait. Je mis même à cette entreprise un zèle bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient sur moi, je voulus travailler sur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouvérent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumiéres, ni du côté de la volonté. Les protestans sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion, celles des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. On sçavoit cela ; mais on n'attendoit, ni de mon état, ni de mon âge, de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiére communion, ni reçu les instructions qui s'y rapportent: on le sçavoit encore ; mais on ne sçavoit pas qu'en revanche j'avois été bien instrnit chez M. *Lambercier* ; & que de plus j'avois par devers moi un petit magasin fort incommode à ces Messieurs dans l'histoire de l'Eglise & de l'Empire, que j'avois apprise presque par cœur chez mon pere, & depuis à-peu-près oubliée, mais qui me revint à mesure que la dispute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais assez vénérable, nous fit en commun la premiére conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchisme plutôt qu'une controverse, & il avoit plus à faire à les instruire qu'à résoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai sur tout, je ne lui sauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeuse pour les assistans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & se tiroit d'affaire en disant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain, de peur que mes indiscrettes objections ne scandalisassent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'est-à-dire faiseur de longues phrases, & content de lui si jamais docteur le fut. Je ne me laissai pourtant pas trop subjuguer à sa mine imposante, & sentant qu'après tout je faisois ma tâche, je me mis à lui répondre avec assez d'assurance, & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'assommer avec Saint Augustin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une surprise incroyable que je maniois tous ces Peres-là presque

aussi légérement que lui : ce n'étoit pas que je les eusse jamais lus, ni lui peut-être ; mais j'en avois retenu beaucoup de passages tirés de mon Le Sueur ; & si-tôt qu'il m'en citoit un, sans diputer sur la citation, je lui ripostois par un autre du même Pere, & qui souvent l'embarrassoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raisons. L'une, qu'il étoit le plus fort, & que me sentant pour ainsi dire à sa merci, je jugeois très-bien, quelque jeune que je fusse, qu'il ne falloit pas le pousser à bout ; car je voyois assez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié, ni mon érudition, ni moi L'autre raison étoit que le jeune avoit de l'étude, & que je n'en avois point. Cela faisoit qu'il mettoit dans sa maniére d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas suivre, & que, si-tôt qu'il se sentoit pressé d'une objection imprévue, il la remettoit au lendemain, disant que je sortois du sujet présent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations, soutenant qu'elles étoient fausses, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il sentoit qu'il ne risquoit pas grand'chose, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniste pour trouver un pas-

sage

ſage dans un gros volume, quand même je ſerois aſſuré qu'il y eſt. Je le ſoupçonne même d'avoir uſé de l'infidélité dont il accuſoit les Miniſtres, & d'avoir fabriqué quelquefois des paſſages pour ſe tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin, le ſéjour de l'hoſpice me devenant chaque jour plus déſagréable, & n'appercevant pour en ſortir qu'une ſeule voie, je m'empreſſai de la prendre, autant que juſques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptiſés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds, pour repréſenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une converſion difficile, & l'on me fit paſſer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, ſuffiſamment inſtruit & ſuffiſamment diſpoſé au gré de mes maîtres, je fus mené proceſſionnellement à l'égliſe métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration ſolemnelle, & recevoir les acceſſoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptiſât pas réellement: mais comme ce

ſont à-peu-près les mêmes cérémonies ; cela ſert à perſuader au peuple que les proteſtans ne ſont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe griſe, garnie de brandebourgs blancs, & deſtinée pour ces ſortes d'occaſions. Deux hommes portoient devant & derriére moi des baſſins de cuivre ſur leſquels ils frappoient avec une clef, & où chacun mettoit ſon aumône au gré de ſa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin, rien du faſte catholique ne fut omis pour rendre la ſolemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au Maure, attendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut enſuite aller à l'inquiſition recevoir l'abſolution du crime d'héréſie, & rentrer dans le ſein de l'Egliſe avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut ſoumis par ſon ambaſſadeur. L'air & les maniéres du très-révérend pere inquiſiteur, n'étoient pas propres à diſſiper la terreur ſecrette qui m'avoit ſaiſi en entrant dans cette maiſon. Après pluſieurs queſtions ſur ma foi, ſur mon état, ſur ma famille, il me demanda bruſquement ſi ma mere étoit damnée. L'effroi me fit ré-

primer le premier mouvement de mon indignation ; je me contentai de répondre que je voulois efpérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à fa derniére heure. Le moine fe tut ; mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un figne d'approbation.

Tout cela fait ; au moment où je penfois être enfin placé felon mes efpérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie, qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien, d'être fidèle à la grace ; on me fouhaita bonne fortune, on ferma fur moi la porte, & tout difparut.

Ainfi s'éclipférent en un inftant toutes mes grandes efpérances, & il ne me refta de la démarche intéreffée que je venois de faire, que le fouvenir d'avoir été apoftat & dupe tout à la fois. Il eft aifé de juger quelle brufque révolution dut fe faire dans mes idées, lorfque, de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complette mifére, & qu'après avoir délibéré le matin fur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le foir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un défefpoir d'autant plus cruel, que le

regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiére fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier ſentiment que je goûtai, fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long eſclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en reſſources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir ſi-tôt que j'en ſerois connu. J'avois de plus tout le tems d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche, me ſembloient un tréſor qui ne pouvoit s'épuiſer. J'en pouvois diſpoſer à mon gré, ſans rendre compte à perſonne. C'étoit la premiére fois que je m'étois vu ſi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'eſpérances; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me ſentis tant de confiance & de ſécurité: je croyois déja ma fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi ſeul.

La premiére choſe que je fis, fut de ſatisfaire ma curioſité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire

un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde ; les instrumens militaires me plaisoient beaucoup. Je suivis des processions ; j'aimois le faux-bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi ; j'en approchois avec crainte : mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laissa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois sous le bras. Quoi qu'il en soit, je conçus une grande opinion de moi-même, en me trouvant dans ce palais : déja je m'en regardois presque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me lassai ; j'avois faim, il faisoit chaud ; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux grisses de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou six sols un des bons dînés que j'aie faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je sçavois déja assez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choisir plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna dans la rue du Pô la femme d'un soldat, qui retiroit, à un sol par nuit, des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vuide, & je

m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déja cinq ou six enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon tant que je restai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroissoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune-homme sortant de sa niche, qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour, & j'assistois réguliérement tous les matins à la messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & sa suite : mais ma passion pour la musique, qui commençoit à se déclarer, avoit plus de part à mon assiduité que la pompe de la cour, qui bientôt vue & toujours la même ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient

alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune-homme que le jeu du moindre inſtrument, pourvu qu'il fût juſte, tranſportoit d'aiſe. Du reſte, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux, qu'une admiration ſtupide & ſans convoitiſe. La ſeule choſe qui m'intéreſſât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune princeſſe qui méritât mon hommage, & avec laquelle je puſſe faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, ſi je l'euſſe mis à fin, j'aurois trouvé des plaiſirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécuſſe avec beaucoup d'économie, ma bourſe inſenſiblement s'épuiſoit. Cette économie au reſte étoit moins l'effet de la prudence, que d'une ſimplicité de goût, que même aujourd'hui l'uſage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoiſſois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas ruſtique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin paſſable, on eſt toujours ſûr de me bien régaler; mon bon appétit fera le reſte, quand un maître-d'hôtel & des laquais autour de moi ne me raſſaſieront pas de leur importun aſpect. Je faiſois alors de beaucoup meilleurs repas

avec ſix ou ſept ſols de dépenſe, que je ne les ait fait depuis à ſix ou ſept francs. J'étois donc ſobre, faute d'être tenté de ne pas l'être ; encore ai-je tort d'appeller tout cela ſobriété, car j'y mettois toute la ſenſualité poſſible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes griſſes, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore, avec tout cela, pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus ſenſiblement de jour en jour, & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude ſur l'avenir alla bientôt juſqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Eſpagne, il ne me reſta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliſer. Je ſongeai à mon ancien métier ; mais je ne le ſçavois pas aſſez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc, en attendant mieux, le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes ſur de la vaiſſelle, eſpérant tenter les gens par le bon marché en me mettant à leur diſcrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus preſque partout éconduit, & ce que je trouvois à faire étoit ſi peu de choſe, qu'à peine y gagnai-

je quelque repas. Un jour, cependant, passant d'assez bon matin dans la contrà nova, je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grace & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite histoire, me plaignit, me dît d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfêvre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine, & m'apporta elle-même à déjeuner. Ce début me parut de bon augure ; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail ; encore plus de mon petit babil, quand je me fus un peu rassuré : car elle étoit brillante & parée, &, malgré son air gracieux, cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses maniéres douces & caressantes me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissois, & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant si modeste, & moi si timide, qu'il étoit difficile que cela vînt sitôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever

l'avanture. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint sur son joli visage rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame *Basile*. Son mari, plus âgé qu'elle & passablement jaloux, la laissoit durant ses voyages sous la garde d'un commis trop maussade pour être séduisant, & qui ne laissoit pas d'avoir des prétentions pour son compte, qu'il ne montroit guéres que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimasse à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit assez bien. Ce nouvel Egiste grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez sa dame : il me traitoit avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence, & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poussoit pas jusques-là, ou du moins ce n'étoit pas de la même maniére. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne sçût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle

avoit alors une ſorte de réſerve qui n'étoit pas repouſſante, mais qui m'intimidoit ſans que je ſçuſſe pourquoi. Quoique je ne me ſentîſſe pas pour elle ce reſpect auſſi vrai que tendre que j'avois pour Made *Warens* je, me ſentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarraſſé, tremblant, je n'oſois la regarder, je n'oſois reſpirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder ſans être apperçu : les fleurs de ſa robe, le bout de ſon joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroiſſoit entre ſon gant & ſa manchette, & celui qui ſe faiſoit quelquefois entre ſon tour de gorge & ſon mouchoir. Chaque objet ajoutoit à l'impreſſion des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux ſe troubloient, ma poitrine s'oppreſſoit, ma reſpiration d'inſtant en inſtant plus embarraſſée me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer ſans bruit des ſoupirs fort incommodes dans le ſilence où nous étions aſſez ſouvent. Heureuſement Madame *Baſile*, occupée à ſon ouvrage, ne s'en appercevoit pas, à ce qu'il me ſembloit. Cependant je voyois quelquefois, par une ſorte de ſympathie, ſon fichu ſe renfler aſſez fré-

quemment. Ce dangereux ſpectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon tranſport, elle m'adreſſoit quelque mot d'un ton tranquille qui me faiſoit rentrer en moi-même à l'inſtant.

Je la vis pluſieurs fois ſeule de cette maniére, ſans que jamais un mot, un geſte, un regard même trop expreſſif marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faiſoit cependant mes délices ; & à peine, dans la ſimplicité de mon cœur, pouvois-je imaginer pourquoi j'étois ſi tourmenté. Il paroiſſoit que ces petits tête-à-têtes ne lui déplaiſoient pas non plus ; du moins elle en rendoit les occaſions aſſez fréquentes : ſoin bien gratuit aſſurément de ſa part, pour l'uſage qu'elle en faiſoit & qu'elle m'en laiſſoit faire.

Un jour qu'ennuyée des ſots colloques du commis, elle avoit monté dans ſa chambre, je me hâtai dans l'arriére-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche, & je la ſuivis. Sa chambre étoit entr'ouverte ; j'y entrai ſans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre, ayant en face le côté de la chambre oppoſé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer, ni m'entendre, à cauſe du bruit que des chariots faiſoient dans la rue. Elle ſe mettoit toujours bien :

ce jour-là ſa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuſe, ſa tête un peu baiſſée laiſſoit voir la blancheur de ſon cou, ſes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute ſa figure un charme que j'eus le tems de conſidérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle d'un mouvement paſſionné, bien ſûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne penſant pas qu'elle pût me voir; mais il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne ſçais quel effet ce tranſport fit ſur elle: elle ne me regarda point, ne me parla point; mais tournant à demi la tête, d'un ſimple mouvement de doigt elle me montra la natte à ſes pieds. Treſſaillir, pouſſer un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée, ne fut pour moi qu'une même choſe: mais ce qu'on auroit peine à croire, eſt que dans cet état je n'oſai rien entreprendre au-delà, ni dire un ſeul mot, ni lever les yeux ſur elle, ni la toucher même dans une attitude auſſi contrainte, pour m'appuyer un inſtant ſur ſes genoux. J'étois muet, immobile; mais non pas tranquille aſſurément: tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoiſſance, les ardens deſirs incertains dans leur objet, & conte-

nus par la frayeur de déplaire, sur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit se rassurer.

Elle ne paroissoit ni plus tranquille, ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à sentir toute la conséquence d'un signe parti sans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni ne me repoussoit; elle n'ôtoit pas les yeux de dessus son ouvrage; elle tâchoit de faire comme si elle ne m'eût pas vu à ses pieds: mais toute ma bêtise ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes desirs, & qu'elle étoit retenue par une honte semblable à la mienne, sans que cela me donnât la force de la surmonter. Cinq ou six ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, selon moi, mettre de son côté toute la hardiesse; & je me disois, que puisqu'elle ne faisoit rien pour exciter la mienne, elle ne vouloit pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensois juste, & sûrement elle avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit besoin, non seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.

Je ne sçais comment eût fini cette scène vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, si nous n'eussions été in-

terrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Basile* alarmée me dît vivement de la voix & du geste : Levez-vous, voici *Rosina*. En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes lèvres. De mes jours je n'eus un si doux moment ; mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en restérent là.

C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fond de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie, à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon : mais si son cœur étoit foible, il étoit honnête ; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit ; c'étoit, selon toute apparence, sa premiére infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte, que la mienne. Sans en être venu là, j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes, ne vaut les deux minutes que j'ai paf-

ſées à ſes pieds, ſans même oſer toucher à ſa robe. Non, il n'y a point de jouiſſances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout eſt faveur auprès d'elle. Un petit ſigne du doigt, une main légérement preſſée contre ma bouche, ſont les ſeules faveurs que je reçus jamais de Madame *Baſile*, & le ſouvenir de ces faveurs ſi légéres me transporte encore en y penſant.

Les deux jours ſuivans, j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête ; il me fut impoſſible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de ſa part aucun ſoin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards, de peur de ne pouvoir aſſez gouverner les ſiens. Son maudit commis fut plus déſolant que jamais ; il devint même railleur, goguenard ; il me dît que je ferois mon chemin près des Dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiſcrétion, & me regardant déja comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du myſtére un goût qui juſqu'alors n'en avoit pas grand beſoin. Cela me rendit plus circonſpect à ſaiſir les occaſions de le ſatisfaire, & à force de les vouloir ſûres, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romanesque dont jamais je n'ai pu me guérir, & qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop sincérement, trop parfaitement, j'ose dire, pour pouvoir aisément être heureux. Jamais passions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes ; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus désintéressé. J'aurois mille fois sacrifié mon bonheur à celui de la personne que j'aimois ; sa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais, pour tous les plaisirs de la jouissance, je n'aurois voulu compromettre un moment son repos. Cela m'a fait apporter tant de soins, tant de secret, tant de précaution dans mes entreprises, que jamais aucune n'a pu réussir. Mon peu de succès près des femmes, est toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiste, ce qu'il y avoit de singulier, étoit qu'en devenant plus insupportable, le traître sembloit devenir plus complaisant. Dès le premier jour que sa dame m'avoit pris en affection, elle avoit songé à me rendre utile dans le magasin. Je sçavois passablement l'arithmétique ; elle lui avoit proposé de m'apprendre à tenir les livres : mais mon bourru

reçut très-mal la propofition, craignant peut-être d'être fupplanté. Ainfi tout mon travail, après mon burin, étoit de tranfcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres, & de traduire quelques lettres de commerce, d'italien en françois. Tout d'un coup mon homme s'avifa de revenir à la propofition faite & rejettée, & dît qu'il m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes fervices à M. *Bafile*, quand il feroit de retour. Il y avoit dans fon ton, dans fon air, je ne fçais quoi de faux, de malin, d'ironique, qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Bafile*, fans attendre ma réponfe, lui dît féchement, que je lui étois obligé de fes offres, qu'elle efpéroit que la fortune favoriferoit enfin mon mérite, & que ce feroit grand dommage qu'avec tant d'efprit je ne fuffe qu'un commis.

Elle m'avoit dit plufieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoiffance qui pourroit m'être utile. Elle penfoit affez fagement pour fentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me trouvai; & où fe trouva auffi un Jacobin de bonne mine auquel elle me préfenta. Le moine

me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dît plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée : puis, me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dît d'être sage, d'avoir bon courage, & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui, que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile*, qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi, que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente, qui me firent alors moins d'impression qu'elles ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur !

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite, où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de la bonne chere ; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table, dont l'intention n'étoit sûrement pas pour lui. Tout alloit très-bien jusques-là ; les femmes étoient fort

gaies, les hommes fort galans, Madame *Basile* faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du dîné, l'on entend arrêter une chaise à la porte, quelqu'un monte ; c'est M. *Basile*. Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour-là. M. *Basile* étoit un grand & bel homme, qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde, quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme lui saute au cou, lui prend les mains, lui fait mille caresses qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage, que jettant les yeux sur la petite table, il demande d'un ton sévere ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit là ? Madame *Basile* le lui dit tout naïvement. Il demande si je loge dans la maison ? On lui dit que non. Pourquoi non ? reprend-il grossiérement : puisqu'il s'y tient le jour, il peut bien y rester la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Basile*, il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que, loin de blâmer la pieuse charité de sa femme, il devoit s'empresser d'y prendre part, puisque rien n'y

paſſoit les bornes de la diſcrétion. Le mari repliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la préſence du moine, mais qui ſuffit pour me faire ſentir qu'il avoit des inſtructions ſur mon compte & que le commis m'avoit ſervi de ſa façon.

A peine étoit-on hors de table, que celui ci, dépêché par ſon bourgeois, vint en triomphe me ſignifier de ſa part de ſortir à l'inſtant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il aſſaiſonna ſa commiſſion de tout ce qui pouvoit la rendre inſultante & cruelle. Je partis ſans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laiſſer en proie à la brutalité de ſon mari. Il avoit raiſon, ſans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle; mais, quoique ſage & bien née, elle étoit Italienne, c'eſt-à-dire, ſenſible & vindicative; & il avoit tort, ce me ſemble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le ſuccès de ma premiére avanture. Je voulus eſſayer de repaſſer deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit ſans ceſſe: mais au lieu d'elle, je ne vis que ſon mari & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu, me fit avec l'aune de la boutique un geſte plus expreſſif qu'attirant. Me voyant

ſi bien guetté, je perdis courage & n'y paſſai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureuſement je ne ſçavois pas ſon nom. Je rôdai pluſieurs fois inutilement autour du couvent, pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôtérent les charmans ſouvenirs de Madame *Baſile*, & dans peu je l'oubliai ſi bien, qu'auſſi ſimple & auſſi novice qu'auparavant, je ne reſtai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ſes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage ; très-modeſtement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure, & qui vouloit m'empêcher de ſouffrir, & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Genève, étoit bon & portable encore ; elle y ajouta ſeulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes ; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en euſſe bonne envie. Elle ſe contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'eſt un ſoin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma cataſtrophe, mon hôteſſe qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dît qu'elle m'avoit peut-

être trouvé une place, & qu'une Dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes avantures, car j'en revenois toujours là. Celle-ci ne se trouva pas aussi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette Dame avec le domestique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas; & tout de suite j'entrai à son service, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ses gens: la seule distinction fut qu'ils portoient l'aiguillette, & qu'on ne me la donna pas: comme il n'y avoit point de galons à sa livrée, cela faisoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la comtesse de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit veuve & sans enfans; son mari étoit Piémontois; pour elle, je l'ai toujours crue Savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une Piémontoise parlât si bien françois & eût un accent si pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un esprit orné, aimant la littérature françoise, & s'y connoissant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de celles de Madame de *Sévigné*; on au-

roit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaisoit pas, étoit de les écrire sous sa dictée : un cancer au sein, qui la faisoit beaucoup souffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de *Vercellis* avoit, non-seulement beaucoup d'esprit, mais une ame élevée & forte. J'ai suivi sa derniére maladie : je l'ai vue souffrir & mourir sans jamais marquer un instant de foiblesse, sans faire le moindre effort pour se contraindre, sans sortir de son rôle de femme, & sans se douter qu'il y eût à cela de la philosophie ; mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoissoit même pas dans le sens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractére alloit quelquefois juqu'à la sécheresse. Elle m'a toujours paru aussi peu sensible pour autrui que pour elle-même,& quand elle faisoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en soi, plutôt que par une véritable commisération. J'ai un peu éprouvé de cette insensibilité pendant les trois mois que j'ai passés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune-homme de quelque espérance qu'elle avoit incessamment sous les yeux, & qu'elle songeât, se sentant mourir, qu'a-

près

près elle il auroit besoin de secours & d'appui : cependant, soit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliére, soit que les gens qui l'obsédoient ne lui aient permis de songer qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curiosité de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois ; elle étoit bien aise que je lui montrasse les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendîsse compte de mes sentimens. Mais elle ne s'y prenoit assurément pas bien pour les connoître, en ne me montrant jamais les siens. Mon cœur aimoit à s'épancher, pourvu qu'il sentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations sèches & froides, sans aucun signe d'approbation ni de blâme sur mes réponses, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit si mon babil plaisoit ou déplaisoit, j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je pensois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis, que cette maniére sèche d'interroger les gens pour les connoître, est un tic assez commun chez les femmes qui se piquent d'esprit. Elles s'imaginent qu'en ne laissant point paroître leur sentiment, elles par-

viendront à mieux pénétrer le vôtre ; mais elles ne voient pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela seul à se mettre en garde ; & s'il croit que, sans prendre à lui un véritable intérêt, on ne veut que le faire jaser, il ment, ou se tait, ou redouble d'attention sur lui-même, & aime encore mieux passer pour un sot que d'être dupe de votre curiosité. Enfin, c'est toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres, que d'affecter de cacher le sien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui sentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement ; je répondois avec réserve. Mes réponses étoient si timides, qu'elle dut les trouver basses & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me questionnoit plus, ne me parloit plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étois, que sur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie, & qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant

point d'enfans, avoit pour héritier son neveu le comte de *la Roque*, qui lui faisoit assiduement sa cour. Outre cela ses principaux domestiques qui la voyoient tirer à sa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empressés autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé M. *Lorenzy*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite s'étoit tellement insinuée dans les bonnes graces de sa maîtresse, qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niéce à elle, appellée Mlle. *Pontal*, fine mouche, qui se donnoit des airs de demoiselle suivante, & aidoit sa tante à obséder si bien leur maîtresse, qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes : je leur obéissois, mais je ne les servois pas ; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse, je dusse être encore le valet de ses valets. J'étois d'ailleurs une espèce de personnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place ; ils craignoient que Madame ne le vît aussi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne dimi-

nuât leurs portions : car ces ſortes de gens, trop avides pour être juſtes, regardent tous les legs qui ſont pour d'autres, comme pris ſur leur propre bien. Ils ſe réunirent donc pour m'écarter de ſes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres ; c'étoit un amuſement pour elle dans ſon état : ils l'en dégoûtérent & l'en firent détourner par le médecin, en la perſuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le ſervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaiſes autour d'elle : enfin l'on fit ſi bien, que quand elle fit ſon teſtament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans ſa chambre. Il eſt vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus aſſidu que perſonne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la conſtance avec laquelle elle les ſouffroit me la rendoit extrêmement reſpectable & chere, & j'ai bien verſé dans ſa chambre des larmes ſincéres, ſans qu'elle ni perſonne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'eſprit & de ſens ; ſa mort fut celle d'un ſage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable, par la ſérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les de-

voirs, ſans négligence & ſans affectation. Elle étoit naturellemenr ſérieuſe. Sur la fin de ſa maladie elle prit une ſorte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contre-poids, donné par la raiſon même, contre la triſteſſe de ſon état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne ceſſa de s'entretenir paiſiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déja dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon! dît-elle en ſe retournant: femme qui pette, n'eſt pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ſes bas domeſtiques ; mais n'étant point couché ſur l'état de ſa maiſon, je n'eus rien. Cependant le comte de *la Roque* me fit donner trente livres, & me laiſſa l'habit neuf que j'avois ſur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois, ſans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon ſéjour chez Madame de *Vercellis*! Mais, bien que mon apparente ſi-

tuation demeurât la même, je ne fortis pas de fa maifon comme j'y étois entré. J'en emportai les longs fouvenirs du crime & l'infupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma confcience eft encore chargée, & dont l'amer fentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à mefure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des fuites auffi cruelles ? C'eft de ces fuites plus que probables que mon cœur ne fçauroit fe confoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misére une fille aimable, honnête, eftimable, & qui fûrement valoit beaucoup mieux que moi.

Il eft bien difficile que la diffolution d'un ménage n'entraîne un peu de confufion dans la maifon, & qu'il ne s'égare bien des chofes. Cependant, telle étoit la fidélité des domeftiques, & la vigilance de M. & Madame *Lorenzy*, que rien ne fe trouva de manque fur l'inventaire. La feule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de rofe & argenté, déja vieux. Beaucoup d'autres meilleures chofes étoient à ma portée ; ce ruban feul me tenta, je le volai, & comme je ne le cachois guéres, on me le trouva bientôt. On voulut fçavoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougiffant que c'eft

Marion qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune Mauriennoiſe, dont Madame de *Vercellis* avoit fait ſa cuiſiniére, quand, ceſſant de donner à manger, elle avoit renvoyé la ſienne, ayant plus beſoin de bons bouillons que des ragoûts fins. Non-ſeulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & ſur-tout un air de modeſtie & de douceur qui faiſoit qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, ſage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'eſt ce qui ſurprit quand je la nommai. L'on n'avoit guéres moins de confiance en moi qu'en elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir; l'aſſemblée étoit nombreuſe, le comte de *la Roque* y étoit. Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément; elle reſte interdite, ſe tait, me jette un regard qui auroit déſarmé les démons & auquel mon barbare cœur réſiſte. Elle nie enfin avec aſſurance, mais ſans emportement, m'apoſtrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déhonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal; & moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, & lui ſoutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille ſe mit à

pleurer, & ne me dît que ces mots : Ah *Rousseau* ! je vous croyois un bon caractère Vous me rendez bien malheureuse ; mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté ; mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, & de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit, on ne se donna pas le tems d'approfondir la chose, & le comte de *la Roque* en nous renvoyant tous deux se contenta de dire, que la conscience du coupable vengeroit assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine ; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à son honneur de toutes maniéres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle : mais enfin c'étoit un vol, &, qui pis est, employé à séduire un jeune garçon ; enfin le mensonge & l'obstination ne laissoient rien à espé-

rer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la misére & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aie exposée. Qui sçait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter? Eh! si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverse au point, de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime, comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille, il m'a moins tourmenté; mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocens persécutés: il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospére, & s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même à Madame de *Warens*. Tout ce que j'ai pu faire, a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistoit. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma

conſcience, & je puis dire que le deſir de m'en délivrer en quelque ſorte a beaucoup contribué à la réſolution que j'ai priſe d'écrire mes confeſſions.

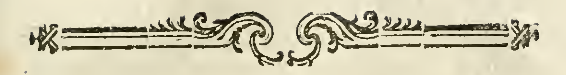
J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera ſûrement pas que j'aie ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre, ſi je n'expoſois en même tems mes diſpoſitions intérieures, & que je craigniſſe de m'excuſer en ce qui eſt conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorſque je chargeai cette malheureuſe fille, il eſt bizarre, mais il eſt vrai que mon amitié pour elle en fut la cauſe. Elle étoit préſente à ma penſée, je m'excuſai ſur le premier objet qui s'offrit. Je l'accuſai d'avoir fait ce que je voulois faire, & de m'avoir donné le ruban, parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître enſuite, mon cœur fut déchiré; mais la préſence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta ſur tout, la honte

ſeule fit mon impudence ; & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi préſent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble univerſel m'ôtoit tout autre ſentiment. Si l'on m'eût laiſſé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de *la Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit : « Ne perdez pas cette pauvre fille : Si vous êtes coupable, avouez-le-moi ; » je me ſerois jetté à ſes pieds dans l'inſtant ; j'en ſuis parfaitement ſûr. Mais on ne fit que m'intimider, quand il falloit me donner du courage. L'âge eſt encore une attention qu'il eſt juſte de faire. A peine étois-je ſorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeuneſſe, les véritables noirceurs ſont plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'eſt que foibleſſe l'eſt beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit guéres autre choſe. Auſſi ſon ſouvenir m'afflige-t-il moins à cauſe du mal en lui-même, qu'à cauſe de celui qu'il a dû cauſer. Il m'a même fait ce bien, de me garantir, pour le reſte de ma vie, de tout acte tendant au crime, par l'impreſſion terrible qui m'eſt reſtée du ſeul que j'aie jamais commis ; & je crois ſentir que mon averſion pour le menſonge me vient, en

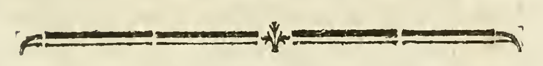
grande partie, du regret d'en avoir pu faire un aussi noir. Si c'est un crime qui puisse être expié, comme j'ose le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie est accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occasions difficiles ; & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que, quelque grande qu'ait été mon offense envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais.

Fin du Livre second.





LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.



LIVRE TROISIEME.

SORTÍ de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retournai chez mon ancienne hôtesse, & j'y restai cinq ou six semaines, durant lesquelles la santé, la jeunesse & l'oisiveté me rendirent souvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, distrait, rêveur; je pleurois, je soupirois, je desirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je sentois pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire, & peu d'hommes même le peuvent imaginer; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tour-

mentante & délicieuſe, qui dans l'ivreſſe du deſir donne un avant-goût de la jouiſſance. Mon ſang allumé rempliſſoit inceſſamment mon cerveau de filles & de femmes ; mais n'en ſentant pas le véritable uſage, je les occupois bizarrement en idée à mes fantaiſies, ſans en ſçavoir rien faire de plus ; & ces idées tenoient mes ſens dans une activité très-incommode, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiſelle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems où les jeux de l'enfance alloient-là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conſcience du mal, étoit venue avec les années : elle avoit accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible ; & jamais, ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une propoſition laſcive, que celle à qui je la faiſois ne m'y ait en quelque ſorte contraint par ſes avances, quoique ſçachant qu'elle n'étoit pas ſcrupuleuſe, & preſque aſſuré d'être pris au mot.

Mon ſéjour chez Madame de *Vercellis* m'avoit procuré quelques connoiſſances que j'entretenois, dans l'eſpoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquequefois entr'autres un Abbé Savoyard, ap-

pellé M. *Gaime*, précepteur des enfans du comte de *Mellarède*. Il étoit jeune encore & peu répandu ; mais plein de bon-ſens, de probité, de lumiéres, & l'un des plus honnêtes-hommes que j'aie connus. Il ne me fut d'aucune reſſource pour l'objet qui m'attiroit chez lui, il n'avoit pas aſſez de crédit pour me placer : mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux, qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la ſaine morale, & les maximes de la droite raiſon. Dans l'ordre ſucceſſif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas : *Achille*, ou *Therſite* ; tantôt héros, & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le ſoin de me mettre à ma place, & de me montrer à moi-même, ſans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens ; mais il ajouta qu'il en voyoit naître des obſtacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti : de ſorte qu'ils devoient, ſelon lui, bien moins me ſervir de dégrés pour monter à la fortune, que de reſſources pour m'en paſſer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine, dont je n'avois que de fauſſes idées : il me montra comment, dans un deſtin contraire, l'homme ſage peut toujours tendre au bonheur, & courir au plus près du vent pour y

parvenir ; comment il n'y a point de vrai bonheur sans sagesse, & comment la sagesse est de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur, en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus sages ni plus heureux qu'eux. Il me dît une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire : c'est que, si chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient descendre, que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand usage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paisiblement. Il me donna les premiéres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit saisi que dans son excès. Il me fit sentir que l'enthousiasme des vertus sublimes étoit peu d'usage dans la société ; qu'en s'élançant trop haut, on étoit sujet aux chutes ; que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme, il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état préfent étoit la fuite, nous conduifoit à parler de religion. L'on conçoit déja que l'honnête M. *Gaime* eft, du moins en grande partie, l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réferve, il s'expliqua moins ouvertement fur certains points ; mais au refte, fes maximes, fes fentimens, fes avis furent les mêmes, &, jufqu'au confeil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainfi, fans m'étendre fur des entretiens dont chacun peut voir la fubftance, je dirai que fes leçons, fages, mais d'abord fans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les foins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma converfion fût peu folide, je ne laiffois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de fes entretiens, j'y pris goût, à caufe de leur clarté, de leur fimplicité, & fur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je fentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me fuis toujours attaché aux gens, moins à proportion du

bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'eſt ſur quoi mon tact ne me trompe guéres. Auſſi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainſi dire ſon ſecond diſciple; & cela me fit, pour le moment même, l'ineſtimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oiſiveté.

Un jour que je ne penſois à rien moins, on vint me chercher de la part du comte de *la Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus: je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit reſté de mauvaiſes impreſſions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaiſir avec lequel je rempliſſois mon devoir auprès de ſa tante; il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi-même je n'y ſongeois plus. Il me reçut bien, me dit que ſans m'amuſer de promeſſes vagues il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réuſſi; qu'il me mettoit en chemin de devenir quelque choſe, que c'étoit à moi de faire le reſte; que la maiſon où il me faiſoit entrer étoit puiſſante & conſidérée, que je n'avois pas beſoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en ſimple domeſtique, comme je venois de l'être, je pouvois

être assuré que si l'on me jugeoit par mes sentimens & par ma conduite au-dessus de cet état, on étoit disposé à ne m'y pas laisser. La fin de ce discours démentit cruellement les brillantes espérances que le commencement m'avoit données. Quoi ! toujours laquais? me dîs-je en moi-même, avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me sentois trop peu fait pour cette place, pour craindre qu'on m'y laissât.

Il me mena chez le Comte de *Gouvon*, premier écuyer de la reine, & chef de l'illustre maison de *Solar*. L'air de dignité de ce respectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de son accueil. Il m'interrogea avec intérêt, & je lui répondis avec sincérité. Il dît au Comte de *la Roque* que j'avois une physionomie agréable & qui promettoit de l'esprit, qu'il lui paroissoit qu'en effet je n'en manquois pas; mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloit voir le reste. Puis se tournant vers moi. Mon enfant, me dît-il, presque en toutes choses les commencemens sont rudes; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage, & cherchez à plaire ici à tout le monde; voilà quant à présent votre unique emploi. Du reste ayez bon courage, on veut prendre soin de vous. Tout de

ſuite il paſſa chez la Marquiſe de *Breil* ſa belle-fille, & me préſenta à elle, puis à l'Abbé de *Gouvon* ſon fils. Ce début me parut de bon augure. J'en ſçavois aſſez déja pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'Office; on ne me donna point d'habit de livrée, & le Comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriére ſon caroſſe, ſon grand-pere défendit que je montaſſe derriére aucun caroſſe & que je ſuivîſſe perſonne hors de la maiſon. Cependant je ſervois à table, & je faiſois à-peu-près au-dedans le ſervice d'un laquais; mais je le faiſois en quelque façon librement, ſans être attaché nommément à perſonne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, & des images que le Comte de *Favria* me faiſoit découper, j'étois preſque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas, étoit aſſurément très-dangereuſe: elle n'étoit pas même fort humaine; car cette grande oiſiveté pouvoit me faire contracter des vices, que je n'aurois pas eus ſans cela.

Mais c'eſt ce qui très-heureuſement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impreſſion ſur mon cœur, & j'y pris

tant de goût, que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient ſortir ainſi furtivement, ne devinoient guéres où j'allois. Il ne ſe peut rien de plus ſenſé que les avis qu'il me donna ſur ma conduite. Mes commencemens furent admirables; j'étois d'une aſſiduité, d'une attention, d'un zèle qui charmoient tout le monde. L'abbé *Gaime* m'avoit ſagement averti de modérer cette premiére ferveur, de peur qu'elle ne vînt à ſe relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dît-il, eſt la règle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la ſuite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit guéres examiné ſur mes petits talens, & qu'on ne me ſuppoſoit que ceux que m'avoit donnés la nature, il ne paroiſſoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on ſongeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverſe, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambaſſadeur à Vienne. Il ſurvint des mouvemens à la Cour, qui ſe firent ſentir dans la famille, & l'on y fut quelques ſemaines dans une agitation qui ne laiſſoit guéres le tems de penſer à moi. Cependant juſques-là je

m'étois peu relâché. Une chofe me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute diffipation extérieure, mais en me rendant un peu plus diftrait fur mes devoirs.

Mademoifelle de *Breil* étoit une jeune perfonne à-peu-près de mon âge, bien faite, affez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, &, quoique brune, portant fur fon vifage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais réfifté. L'habit de Cour, fi favorable aux jeunes perfonnes, marquoit fa jolie taille, dégageoit fa poitrine & fes épaules, & rendoit fon teint encore plus éblouiffant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'eft pas à un domeftique de s'appercevoir de ces chofes là : j'avois tort, fans doute; mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le feul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table, avec une groffiéreté qui me faifoit cruellement fouffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes defirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoifelle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'efprit, du fens, de l'honnêteté; mon ambition, bornée au plaifir de

la ſervir, n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occaſion de les faire valoir. Si ſon laquais quittoit un moment ſa chaiſe, à l'inſtant on m'y voyoit établi : hors de-là je me tenois vis-à-vis d'elle ; je cherchois dans ſes yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer ſon aſſiette Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque choſe, me regarder, me dire un ſeul mot ! mais point ; j'avois la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant ſon frere, qui m'adreſſoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne ſçais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponſe ſi fine & ſi bien tournée, qu'elle y fit attention & jetta les yeux ſur moi. Ce coup-d'œil, qui fut court, ne laiſſa pas de me transporter. Le lendemain l'occaſion ſe préſenta d'en obtenir un ſecond, & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîné, où pour la premiére fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel ſervir l'épée au côté & le chapeau ſur la tête. Par haſard on vint à parler de la deviſe de la maiſon de *Solar*, qui étoit ſur la tapiſſerie avec les armoiries. *Tel fiert, qui ne tue pas.* Comme les Piémontois ne ſont pas pour l'ordinaire conſommés dans la langue

françoise, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe, & dît qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouvon* alloit répondre ; mais ayant jetté les yeux sur moi, il vit que je souriois sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dîs que je ne croyois pas que le *t* fût de trop : que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus*, fier, menaçant ; mais du verbe *ferit*, il frappe, il blesse. Qu'ainsi la devise ne me paroissoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe*, *qui ne tue pas*.

Tout le monde me regardoit & se regardoit sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage, fut de voir clairement sur le visage de Mademoiselle de *Breil* un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jetter un second regard, qui valoit tout au moins le premier ; puis tournant les yeux vers son grand-papa, elle sembloit attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet si pleine & entiére, & d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, & vengent

le

le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiselle de *Breil*, levant derechef les yeux sur moi, me pria d'un ton de voix aussi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette & même sur elle. Son frere me demanda étourdîment pourquoi je tremblois si fort? Cette question ne servit pas à me rassurer, & Mademoiselle de *Breil* rougit jusqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Basile* & dans toute la suite de ma vie, que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil*; je n'obtins plus une seule marque d'attention de la part de sa fille. Elle sortoit & entroit sans me regarder, & moi j'osois à peine jetter les yeux sur elle. J'étois même si bête & si mal-adroit, qu'un jour qu'elle avoit en passant laisser tomber son gant, au lieu de m'élancer sur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baisers, je n'osai sortir de ma place, & je laissai ramasser le gant par un gros butor de valet que j'aurois volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider, je

m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil*. Non-seulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon service; & deux fois me trouvant dans son antichambre, elle me demanda d'un ton fort sec si je n'avois rien à faire? Il fallut renoncer à cette chere antichambre : j'en eus d'abord du regret; mais les distractions vinrent à la traverse, & bientôt je n'y pensai plus.

J'eus de quoi me consoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de son beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le soir du dîné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard, quoiqu'homme d'esprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*; mais il avoit plus d'entrailles, & je réussis mieux auprès de lui. Il me dît de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* son fils, qui m'avoit pris en affection; que cette affection, si j'en profitois, pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit sur moi. Dès le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domestique; il me fit asseoir au coin de son feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée

ſur tant de choſes, n'étoit achevée ſur aucune. Trouvant ſur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enſeigner davantage. Nous convînmes que je me rendrois chez lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainſi, par une de ces bizarreries qu'on trouvera ſouvent dans le cours de ma vie, en même tems au-deſſus & au-deſſous de mon état, j'étois diſciple & valet dans la même maiſon, & dans ma ſervitude j'avois cependant un précepteur d'une naiſſance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet deſtiné par ſa famille à l'épiſcopat, & dont, par cette raiſon, l'on avoit pouſſé les études plus qu'il n'eſt ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'univerſité de Sienne, où il avoit reſté pluſieurs années, & dont il avoit rapporté une aſſez forte doſe de cruſcantiſme, pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui eſt très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriére de la prélature. Il avoit bien lu les poëtes; il faiſoit paſſablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras

dont je m'étois farci la tête. Mais, soit que mon babil lui eût fait quelque illusion sur mon sçavoir, soit qu'il ne pût supporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eut-il fait traduire quelques fables de Phèdre, qu'il me jetta dans Virgile, où je n'entendois presque rien. J'étois destiné, comme on verra dans la suite, à rapprendre souvent le latin, & à ne le sçavoir jamais. Cependant je travaillois avec assez de zèle, & M. l'abbé me prodiguoit ses soins avec une bonté dont le souvenir m'attendrit encore. Je passois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon instruction que pour son service : non pour celui de sa personne, car il ne souffrit jamais que je lui en rendîsse aucun, mais pour écrire sous sa dictée & pour copier; & ma fonction de secrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris ainsi l'Italien dans sa pureté, mais je pris du goût pour la littérature, & quelque discernement des bons livres, qui ne s'acquéroit pas chez la *Tribu*, & qui me servit beaucoup dans la suite, quand je me mis à travailler seul.

Ce tems fut celui de ma vie où, sans projets romanesques, je pouvois le plus raisonnablement me livrer à l'espoir de

parvenir. M. l'abbé, très-content de moi, le disoit à tout le monde, & son pere m'avoit pris dans une affection si singuliére, que le comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi son air méprisant. Enfin je devins une espèce de favori dans la maison, à la grande jalousie des autres domestiques, qui, me voyant honoré des instructions du fils de leur maître, sentoient bien que ce n'étoit pas pour rester long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit sur moi, par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maison de Solar, voulant courir la carriére de ambassades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du ministére, auroit été bien aise de se former d'avance un sujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la suite obtenir sa confiance & la servir utilement. Ce projet du comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand seigneur bienfaisant & prévoyant : mais, outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop sensé pour ma tête, & demandoit un trop long assujettissement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à tra-

vers les avantures ; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniére de parvenir me paroiſſoit lente, pénible & triſte : tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & ſûre, que les femmes ne s'en mêloient pas, l'eſpèce de mérite qu'elles protégent, ne valant aſſurément pas celui qu'on me ſuppoſoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, preſque arraché l'eſtime de tout le monde : les épreuves étoient finies, & l'on me regardoit généralement dans la maiſon comme un jeune-homme de la plus grande eſpérance, qui n'étoit pas à ſa place, & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit aſſignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractériſtiques qui me ſont propres, & qu'il ſuffit de préſenter au lecteur, ſans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon eſpèce, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Génevois qui ne l'étoient pas ; entr'autres un M. *Muſſard*, ſurnommé Tord-gueule, peintre en miniature, & un peu mon parent. Ce M. *Muſſard* déterra ma demeure chez le comte de *Couvon*, & vint m'y voir avec

un autre Génevois, appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentissage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amusant, très-gai, plein de saillies bouffones que son âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Genève. Quelle perte j'allois faire! J'en sentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems qui m'étoit laissé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même; car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé: mais bientôt, voyant qu'il m'obsédoit entiérement, on lui défendit la porte, & je m'échauffai si bien, qu'oubliant tout, hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'abbé, ni chez M. le comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maison. On me fit des réprimandes, que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit possible que *Bâcle* ne s'en allât pas seul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour

furcroît, j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immenſe ; car, pour retourner à Genève, c'eſt à quoi je ne penſai jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruiſſeaux, les villages ſe ſuccédoient ſans fin, & ſans ceſſe avec de nouveaux charmes ; ce bienheureux trajet ſembloit devoir abſorber ma vie entiére. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être, lorſqu'à tout l'attrait de l'indépendance, ſe joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, ſans gêne, ſans devoir, ſans contrainte, ſans obligation d'aller ou reſter que comme il nous plairoit ? Il falloit être fou pour ſacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les ſuppoſant réaliſés un jour, ne valoient pas, dans tout leur éclat, un quart-d'heure de vrai plaiſir & de liberté dans la jeuneſſe.

Plein de cette ſage fantaiſie, je me conduiſis ſi bien, que je vins à bout de me faire chaſſer, & en vérité ce ne fut pas ſans peine. Un ſoir, comme je rentrois, le maître-d'hôtel me ſignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit préciſément ce que je demandois ; car, ſen-

tant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois, pour m'excuſer, l'injuſtice & l'ingratitude, croyant mettre ainſi les gens dans leur tort, & me juſtifier à moi-même un parti pris par néceſſité.

On me dît, de la part du comte *Favria*, d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ; & comme on voyoit que, la tête m'ayant tourné, j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette viſite à me donner quelque argent qu'on m'avoit deſtiné, & qu'aſſurément j'avois fort mal gagné; car ne voulant pas me laiſſer dans l'état de valet, on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit, me tint en cette occaſion les diſcours les plus ſenſés, & j'oſerois preſque dire les plus tendres, tant il m'expoſa d'une maniére flatteuſe & touchante les ſoins de ſon oncle & les intentions de ſon grand-pere. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je ſacrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition, que je ne vîſſe plus ce petit malheureux qui m'avoit ſéduit.

Il étoit ſi clair qu'il ne diſoit pas tout cela de lui-même, que, malgré mon ſtupide

aveuglement, je sentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché ; mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination, pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait hors de sens ; je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment, que puisqu'on m'avoit donné mon congé je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoi qu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune-homme justement irrité me donna les noms que je méritois, me mit hors de sa chambre par les épaules & me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant comme si je venois d'emporter la plus grande victoire, &, de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir sans aller remercier M. l'abbé de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer sur les moindres choses, & avec quelle force il se plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que soit quelquefois cet objet. Les plans les plus bisarres, les plus enfantins, les plus foux, viennent caresser mon idée favo-

rite, & me montrer de la vraisemblance à à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puisse fonder sur une phiole vuide la subsistance du reste de ses jours ? Or, écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait présent il y avoit quelques semaines d'une petite fontaine de héron fort jolie, & dont j'étois transporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous pensâmes, le sage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien servir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'aussi curieux qu'une fontaine de héron ? Ce principe fut le fondement sur lequel nous bâtîmes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village assembler les paysans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance, que nous étions persuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les passans, c'est pure mauvaise volonté de leur part. Nous n'imaginions partout que festins & noces, comptant que, sans rien débourser que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous fai-

ſions des projets de voyage qui ne finiſſoient point, & nous dirigions d'abord notre courſe au nord, plutôt pour le plaiſir de paſſer les Alpes, que pour la néceſſité ſuppoſée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan ſur lequel je me mis en campagne, abandonnant ſans regret mon protecteur, mon précepteur,, mes études, mes eſpérances & l'attente d'une fortune preſque aſſurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale! adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles, & toutes les grandes avantures dont l'eſpoir m'avoit amené l'année précédente! Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourſe légérement garnie, mais le cœur ſaturé de joie, & ne ſongeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage preſque auſſi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniére; car bien que notre fontaine amuſât quelques momens dans les cabarets les hôteſſes & leurs ſervantes, il n'en falloit pas moins payer en ſortant. Mais cela ne nous troubloit guére, & nous ne ſongions à tirer parti tout de bon de cette reſſource,

que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine ſe caſſa près de Bramant, & il en étoit tems; car nous ſentions, ſans oſer nous le dire, qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos ſouliers s'uſeroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage auſſi allègrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourſe tariſſante nous faiſoit une néceſſité d'arriver.

A Chambéri je devins penſif, non ſur la ſottiſe que je venois de faire; jamais homme ne prit ſi-tôt ni ſi bien ſon parti ſur le paſſé: mais ſur l'accueil qui m'attendoit chez Madame de *Warens*; car j'enviſageois exactement ſa maiſon comme ma maiſon paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de *Gouvon*; elle ſçavoit ſur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très-ſages ſur la maniére dont je devois correſpondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme aſſurée, ſi je ne la détruiſois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver? Il ne me vint

pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner; je craignois ses reproches, plus durs pour moi que la misére. Je résolus de tout endurer en silence, & de tout faire pour l'appaiser. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle seule: vivre dans sa disgrace étoit une chose qui ne se pouvoit pas.

Ce qui m'inquiettoit le plus étoit mon compagnon de voyage, dont je ne voulois pas lui donner le surcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation, en vivant assez froidement avec lui la derniére journée. Le drôle me comprit; il étoit plus fou que sot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconstance; j'eus tort: mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville, qu'il me dît: Te voilà chez toi; m'embrassa, me dît adieu, fit une pirouette & disparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoissance & notre amitié durérent en tout environ six semaines, mais les suites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maison de Madame de *Warens*! mes jambes trembloient sous moi, mes yeux se couvroient d'un voile, je ne voyois

rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu perſonne ; je fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour reſpirer & reprendre mes ſens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les ſecours dont j'avois beſoin, qui me troubloit à ce point? à l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles allarmes? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté ; jamais, en aucun tems de ma vie, il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ſerrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ſes viciſſitudes, ſouvent ſans aſyle & ſans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la miſére. Au beſoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant verſé de pleurs dans leur vie ; mais jamais la pauvreté, ni la crainte d'y tomber, ne m'ont fait pouſſer un ſoupir ni répandre une larme. Mon ame, à l'épreuve de la fortune, n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'eſt quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire, que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens*, que ſon air me raſſura. Je treſ-

faillis au premier ſon de ſa voix, je me précipite à ſes pieds, & dans les tranſports de la plus vive joie je colle ma bouche ſur ſa main. Pour elle, j'ignore ſi elle avoit ſu de mes nouvelles; mais je vis peu de ſurpriſe ſur ſon viſage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dît-elle d'un ton careſſant, te revoilà donc? Je ſçavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage; je ſuis bien aiſe au moins qu'il n'ait pas auſſi mal tourné que j'avois craint. Enſuite elle me fit conter mon hiſtoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très-fidellement, en ſupprimant cependant quelques articles; mais au reſte ſans m'épargner, ni m'excuſer.

Il fut queſtion de mon gîte. Elle conſulta ſa femme-de-chambre. Je n'oſois reſpirer durant cette délibération; mais quand j'entendis que je coucherois dans la maiſon, j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit deſtinée, à-peu-près comme *St-Preux* vit remiſer ſa chaiſe chez Madame de *Wolmar.* J'eus pour ſurcroît le plaiſir d'apprendre que cette faveur ne ſeroit point paſſagére, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre choſe, j'entendis qu'elle diſoit: On dira ce qu'on voudra; mais puiſque la provi-

dence me le renvoie, je ſuis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établiſſement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie; mais il ſervit à le préparer. Quoique cette ſenſibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous ſoit l'ouvrage de la nature, & peut-être un produit de l'organiſation, elle a beſoin de ſituations qui la développent. Sans ces cauſes occaſionnelles, un homme né très-ſenſible ne ſentiroit rien, & mourroit ſans avoir connu ſon être. Tel à-peu-près j'avois été juſqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, ſi je n'avois jamais connu Made de *Warens*, ou ſi même l'ayant connue, je n'avois pas vécu aſſez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des ſentimens affectueux qu'elle m'inſpira. J'oſerai le dire; qui ne ſent que l'amour, ne ſent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre ſentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois eſt joint à l'amour, & qui ſouvent en eſt ſéparé. Ce ſentiment n'eſt pas non plus l'amitié ſeule; il eſt plus voluptueux, plus tendre: je n'imagine pas qu'il puiſſe agir pour quelqu'un du même ſexe; du moins je fus ami, ſi jamais homme

le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucune de mes amis. Ceci n'eſt pas clair; mais il le deviendra dans la ſuite; les ſentimens ne ſe décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maiſon, mais aſſez grande pour avoir une belle piéce de réſerve dont elle fit ſa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit ſur le paſſage dont j'ai parlé où ſe fit notre premiére entrevue, & au-delà du ruiſſeau & des jardins on découvroit la campagne. Cet aſpect n'étoit pas pour le jeune habitant une choſe indifférente. C'étoit, depuis Boſſey, la premiére fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours maſqué par des murs, je n'avois eu ſous les yeux que des toîts ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut ſenſible & douce! elle augmenta beaucoup mes diſpoſitions à l'attendriſſement. Je faiſois de ce charmant payſage encore un des bienfaits de ma chere patronne: il me ſembloit qu'elle l'avoit mis-là tout exprès pour moi; je m'y plaçois paiſiblement auprès d'elle; je la voyois par-tout entre les fleurs & la verdure; ſes charmes & ceux du printems ſe confondoient à mes yeux. Mon cœur juſqu'alors comprimé ſe trouvoit plus au large dans cet

espace, & mes soupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin; mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarchale avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers ; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de faïance elle donnoit d'excellent caffé. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme-de-chambre fribourgeoise, assez jolie, appellée *Merceret*; d'un valet de son pays, appellé *Claude Anet*, dont il sera question dans la suite ; d'une cuisiniére ; & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente : cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite ; elle s'endettoit,

elle payoit; l'argent faisoit la navette, & tout alloit.

La maniére dont son ménage étoit monté, étoit précisément celle que j'aurois choisie; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins, étoit qu'il falloit rester très-long-tems à table. Elle supportoit avec peine la premiére odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit long-tems. Elle se remettoit peu-à-peu, causoit & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle: mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie; ainsi je mangeois pour deux, & je ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouissois n'étoit mêlé d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite; mais, plus instruit de sa situation réelle, & voyant qu'ils anticipoient sur

ſes rentes, je ne les ai plus goûtés ſi tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouiſſance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour, la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même dégré où elle a continué tout le reſte de ſa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le ſien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eut preſque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la ſimplicité de nos maniéres, & ſur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres, qui jamais ne chercha ſon plaiſir, mais toujours mon bien; & ſi les ſens entrérent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature; mais pour le rendre ſeulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie, qu'il m'étoit délicieux de careſſer : je dis, careſſer au pied de la lettre; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baiſers ni les plus tendres careſſes maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuſer. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre eſpèce; j'en con-

viens, mais il faut attendre; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiére entrevue fut le seul moment vraiment passionné qu'elle m'ait jamais fait sentir ; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'alloient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports, ni desirs auprès d'elle : j'étois dans un calme ravissant, jouissant sans sçavoir de quoi. J'aurois ainsi passé ma vie & l'éternité même, sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation, qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intarissable, qui, pour finir, avoit besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets, elle tomboit souvent dans la rêverie. Hé bien, je la laissois rêver; je me taisois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois sans cesse, & j'en jouissois avec une passion qui dégénéroit en fureur, quand des impor-

tuns venoient le troubler. Si-tôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je ſortois en murmurant, ne pouvant ſouffrir de reſter en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans ſon anti-chambre, maudiſſant mille fois ces éternels viſiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne ſentois toute la force de mon attachement pour elle, que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois, je n'étois que content; mais mon inquiétude en ſon abſence alloit au point d'être douloureuſe. Le beſoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendriſſement, qui ſouvent alloient juſqu'aux larmes. Je me ſouviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de ſon image & du deſir ardent de paſſer mes jours auprès d'elle. J'avois aſſez de ſens pour voir que quant à préſent cela n'étoit pas poſſible, & qu'un bonheur que je goûtois ſi bien ſeroit court. Cela donnoit à ma rêverie une triſteſſe, qui n'avoit pourtant rien de ſombre, & qu'un eſpoir flatteur tempéroit. Le ſon des cloches qui m'a toujours ſingulièrement affecté, le chant des oiſeaux, la beauté du jour, la douceur du payſage,

les maiſons éparſes & champêtres dans leſquelles je plaçois en idée notre commune demeure ; tout cela me frappoit tellement d'une impreſſion vive , tendre , triſte & touchante , que je me vis comme en extaſe tranſporté dans cet heureux tems & dans cet heureux ſéjour , où mon cœur , poſſédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des raviſſemens inexprimables, ſans ſonger même à la volupté des ſens. Je ne me ſouviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illuſion que je fis alors ; & ce qui m'a frappé le plus dans le ſouvenir de cette rêverie quand elle s'eſt réaliſée , c'eſt d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une viſion prophétique, ce fut aſſurément celui-là. Je n'ai été deçu que dans ſa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entiére s'y paſſoient dans une inaltérable tranquillité , au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus conſtant bonheur fut en ſonge. Son accompliſſement fut preſque à l'inſtant ſuivi du réveil.

Je ne finirois pas, ſi j'entrois dans le détail de toutes les folies que le ſouvenir de cette chere Maman me faiſoit faire , quand je n'étois plus ſous ſes yeux. Combien de fois

fois j'ai baiſé mon lit, en ſongeant qu'elle y avoit couché! mes rideaux, tous les meubles de ma chambre, en ſongeant qu'ils étoient à elle, que ſa belle main les avoit touchés! le plancher même ſur lequel je me proſternois, en ſongeant qu'elle y avoit marché! Quelquefois même en ſa préſence il m'échappoit des extravagances, que le plus violent amour ſeul ſembloit pouvoir inſpirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans ſa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu; elle rejette le morceau ſur ſon aſſiette, je m'en ſaiſis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus paſſionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais eſſentielle, & qui rend mon état preſque inconcevable à la raiſon.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé, mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en eſt revenu. J'en avois rapporté, non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois ſenti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & ſa premiére éruption, très-involontaire, m'avoit donné ſur ma ſanté des alarmes, qui peignent mieux que toute autre choſe l'innocence dans laquelle j'avois vécu juſqu'alors. Bientôt raſſuré, j'appris ce dangereux ſupplément qui trompe

la nature, & ſauve aux jeunes-gens de mon humeur beaucoup de déſordres aux dépens de leur ſanté, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice, que la honte & la timidité trouvent ſi commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives : c'eſt de diſpoſer pour ainſi dire à leur gré de tout le ſexe, & de faire ſervir à leurs plaiſirs la beauté qui les tente, ſans avoir beſoin d'obtenir ſon aveu. Séduit par ce funeſte avantage, je travaillois à détruire la bonne conſtitution qu'avoit établie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de ſe bien former. Qu'on ajoute à cette diſpoſition le local de ma ſituation préſente ; logé chez une jolie femme, careſſant ſon image au fond de mon cœur, la voyant ſans ceſſe dans la journée ; le ſoir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je ſçais qu'elle a couché : Que de ſtimulans ! Tel lecteur qui ſe les repréſente, me regarde déja comme à demi mort. Tout au contraire ; ce qui devoit me perdre, fut préciſément ce qui me ſauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du deſir ardent d'y paſſer mes jours, abſente ou préſente, je voyois toujours en elle une tendre mere, une ſœur chérie, une délicieuſe amie, & rien de plus. Je la voyois tou-

jours ainſi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image, toujours préſente à mon cœur, n'y laiſſoit place à nulle autre ; elle étoit pour moi la ſeule femme qui fût au monde, & l'extrême douceur des ſentimens qu'elle m'inſpiroit ne laiſſant pas à mes ſens le tems de s'éveiller pour d'autre, me garantiſſoit d'elle & de tout ſon ſexe. En un mot, j'étois ſage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, diſe qui pourra de quelle eſpèce étoit mon attachement pour elle. Pour moi tout ce que j'en puis dire, eſt que s'il paroît déja fort extraordinaire, dans la ſuite il le paroîtra beaucoup plus.

Je paſſois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choſes qui me plaiſoient le moins. C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à tranſcrire ; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de paſſans, de mendians, de viſites de toute eſpèce. Il falloit entretenir tout à la fois un ſoldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lai. Je peſtois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaieté, mes fureurs la

faiſoient rire aux larmes ; & ce qui la faiſoit rire encore plus, étoit de me voir d'autant plus furieux, que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaiſir de grogner étoient charmans, & s'il ſurvenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en ſçavoit encore tirer parti pour l'amuſement, en prolongeant malicieuſement la viſite, & me jettant des coups-d'œil pour leſquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abſtenir d'éclater, en me voyant, contraint & retenu par la bienſéance, lui faire des yeux de poſſédé; tandis qu'au fond de mon cœur, & même en dépit de moi, je trouvois tout cela très-comique.

Tout cela, ſans me plaire en ſoi, m'amuſoit pourtant, parce qu'il faiſoit partie d'une maniére d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui ſe faiſoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faiſoit faire n'étoit ſelon mon goût, mais tout étoit ſelon mon cœur. Je crois que je ſerois parvenu à aimer la médecine, ſi mon dégoût pour elle n'eût fourni des ſcènes folâtres qui nous égayoient ſans ceſſe : c'eſt peut-être la premiére fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaiſant eſt que je m'y trompois

rarement. Elle me faisoit goûter des plus détestables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre ; malgré ma résistance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents, quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & sucer. Quand tout son petit ménage étoit rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faisoit de l'opiate ou de l'elixir.

Mon tems ne se passoit pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois : le Spectateur, Puffendorff, St-Evremond, la Henriade. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le Spectateur sur-tout me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion ; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes ; je m'exerçois à discerner le françois pur, de mes idiômes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faisois

avec tous nos Génevois, par ces deux vers de la Henriade :

> Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maîtres,
> Parlât encor pour lui dans le cœur de ces traîtres.

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troisiéme personne du subjonctif, au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le présent de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec Maman de mes lectures ; quelquefois je lisois auprès d'elle, j'y prenois grand plaisir ; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné. Il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, & lui avoient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant ; elle ne parloit que de Bayle, & faisoit grand cas de St-Evremond, qui depuis long-tems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies, & venue en Savoie encore jeune, elle avoit perdu, dans le commerce charmant de la noblesse du

pays, ce ton maniéré du pays de Vaud, où les femmes prennent le bel-esprit pour l'esprit du monde, & ne sçavent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en passant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit suffi pour la connoître. Elle s'y conserva toujours des amis, &, malgré de secrettes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite & ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde, & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations, & c'étoit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble La Bruyére : il lui plaisoit plus que La Rochefoucault, livre triste & désolant, principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit, elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces; mais en lui baisant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience, & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois, & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en

troubloit la jouiſſance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'obſervoit, m'interrogeoit, & bâtiſſoit pour ma fortune force projets dont je me ſerois bien paſſé. Heureuſement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occaſions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite, reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile ſur le choix des moyens; enfin tout alloit au gré de mes deſirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi: mais il en fallut rabattre, & dès-lors adieu la tranquillité.

Un de ſes parens, appellé M. d'*Aubonne*, la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas; une eſpèce d'avanturier. Il venoit de propoſer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-compoſée, qui n'avoit pas été goûté. Il alloit le propoſer à la Cour de Turin, où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy, & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une perſonne fort aimable, fort de mon goût, & la ſeule que je viſſe avec plaiſir chez Ma-

man. M. d'*Aubonne* me vit, ſa parente lui parla de moi : il ſe chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, &, s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de ſuite, ſous prétexte de quelque commiſſion, & ſans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaſer, ſe familiariſa avec moi, me mit à mon aiſe autant qu'il étoit poſſible, me parla de niaiſeries & de toutes ſortes de ſujets : le tout ſans paroître m'obſerver, ſans la moindre affectation, & comme ſi, ſe plaiſant avec moi, il eût voulu converſer ſans gêne. J'étois enchanté de lui. Le réſultat de ſes obſervations fut que, malgré ce que promettoient mon extérieur & ma phyſionomie animée, j'étois, ſinon tout-à-fait inepte, au moins un garçon de peu d'eſprit, ſans idées, preſque ſans acquis, très-borné en un mot à tous égards; & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village, étoit la plus haute fortune à laquelle je duſſe aſpirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la ſeconde ou troiſiéme fois que je fus ainſi jugé ; ce ne fut pas la derniére, & l'arrêt de M. *Maſſeron* a ſouvent été confirmé.

La caufe de ces jugemens tient trop à mon caractére, pour n'avoir pas ici befoin d'explication : car, en confcience, on fent bien que je ne puis fincérement y foufcrire, & qu'avec toute l'impartialité poffible, quoi qu'aient pu dire MM. *Maffe-ron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les fçaurois prendre au mot.

Deux chofes prefque inalliables s'uniffent en moi, fans que j'en puiffe concevoir la maniére. Un tempérament très-ardent, des paffions vives, impétueufes ; & des idées lentes à naître, embarraffées, & qui ne fe préfentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon efprit n'appartiennent pas au même individu. Le fentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame; mais, au lieu de m'éclairer, il me brûle & m'éblouit. Je fens tout, & je ne vois rien. Je fuis emporté, mais ftupide ; il faut que je fois de fang-froid pour penfer. Ce qu'il y a d'étonnant, eft que j'ai cependant le tact affez fûr, de la pénétration, de la fineffe même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellens inpromptus à loifir ; mais fur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie converfation par la pofte, comme on dit que les Efpagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de

Savoye qui se retourna, faisant route, pour crier : *A votre gorge, Marchand de Paris ;* je dîs, Me voilà.

Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement ; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne sçaurois écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'appaise, ce chaos se débrouille ; chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, & après une longue & confuse agitation. N'avez vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changemens de scène, il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable, & qui dure assez longtems : toutes les décorations sont entremêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans

mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois ſçu premiérement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choſes qui s'y ſont ainſi peintes, peu d'Auteurs m'auroient ſurpaſſé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuſcrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, atteſtent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu tranſcrire quatre ou cinq fois avant de les donner à la preſſe. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main, vis-à-vis d'une table & de mon papier : c'eſt à la promenade au milieu des rochers & des bois, c'eſt la nuit dans mon lit & durant mes inſomnies, que j'écris dans mon cerveau ; l'on peut juger avec quelle lenteur, ſur-tout pour un homme abſolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir ſix vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou ſix nuits dans ma tête, avant qu'elle fût en état d'être miſe ſur le papier. De-là vient encore que je réuſſis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté, comme les lettres ; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au ſup-

plice. Je n'écris point de lettres ſur les moindres ſujets, qui ne me coûtent des heures de fatigue: ou, ſi je veux écrire de ſuite ce qui me vient, je ne ſçais ni commencer ni finir, ma lettre eſt un long & confus verbiage; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-ſeulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes, & je me crois aſſez bon obſervateur. Cependant je ne ſçais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'eſprit que dans mes ſouvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui ſe paſſe en ma préſence, je ne ſens rien, je ne pénètre rien. Le ſigne extérieur eſt tout ce qui me frappe. Mais enſuite tout cela me revient: je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geſte, la circonſtance, rien ne m'échappe. Alors, ſur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a penſé, & il eſt rare que je me trompe.

Si peu maître de mon eſprit, ſeul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la converſation, où, pour parler à propos, il faut penſer à la fois & ſur le champ à mille choſes. La ſeule idée de tant de convenances dont je ſuis ſûr

d'oublier au moins quelqu'une, ſuffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on oſe parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit paſſer en revue tous les gens qui ſont là : il faudroit connoître tous leurs caractéres, ſçavoir leurs hiſtoires, pour être ſûr de ne rien dire qui puiſſe offenſer quelqu'un. Là-deſſus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : ſçachant mieux ce qu'il faut taire, ils ſont plus ſûrs de ce qu'ils diſent : encore leur échappe-t-il ſouvent des balourdiſes. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! il lui eſt preſque impoſſible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la néceſſité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & ſi l'on ne dit mot, il faut relever la converſation. Cette inſupportable contrainte m'eût ſeule dégoûté de la ſociété. Je ne trouve point de gêne plus terrible, que l'obligation de parler ſur le champ & toujours. Je ne ſçais ſi ceci tient à ma mortelle averſion pour tout aſſujettiſſement ; mais c'eſt aſſez qu'il faille abſolument que je parle, pour que je diſe une ſottiſe infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal, eſt qu'au lieu de ſçavoir me taire quand je n'ai rien à

dire, c'eſt alors que, pour payer plutôt ma dette, j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles ſans idées, trop heureux quand elles ne ſignifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire aſſez comprendre comment n'étant pas un ſot, j'ai cependant ſouvent paſſé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux, que ma phyſionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente fruſtrée rend plus choquante aux autres ma ſtupidité. Ce détail, qu'une occaſion particuliére a fait naître, n'eſt pas inutile à ce qui doit ſuivre. Il contient la clef de bien des choſes extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur ſauvage que je n'ai point. J'aimerois la ſociété comme un autre, ſi je n'étois ſûr de m'y montrer non-ſeulement à mon déſavantage, mais tout autre que je ne ſuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher, eſt préciſément celui qui me convenoit. Moi préſent, on n'auroit jamais ſçu ce que je valois, on ne l'auroit pas ſoupçonné même ; & c'eſt ce qui eſt arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'eſprit, & quoique j'aie vécu

dans sa maison plusieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reste tout ceci souffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la suite.

La mesure de mes talens ainsi fixée, l'état qui me convenoit ainsi désigné, il ne fut plus question pour la seconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études, & que je ne sçavois pas même assez de latin pour être prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire instruire au séminaire pendant quelque tems. Elle en parla au supérieur: c'étoit un Lazariste appellé M. *Gros*, bon petit-homme à moitié borgne, maigre, grison, le plus spirituel & le moins pédant Lazariste que j'aie connu; ce qui n'est pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman, qui l'accueilloit, le caressoit, l'agaçoit même, & se faisoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il se chargeoit assez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté & d'autre, faisant tantôt ceci, tantôt cela. Tiré par le lacet, Monsieur le Supérieur suivoit en grondant, & disant à tout moment: Mais, Madame, tenez-vous donc! Cela faisoit un sujet assez pittoresque.

M. *Gros* ſe prêta de bon cœur au projet de Maman. Il ſe contenta d'une penſion très-modique & ſe chargea de l'inſtruction. Il ne fut queſtion que du conſentement de l'Evêque, qui, non-ſeulement l'accorda, mais qui voulut payer la penſion. Il permit auſſi que je reſtaſſe en habit laïque, juſqu'à ce qu'on pût juger par un eſſai du ſuccès qu'on devoit eſpérer.

Quel changement ! Il fallut m'y ſoumettre. J'allai au ſéminaire, comme j'aurois été au ſupplice. La triſte maiſon qu'un ſéminaire, ſur-tout pour qui ſort de celle d'une aimable femme ! J'y portai un ſeul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande reſſource. On ne devinera pas quelle ſorte de livre c'étoit... un livre de muſique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés, la muſique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit paſſablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaiſance de me donner quelques leçons de chant ; & il fallut commencer de loin, car à peine ſçavois-je la muſique de nos pſeaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de ſolfier, ne m'apprirent pas le quart des ſignes de la muſique. Cependant j'avois une telle

paſſion pour cet art, que je voulus eſſayer de m'exercer ſeul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles; c'étoient les cantates de *Clérambault*. On concevra quelle fut mon application & mon obſtination, quand je dirai que ſans connoître ni tranſpoſition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter ſans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée* & *Aréthuſe*; & il eſt vrai que cet air eſt ſcandé ſi juſte, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur meſure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au ſéminaire un maudit Lazariſte qui m'entreprit, & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enſeigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un viſage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de ſanglier au lieu de barbe; ſon ſourire étoit ſardonique; ſes membres jouoient comme les poulies d'un manequin: j'ai oublié ſon odieux nom; mais ſa figure effrayante & doucereuſe m'eſt bien reſtée, & j'ai peine à me la rappeller ſans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieuſement ſon craſſeux bonnet-quarré pour me faire ſigne d'entrer dans ſa chambre, plus affreuſe pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du con-

trafte d'un pareil maître pour le difciple d'un abbé de Cour !

Si j'étois refté deux mois à la merci de ce monftre, je fuis perfuadé que ma tête n'y auroit pas réfifté. Mais le bon M. *Gros*, qui s'apperçut que j'étois trifte, que je ne mangeois pas, que je maigriffois, devina le fujet de mon chagrin ; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, &, par un autre contrafte encore plus marqué, me remit au plus doux des hommes.

C'étoit un jeune abbé Faucigneran, appellé M. *Gâtier*, qui faifoit fon féminaire, & qui par complaifance pour M. *Gros*, &, je crois, par humanité, vouloit bien prendre fur fes études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de phyfionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & fa barbe tiroit fur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de fa province, qui fous une figure épaiffe cachent tous beaucoup d'efprit ; mais ce qui fe marquoit vraiment en lui, étoit une ame fenfible, affectueufe, aimante. Il y avoit dans fes grands yeux bleus un mêlange de douceur, de tendreffe & de trifteffe, qui faifoit qu'on ne pouvoit le voir fans s'intéreffer à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune-homme, on eût

dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoit né pour être malheureux.

Son caractére ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant, malgré tout le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je sçais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit, impatient de toute espèce de joug, ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre, m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre ; il va en avant, & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux, qui n'ont pas été plus exau-

cés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroiſſe, il avoit fait un enfant à une fille, la ſeule dont, avec un cœur très-tendre, il eût jamais été amoureux. Ce fut un ſcandale effroyable dans un diocèſe adminiſtré très-ſévérement. Les prêtres, en bonne règle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance, il fut mis en priſon, diffamé, chaſſé. Je ne ſçais s'il aura pu dans la ſuite rétablir ſes affaires; mais le ſentiment de ſon infortune, profondément gravé dans mon cœur, me revint quand j'écrivis l'Emile; & réuniſſant M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes prêtres l'original du vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ſes modèles.

Pendant que j'étois au ſéminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M***. s'aviſa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à ſa femme. C'étoit faire comme le chien du jardinier; car quoique Madame ***. fût aimable, il vivoit fort mal avec elle, & la traitoit ſi brutalement qu'il fut queſtion de ſéparation. M ***. étoit un vilain homme, noir comme une taupe, frippon comme une chouette, &

qui, à force de vexations, finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons; M. d'*Aubonne* se vengea du sien par une comédie : il envoya cette piéce à madame de *Warens*, qui me la fit voir. Elle me plut, & me fit naître la fantaisie d'en faire une, pour essayer si j'étois en effet aussi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet, en écrivant l'*Amant de lui-même*. Ainsi, quand j'ai dit dans la préface de cette piéce, que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce tems-ci que se rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les semaines j'avois une fois la permission de sortir; je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers, attenant à la maison qu'elle occupoit. Ce bâtiment, où étoit leur four, étoit plein jusqu'au comble de fascines sèches. Tout fut embrasé en très-peu de tems. La maison étoit en grand péril, & couverte par les flammes que le vent y

portoit. On ſe mit en devoir de déménager en hâte, & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruiſſeau dont j'ai parlé. J'étois ſi troublé, que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit ſous la main, juſqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à ſoulever; j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, ſi quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque, qui étoit venu voir Maman ce jour-là, ne reſta pas non plus oiſif. Il l'emmena dans le jardin, où il ſe mit en priéres avec elle & tous ceux qui étoient-là, enſorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux, & m'y mis comme les autres. Durant la priére du ſaint homme le vent changea, mais ſi bruſquement & ſi à propos que les flammes qui couvroient la maiſon & entroient déjà par les fenêtres, furent portées de l'autre côté de la cour, & la maiſon n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ſes anciens confreres, commencérent à recueillir les piéces qui pouvoient ſervir à ſa béatification. A la priére du P. *Boudet*, je joignis à ces piéces une atteſtation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien; mais en quoi je fis

mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priére, & durant sa priére j'avois vu le vent changer, & même très-à-propos; voilà ce que je pouvois dire & certifier : mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre, voilà ce que je ne devois pas attester, parce que je ne pouvois le sçavoir. Cependant, autant que je puis me rappeller mes idées, alors sincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux, si naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux prélat, l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aidérent à me séduire; & ce qu'il y a de sûr, est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes priéres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorsque j'eus publié les *Lettres de la Montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne sçais comment, & en fit usage dans ses feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuse, & l'à-propos me parut à moi-même très-plaisant.

J'étois destiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fut possible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail,
&

& cela n'étoit pas encourageant pour me faire pouſſer mes études. Auſſi l'Evêque & le Supérieur ſe rebutérent-ils, & on me rendit à Madame de *Warens*, comme un ſujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre : au reſte aſſez bon garçon, dît-on, & point vicieux; ce qui fit que, malgré tant de préjugés rebutans ſur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe ſon livre de muſique, dont j'avois tiré ſi bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuſe étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au ſéminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la penſée de me faire muſicien. L'occaſion étoit commode. On faiſoit chez elle, au moins une fois la ſemaine, de la muſique, & le Maître de muſique de la cathédrale, qui dirigeoit ce petit concert, venoit la voir très-ſouvent. C'étoit un Pariſien, nommé M. *le Maître*, bon compoſiteur, fort vif, fort gai, jeune encore, aſſez bien fait, peu d'eſprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire ſa connoiſſance; je m'attachois à lui, je ne lui déplaiſois pas : on parla de penſion, l'on en convint. Bref j'entrai chez lui, & j'y paſſai l'hiver d'autant plus agréablement, que la maîtriſe n'étant qu'à vingt pas de la maiſon de Maman, nous

étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise, toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans-de-chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St-Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance, & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me suis rappellés avec le plus de plaisir. Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si j'y étois encore. Non-seulement je me rappelle les tems, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnans, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, & dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtrise, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faisoit; le bel & noble habit des cha-

noines, les chaſubles des prêtres, les mîtres des chantres, la figure des muſiciens ; un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebaſſe, un petit abbé blondin qui jouoit du violon ; le lambeau de ſoutane, qu'après avoir poſé ſon épée, M. *le Maître* endoſſoit par-deſſus ſon habit laïque, & le beau ſurplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur ; l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orcheſtre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. *le Maître* avoit fait exprès pour moi ; le bon dîné qui nous attendoit enſuite, le bon appétit qu'on y portoit : ce concours d'objets vivement retracé, m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme ſyderum*, qui marche par ïambes ; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour ſur le perron de la cathédrale, ſelon un rite de cette Egliſe-là. Mlle. *Merceret*, femme-de-chambre de Maman, ſçavoit un peu de muſique : je n'oublierai jamais un petit motet *Afferte* que M. *le Maître* me fit chanter avec elle, & que ſa maîtreſſe écoutoit avec tant de plaiſir. Enfin tout, juſqu'à la bonne

ſervante *Perrine*, qui étoit ſi bonne fille, & que les enfans-de-chœur faiſoient tant endêver; tout, dans les ſouvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence, revient ſouvent me ravir & m'attriſter.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an ſans le moindre reproche; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de ſottiſe, & je n'en fis point tant que je fus ſous les yeux de Maman. Elle me conduiſoit, & me conduiſoit toujours bien; mon attachement pour elle étoit devenu ma ſeule paſſion; & ce qui prouve que ce n'étoit pas une paſſion folle, c'eſt que mon cœur formoit ma raiſon. Il eſt vrai qu'un ſeul ſentiment abſorbant, pour ainſi dire, toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre; pas même la muſique, bien que j'y fiſſe tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute: la bonne volonté y étoit toute entiére, l'aſſiduité y étoit. J'étois diſtrait, rêveur, je ſoupirois; qu'y pouvois-je faire? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi; mais pour que je fiſſe de nouvelles folies, il ne falloit qu'un ſujet qui vînt me les inſpirer. Ce ſujet ſe préſenta; le hazard arrangea les choſes, &, comme

on verra dans la ſuite, ma mauvaiſe tête en tira parti.

Un ſoir du mois de Février qu'il faiſoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. *Perrine* prend ſa lanterne, deſcend, ouvre : un jeune-homme entre avec elle, monte, ſe préſente d'un air aiſé, & fait à M. *le Maître* un compliment court & bien tourné, ſe donnant pour un muſicien François, que le mauvais état de ſes finances forçoit de vicarier pour paſſer ſon chemin. A ce mot de muſicien François, le cœur treſſaillit au bon *le Maître* ; il aimoit paſſionnément ſon pays & ſon art. Il accueillit le jeune paſſager, lui offrit le gîte dont il paroiſſoit avoir grand beſoin, & qu'il accepta ſans beaucoup de façon. Je l'examinai, tandis qu'il ſe chauffoit & qu'il jaſoit en attendant le ſoupé. Il étoit court de ſtature, mais large de quarrure ; il avoit je ne ſçais quoi de contrefait dans ſa taille, ſans aucune difformité particuliére ; c'étoit pour ainſi dire un boſſu à épaules plattes, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt uſé que vieux, & qui tomboit par piéces, une chemiſe très-fine & très-ſale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune deſquelles il auroit mis

ſes deux jambes, & pour ſe garantir de la neige un petit chapeau à porter ſous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque choſe de noble, que ſon maintien ne démentoit pas; ſa phyſionomie avoit de la fineſſe & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modeſtement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation, & qui n'alloit pas gueuſant comme un gueux, mais comme un fou. Il nous dît qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans ſa route; & oubliant un peu ſon rôle de muſicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le parlement.

Pendant le ſoupé on parla de muſique; & il en parla bien. Il connoiſſoit tous les grands virtuoſes, tous les ouvrages célèbres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands ſeigneurs. Sur tout ce qu'on diſoit il paroiſſoit au fait; mais à peine un ſujet étoit-il entamé, qu'il brouilloit l'entretien par quelque poliſſonnerie qui faiſoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un ſamedi; il y avoit le lendemain muſique à la cathédrale. M. *le Maître* lui propoſe d'y chanter: *Très-volontiers*; -- lui de-

mande quelle eſt ſa partie ? *la Haute-contre*, & il parle d'autre choſe. Avant d'aller à l'égliſe on lui offrit ſa partie à prévoir ; il n'y jetta pas les yeux. Cette gaſconade ſurprit *le Maître* : Vous verrez, me dît-il à l'oreille qu'il ne ſçait pas une note de muſique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les ſuivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force ; car je m'intéreſſois beaucoup à lui.

J'eus bientôt dequoi me raſſurer. Il chanta ſes deux récits avec toute la juſteſſe & tout le goût imaginables, & qui plus eſt avec une très-jolie voix. Je n'ai guéres eu de plus agréable ſurpriſe. Après la meſſe M. *Venture* reçut des complimens à perte-de-vue des chanoines & des muſiciens, auxquels il répondoit en poliſſonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. *le Maître* l'embraſſa de bon cœur ; j'en fis autant : il vit que j'étois bien aiſe, & cela parut lui faire plaiſir.

On conviendra, je m'aſſure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manant, je pouvois m'engouer de M. *Venture*, qui avoit de l'éducation, des talens, de l'eſprit, de l'uſage du monde, & qui pouvoit paſſer pour un aimable débauché. C'eſt auſſi ce qui m'ar-

riva, & ce qui feroit arrivé, je penſe, à tout autre jeune-homme à ma place; d'autant plus facilement encore, qu'il auroit eu un meilleur tact pour ſentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher : car *Venture* en avoit, ſans contredit, & il en avoit ſur tout un bien rare à ſon âge, celui de n'être point preſſé de montrer ſon acquis. Il eſt vrai qu'il ſe vantoit de beaucoup de choſes qu'il ne ſçavoit point; mais pour celles qu'il ſçavoit & qui étoient en aſſez grand nombre, il n'en diſoit rien : il attendoit l'occaſion de les montrer; il s'en prévaloit alors ſans empreſſement, & cela faiſoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque choſe ſans parler du reſte, on ne ſçavoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuiſable, ſéduiſant dans la converſation, ſouriant toujours & ne riant jamais, il diſoit du ton le plus élégant les choſes les plus groſſiéres & les faiſoit paſſer. Les femmes même les plus modeſtes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau ſentir qu'il falloit ſe fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues, & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes; mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la ſociété des gens

qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il restât borné long-tems à la sphère des musiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raisonnable dans sa cause, fut aussi moins extravagant dans ses effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir, à l'entendre; tout ce qu'il faisoit me paroissoit charmant, tout ce qu'il disoit me sembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point jusqu'à ne pouvoir me séparer de lui. J'avois à mon voisinage un bon préservatif contre cet excès. D'ailleurs, trouvant ses maximes très-bonnes pour lui, je sentois qu'elles n'étoient pas à mon usage; il me falloit une autre sorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée & dont je n'osois même lui parler, bien sûr qu'il se seroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec transport; *le Maître* lui en parloit avec éloges. Elle consentit qu'on le lui amenât: mais cette entrevue ne réussit point du tout: il la trouva précieuse, elle le trouva libertin; & s'alarmant pour moi d'une aussi mauvaise connoissance, non-seulement elle me defendit de le lui ramener, mais elle

me peignit ſi fortement les dangers que je courois avec ce jeune-homme, que je devins un peu plus circonſpect à m'y livrer, &, très-heureuſement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt ſéparés.

M. *le Maître* avoit les goûts de ſon art; il aimoit le vin. A table cependant il étoit ſobre; mais en travaillant dans ſon cabinet il falloit qu'il bût. Sa ſervante le ſçavoit ſi bien, que, ſi-tôt qu'il préparoit ſon papier pour compoſer & qu'il prenoit ſon violoncelle, ſon pot & ſon verre arrivoient l'inſtant d'après, & le pot ſe renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être abſolument ivre, il étoit preſque toujours pris de vin; & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon eſſentiellement bon, & ſi gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat*. Malheureuſement il aimoit ſon talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit ſur ſa ſanté, & enfin ſur ſon humeur; il étoit quelquefois ombrageux & facile à offenſer. Incapable de groſſiéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaiſe parole, même à un de ſes enfans-de-chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela étoit juſte. Le mal étoit, qu'ayant peu d'eſprit il ne diſcernoit pas les tons

& les caractéres, & prenoit souvent la mouche sur rien.

L'ancien chapitre de Genève, où jadis tant de Princes & d'Evêques se faisoient un honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur; mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne; & s'il est un orgueil pardonnable, après celui qui se tire du mérite personnel, c'est celui qui se tire de la naissance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages, les traitent d'ordinaire avec assez de hauteur. C'est ainsi que les chanoines traitoient souvent le pauvre *le Maître*. Le chantre sur-tout, appellé M. l'Abbé de *Vidonne*, qui du reste étoit un très-galant homme, mais trop plein de sa noblesse, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ses talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la semaine-sainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de règle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où *le Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque passe-droit & lui dît quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit sur le champ la résolution de s'enfuir la nuit suivante, & rien ne put l'en faire démordre,

quoique Madame de *Warens*, à qui il alla faire ſes adieux, n'épargnât rien pour l'appaiſer. Il ne put renoncer au plaiſir de ſe venger de ſes tyrans, en les laiſſant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand beſoin de lui. Mais ce qui l'embarraſſoit lui-même, étoit ſa muſique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caiſſe aſſez groſſe & fort lourde, qui ne s'emportoit pas ſous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait, & ce que je ferois encore à ſa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant réſolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'oſe dire qu'elle le devoit. *Le Maître* s'étoit conſacré, pour ainſi dire, à ſon ſervice. Soit en ce qui tenoit à ſon art, ſoit en ce qui tenoit à ſes ſoins, il étoit entiérement à ſes ordres, & le cœur avec lequel il les ſuivoit, donnoit à ſa complaiſance un nouveau prix. Elle ne faiſoit donc que rendre à un ami, dans une occaſion eſſentielle, ce qu'il faiſoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans ; mais elle avoit une ame qui, pour remplir de pareils devoirs, n'avoit pas beſoin de ſonger que c'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de ſuivre M. *le Maître* au moins juſ-

qu'à Lyon, & de m'attacher à lui aussi-long-tems qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude *Anet*, son fidèle domestique, pour le transport de la caisse. Il fut d'avis, qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit quand il seroit nuit porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance, & louer ensuite un âne dans un village pour la transporter jusqu'à Seyssel, où étant sur terres de France nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi : nous partîmes le même soir à sept heures; & Maman, sous prétexte de payer ma dépense, grossit la petite bourse du pauvre petit-chat, d'un surcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, portâmes la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendîmes à Seyssel.

Je crois avoir déja remarqué qu'il y a des tems où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caractére tout opposé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet*, curé de Seyssel, étoit chanoine de S. Pierre, par conséquent de la connoissance de M. *le Maître*,

& l'un des hommes dont il devoit le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, & lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions là du consentement du chapitre. *Le Maître* goûta cette idée, qui rendoit sa vengeance moqueuse & plaisante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut très-bien. *Le Maître* lui dît qu'il alloit à Bellay à la priére de l'Evêque diriger sa musique aux fêtes de Pâques, qu'il comptoit repasser dans peu de jours; & moi, à l'appui de ce mensonge, j'en enfilai cent autres si naturels, que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille caresses. Nous fûmes bien régalés, bien couchés, M. *Reydelet* ne sçavoit quelle chere nous faire; & nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, avec promesse de nous arrêter plus long-tems au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant; car on ne sçauroit imaginer une espiéglerie mieux soutenue, ni plus heureuse. Elle nous eût égayés durant toute la route, si M. *le Maître*, qui ne cessoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-sujet, &

qui reſſembloit fort à l'épilepſie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayérent, & dont je penſai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay paſſer les fêtes de Pâques, comme nous l'avions dit à M. *Reydelet* ; &, quoique nous n'y fuſſions point attendus, nous fûmes reçus du maître de muſique & accueillis de tout le monde avec grand plaiſir. M. *le Maître* avoit de la conſidération dans ſon art, & la méritoit. Le maître de muſique de Bellay ſe fit honneur de ſes meilleurs ouvrages, & tâcha d'obtenir l'approbation d'un ſi bon juge : car outre que *le Maître* étoit connoiſſeur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit ſi ſupérieur à tous ces maîtres de muſique de province, & ils le ſentoient ſi bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere que comme leur chef.

Après avoir paſſé très-agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes notre route, ſans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon, nous fûmes loger à Notre-Dame de pitié, & en attendant la caiſſe, qu'à la faveur d'un autre menſonge nous avions embarquée ſur le Rhône par les ſoins de notre bon patron M. *Reydelet*, M. *le Maître* alla voir ſes connoiſſances,

entr'autres le Pere *Caton*, cordelier, dont il ſera parlé dans la ſuite, & l'Abbé *Dortan* comte de Lyon. L'un & l'a utre le reçurent bien ; mais ils le trahirent, comme on verra tout-à-l'heure : ſon bonheur s'étoit épuiſé chez M. *Reydelet.*

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous paſſions dans une petite rue non loin de notre auberge, *le Maître* fut ſurpris d'une de ſes atteintes, & celle-là fut ſi violente que j'en fus ſaiſi d'effroi. Je fis des cris, appellai du ſecours, nommai ſon auberge & ſuppliai qu'on l'y fît porter; puis, tandis qu'on s'aſſembloit & s'empreſſoit autour d'un homme tombé ſans ſentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaiſſé du ſeul ami ſur lequel il eût dû compter. Je pris l'inſtant où perſonne ne ſongeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je diſparus. Graces au ciel, j'ai fini ce troiſiéme aveu pénible ; s'il m'en reſtoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent, il en eſt reſté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu ; mais ce que j'ai à dire dans le livre ſuivant, eſt preſque entiérement ignoré. Ce ſont les plus grandes extravagances de ma vie, & il eſt heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma

tête, montée au ton d'un inſtrument étranger, étoit hors de ſon diapaſon ; elle y revint d'elle-même, & alors je ceſſai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeuneſſe eſt celle dont j'ai l'idée la plus confuſe. Rien preſque ne s'y eſt paſſé d'aſſez intéreſſant à mon cœur pour m'en retracer vivement le ſouvenir, & il eſt difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens ſucceſſifs, je ne faſſe pas quelques tranſpoſitions de tems ou de lieu. J'écris abſolument de mémoire, ſans monumens, ſans matériaux qui puiſſent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me ſont auſſi préſens que s'ils venoient d'arriver ; mais il y a des lacunes & des vuides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits auſſi confus que le ſouvenir qui m'en eſt reſté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois & j'en pourrai faire encore ſur des bagatelles, juſqu'au tems où j'ai de moi des renſeignemens plus ſûrs ; mais en ce qui importe vraiment au ſujet, je ſuis aſſuré d'être exact & fidèle, comme je tâcherai toujours de l'être en tout : voilà ſur quoi l'on peut compter.

Si-tôt que j'eus quitté M. *le Maître*, ma réſolution fut priſe, & je repartis pour Annecy. La cauſe & le myſtére de notre

départ m'avoit donné un grand intérêt pour la sûreté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier avoit fait diversion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriére : mais, dès que la sécurité me laissa plus tranquille, le sentiment dominant reprit sa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de desir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendresse & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faisois pas un pas sans sentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc aussi-tôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt & mon esprit si distrait, que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, sinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge sur-tout si cette derniére époque a dû sortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens* : elle étoit partie pour Paris.

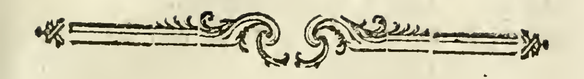
Je n'ai jamais bien sçu le secret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en suis très-

ſûr, ſi je l'en avois preſſée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du ſecret de ſes amis. Mon cœur, uniquement occupé du préſent, en remplit toute ſa capacité, tout ſon eſpace, &, hors les plaiſirs paſſés qui ſont déſormais mes uniques jouiſſances, il n'y reſte pas un coin de vuide pour ce qui n'eſt plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit, eſt que, dans la révolution cauſée à Turin par l'abdication du Roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la Cour de France, où elle m'a ſouvent dit qu'elle l'eût préféré ; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eſt pas ſi déſagréablement ſurveillé. Si cela eſt, il eſt bien étonnant qu'à ſon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais viſage, & qu'elle ait toujours joui de ſa penſion ſans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commiſſion ſecrette, ſoit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la Cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller ; ſoit de la part de quelqu'un plus puiſſant encore, qui ſçut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de ſûr, ſi cela

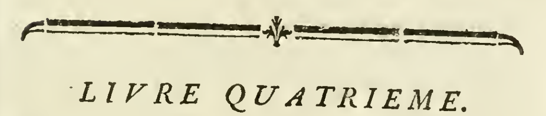
eſt, eſt que l'ambaſſadrice n'étoit pas mal choiſie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens néceſſaires pour ſe bien tirer d'une négociation.

Fin du Livre troiſième.





LES CONFESSIONS DE J.J. ROUSSEAU.



LIVRE QUATRIEME.

J'ARRIVE, & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma ſurpriſe & de ma douleur ! C'eſt alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. *le Maître* commença de ſe faire ſentir. Il fut plus vif encore, quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caiſſe de muſique, qui contenoit toute ſa fortune, cette précieuſe caiſſe ſauvée avec tant de fatigue, avoit été ſaiſie en arrivant à Lyon par les ſoins du comte *Dortan*, à qui le chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlèvement furtif. *Le Maître* avoit en vain réclamé ſon bien, ſon gagne-

pain, le travail de toute sa vie. La propriété de cette caisse étoit tout au moins sujette à litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'instant même par la loi du plus fort, & le pauvre *le Maître* perdit ainsi le fruit de ses talens, l'ouvrage de sa jeunesse, & la ressource des ses vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de prise, & je me forgeai bientôt des consolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne sçusse pas son adresse, & qu'elle ignorât que j'étois de retour ; & quant à ma désertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. *le Maître* dans sa retraite ; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France, je ne l'aurois pas guéri de son mal, je n'aurois pas sauvé sa caisse ; je n'aurois fait que doubler sa dépense, sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose ; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite, qu'elle nous tourmente ; c'est quand long-tems après on se la rappelle, car le souvenir ne s'en éteint point.

Le seul parti que j'avois à prendre pour

avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour sçavoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'Evêque, qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui, & je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire : M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connoissance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel malgré mon enthousiasme je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy; les Dames se l'arrachoient. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. *Venture*, & il me fit presque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ses leçons plus à mon aise, je lui proposai de partager avec moi son gîte; il y consentit. Il étoit logé chez un Cordonnier, plaisant & bouffon personnage, qui dans son patois n'appelloit pas sa femme autrement que *salopière*; nom qu'elle méritoit assez. Il avoit avec elle des prises que

Venture avoit ſoin de faire durer, en paroiſſant vouloir faire le contraire. Il leur diſoit d'un ton froid, & dans ſon accent Provençal, des mots qui faiſoient le plus grand effet; c'étoient des ſcènes à pâmer de rire. Les matinées ſe paſſoient ainſi, ſans qu'on y ſongeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ſes ſociétés, où il ſoupoit; & moi, j'allois me promener ſeul, méditant ſur ſon grand mérite, admirant, convoitant ſes rares talens, & maudiſſant ma mauſſade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuſe vie. Eh que je m'y connoiſſois mal! la mienne eût été cent fois plus charmante, ſi j'avois été moins bête & ſi j'en avois ſçu mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle; elle avoit laiſſé *Merceret*, ſa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de ſa maîtreſſe. Mademoiſelle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais aſſez agréable; une bonne Fribourgeoiſe ſans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec ſa maîtreſſe. Je l'allois voir aſſez ſouvent; c'étoit une ancienne connoiſſance, & ſa vue m'en rappelloit une plus chére qui
me

me la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies, entr'autres une Mademoiselle *Giraud*, Génevoise, qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle; je m'y laissai mener, parce que j'aimois assez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes personnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiselle *Giraud* qui me faisoit toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon visage son museau sec & noir barbouillé de tabac d'Espagne, j'avois peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenois patience; à cela près, je me plaisois fort au milieu de toutes ces filles, & soit pour faire leur cour à Mademoiselle *Giraud*, soit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage; mais je ne m'en avisois pas, je n'y pensois pas.

D'ailleurs des couturiéres, des filles-de-chambre, de petites marchandes ne me tentoient guéres. Il me falloit des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies, ç'a toujours été la mienne, & je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang

qui m'attire ; c'eſt un teint mieux conſervé, de plus belles mains, une parure plus gracieuſe, un air de délicateſſe & de propreté ſur toute la perſonne, plus de goût dans la maniére de ſe mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chauſſure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajuſtés. Je préférerois toujours la moins jolie, ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule ; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien, cet avantage ſe préſentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems ſur les momens agréables de ma jeuneſſe ! Ils m'étoient ſi doux ; ils ont été ſi courts, ſi rares, & je les ai goûtés à ſi bon marché ! Ah ! leur ſeul ſouvenir rend encore à mon cœur une volupté pure, dont j'ai beſoin pour ranimer mon courage, & ſoutenir les ennuis du reſte de mes ans.

L'aurore un matin me parut ſi belle, que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le ſoleil. Je goûtai ce plaiſir dans tout ſon charme ; c'étoit la ſemaine après la St. Jean. La terre dans ſa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs ; les roſſignols, preſque à la fin de leur ramage,

ſembloient ſe plaire à le renforcer: tous les oiſeaux faiſant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naiſſance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vu dans le triſte ſol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois inſenſiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois ſous des ombrages dans un vallon, le long d'un ruiſſeau. J'entends derriére moi des pas de chevaux & des voix de filles qui ſembloient embarraſſées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom: j'approche, je trouve deux jeunes perſonnes de ma connoiſſance, Mlle. de G***. & Mlle. *Galley*, qui n'étant pas d'excellentes cavaliéres, ne ſçavoient comment forcer leurs chevaux à paſſer le ruiſſeau. Mlle. de G***. étoit une jeune Bernoiſe fort aimable, qui par quelque folie de ſon âge ayant été jettée hors de ſon pays, avoit imité Made. de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle, elle avoit été trop heureuſe de s'attacher à Mademoiſelle *Galley*, qui, l'ayant priſe en amitié, avoit engagé ſa mere à la lui donner pour compagne, juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque

façon. Mademoiſelle *Galley*, d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie ; elle avoit je ne ſçais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée, ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractére à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, ſi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Madame *Galley* ; elles implorérent mon ſecours pour faire paſſer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles ſeules. Je voulus fouetter les chevaux ; mais elles craignoient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de Mademoiſelle *Galley*, puis le tirant après moi, je traverſai le ruiſſeau ayant de l'eau juſqu'à mi-jambes, & l'autre cheval ſuivit ſans difficulté. Cela fait, je voulus ſaluer ces Demoiſelles & m'en aller comme un benêt ; elles ſe dirent quelques mots tout bas, & Mademoiſelle *G****. s'adreſſant à moi : Non pas, non pas, me dît-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre ſervice, & nous devons en conſcience avoir ſoin de

vous ſécher : il faut s'il vous plaît venir avec nous, nous vous arrêtons priſonnier. Le cœur me battoit, je regardois Mademoiſelle *Galley* : Oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, priſonnier de guerre; montez en croupe derriére elle, nous voulons rendre compte de vous. -- Mais, Mademoiſelle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mere, reprit Mademoiſelle de *G****. n'eſt pas à Toune, nous ſommes ſeules : nous revenons ce ſoir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'eſt pas plus prompt que celui que ces mots firent ſur moi. En m'élançant ſur le cheval de Mademoiſelle de *G****. je tremblois de joie, & quand il fallut l'embraſſer pour me tenir, le cœur me battoit ſi fort qu'elle s'en apperçut; elle me dît que le ſien lui battoit auſſi par la frayeur de tomber : c'étoit preſque, dans ma poſture, une invitation de vérifier la choſe; je n'oſai jamais, & durant tout le trajet mes deux bras lui ſervirent de ceinture, très-ſerrée, à la vérité, mais ſans ſe déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci, me ſouffletteroit volontiers, & n'auroit pas de tort.

La gaieté du voyage & le babil de ces

filles, aiguiférent tellement le mien, que jufqu'au foir & tant que nous fûmes enfemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis fi bien à mon aife, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes chofes. Quelques inftans feulement quand je me trouvois tête-à tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarraffoit un peu; mais l'abfente revenoit bien vite, & ne nous laiffoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien féché, nous déjeunâmes. Enfuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîné. Les deux Demoifelles, tout en cuifinant, baifoient de tems en tems les enfans de la grangére, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant fon frein. On avoit envoyé des provifions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon dîner, fur-tout en friandifes; mais malheureufement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient guéres; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté fur ce fecours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées auffi, par la même raifon peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive & charmante étoit l'innocence mê-

me, & d'ailleurs qu'euſſent-elles fait de moi entre elles-deux? Elles envoyérent chercher du vin par-tout aux environs; on n'en trouva point, tant les payſans de ce canton ſont ſobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dîs de n'en pas être ſi fort en peine, & qu'elles n'avoient pas beſoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la ſeule galanterie que j'oſai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reſte que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuiſine de la grangére, les deux amies aſſiſes ſur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entre elles-deux ſur une eſcabelle à trois pieds. Quel dîner! Quel ſouvenir plein de charmes! Comment, pouvant à ſi peu de frais goûter des plaiſirs ſi purs & ſi vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais ſoupé des petites-maiſons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas ſeulement pour la gaieté, pour la douce joie; mais je dis pour la ſenſualité.

Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous reſtoit du déjeuné, nous le gardâmes pour le goûté, avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient apportés; & pour tenir

notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre deſſert avec des ceriſes. Je montai ſur l'arbre & je leur en jettois des bouquets, dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoiſelle *Galley*, avançant ſon tablier & reculant la tête, ſe préſentoit ſi bien, & je viſai ſi juſte, que je lui fis tomber un bouquet dans le ſein; & de rire. Je me diſois en moi-même: Que mes lèvres ne ſont-elles des ceriſes! comme je les leur jetterois ainſi de bon cœur!

La journée ſe paſſa de cette ſorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un ſeul mot équivoque, pas une ſeule plaiſanterie hazardée; & cette décence, nous ne nous l'impoſions point du tout, elle venoit toute ſeule: nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modeſtie, d'autres diront ma ſottiſe, fut telle, que la plus grande privauté qui m'échappa, fut de baiſer une ſeule fois la main de Mademoiſelle *Galley*. Il eſt vrai que la circonſtance donnoit du prix à cette légére faveur. Nous étions ſeuls, je reſpirois avec embarras, elle avoit les yeux baiſſés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'aviſa de ſe coller ſur ſa main, qu'elle

retira doucement après qu'elle fut baiſée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne ſçais ce que j'aurois pu lui dire : ſon amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin, elles ſe ſouvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous reſtoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous diſtribuant comme nous étions venus. Si j'avois oſé, j'aurois tranſpoſé cet ordre ; car le regard de Mademoiſelle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'oſai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le propoſer. En marchant nous diſions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le ſecret de la faire longue par tous les amuſemens dont nous avions ſçu la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous ſéparâmes ! Avec quel plaiſir nous projettâmes de nous revoir ! Douze heures paſſées enſemble nous valoient des ſiécles de familiarité. Le doux ſouvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous-trois valoit des plai-

ſirs plus vifs, & n'eût pu ſubſiſter avec eux : nous nous aimions ſans myſtére & ſans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainſi. L'innocence des mœurs a ſa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi je ſçais que la mémoire d'un ſi beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur, que celle d'aucuns plaiſirs que j'aie goûtés en ma vie. Je ne ſçavois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes perſonnes, mais elles m'intéreſſoient beaucoup toutes-deux. Je ne dis pas que, ſi j'euſſe été le maître de mes arrangemens, mon cœur ſe feroit partagé; j'y ſentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtreſſe Mademoiſelle de *G****; mais à choix, je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en ſoit, il me ſembloit en les quittant que je ne pourrois plus vivre ſans l'une & ſans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémeres amours?

Ceux qui liront ceci, ne manqueront pas de rire de mes avantures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finiſſent par

baiser la main. O mes lecteurs, ne vous y trompez pas ! J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par-là.

Venture, qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois passé ma journée. Ces Demoiselles m'avoient parlé de lui avec peu d'estime, & m'avoient paru mécontentes de me sçavoir en si mauvaises mains ; cela lui fit tort dans mon esprit: d'ailleurs tout ce qui me distrayoit d'elles, ne pouvoit que m'être désagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi, en me parlant de ma situation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépensasse très-peu de chose, mon petit pécule achevoit de s'épuiser ; j'étois sans ressource. Point de nouvelles de Maman ; je ne sçavois que devenir, & je sentois un cruel serrement de cœur, de voir l'ami de Mademoiselle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dît qu'il avoit parlé de moi à Monsieur le Juge-Mage, qu'il vouloit m'y mener dîner le lendemain ; que c'é-

toit un homme en état de me rendre ſervice par ſes amis ; d'ailleurs une bonne connoiſſance à faire, un homme d'eſprit & de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit : puis mêlant, à ſon ordinaire, aux choſes les plus ſérieuſes, la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, ſur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plu ſi fort à Monſieur *Simon*, (c'étoit le nom du Juge-Mage,) qu'il vouloit en faire un autre en réponſe ſur le même air : il avoit dit à *Venture* d'en faire auſſi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troiſiéme ; afin, diſoit-il, qu'on vît les couplets arriver le le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit, ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet. Pour les premiers vers que j'euſſe faits, ils étoient paſſables : meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille ; le ſujet roulant ſur une ſituation fort tentre, à laquelle mon cœur étoit déja tout diſpoſé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture*, qui le trouvant joli le mit dans ſa poche, ſans me dire s'il avoit fait le ſien. Nous allâmes dîner chez Monſieur *Simon*,

qui nous reçut bien. La converſation fut agréable ; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'eſprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faiſois mon rôle ; j'écoutois & je me taiſois. Ils ne parlérent de couplet ni l'un ni l'autre ; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je ſçache, il n'a été queſtion du mien.

Monſieur *Simon* parut content de mon maintien : c'eſt à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déja vu pluſieurs fois chez Madame de *Warens*, ſans faire une grande attention à moi. Ainſi c'eſt depuis ce dîné que je puis dater ſa connoiſſance, qui ne me ſervit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire ; mais dont je tirai dans la ſuite d'autres avantages, qui me font rappeller ſa mémoire avec plaiſir.

J'aurois tort de ne pas parler de ſa figure, que, ſur ſa qualité de Magiſtrat, & ſur le bel-eſprit dont il ſe piquoit, on n'imagineroit pas, ſi je n'en diſois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit aſſurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues & même aſſez longues, l'auroient aggrandi, ſi elles euſſent été verticales ; mais elles poſoient de biais, comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-ſeu-

lement court, mais mince, & en tout ſens d'une petiteſſe inconcevable. Il devoit paroître une ſauterelle, quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturelle, avec un viſage bien formé, l'air noble, d'aſſez beaux yeux, ſembloit une tête poſtiche qu'on auroit plantée ſur un moignon. Il eût pu s'exempter de faire de la dépenſe en parure; car ſa grande perruque ſeule l'habilloit parfaitement de pied-en-cap.

Il avoit deux voix toutes différentes, qui s'entremêloient ſans ceſſe dans ſa converſation, avec un contraſte d'abord très-plaiſant, mais bientôt très-déſagréable. L'une étoit grave & ſonore; c'étoit, ſi j'oſe ainſi parler, la voix de ſa tête. L'autre, claire, aiguë & perçante, étoit la voix de ſon corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-poſément, qu'il ménageoit ſon haleine, il pouvoit parler toujours de ſa groſſe voix; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt ſe préſenter, cet accent devenoit comme le ſifflement d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre ſa baſſe.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'eſt point chargée, Monſieur *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & pouſſoit juſqu'à la coquetterie le ſoin de ſon ajuſtement. Comme il cherchoit à

prendre ſes avantages, il donnoit volontiers ſes audiences au matin dans ſon lit; car quand on voyoit ſur l'oreiller une belle tête, perſonne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des ſcènes, dont je ſuis ſûr que tout Annecy ſe ſouvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit ou plutôt ſur ce lit les plaideurs, en belle coëffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux groſſes bouffettes de ruban couleur de roſe, un payſan arrive, heurte à la porte. La ſervante étoit ſortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie, *entrez*! & cela, comme dit un peu trop fort, partit de ſa voix aiguë. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut reſſortir, en faiſant à Madame de grandes excuſes. M. *Simon* ſe fâche, & n'en crie que plus clair. Le payſan, confirmé dans ſon idée & ſe croyant inſulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'eſt qu'une coureuſe, & que M. le Juge-Mage ne donne guéres bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux, & n'ayant pour toute arme que ſon pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand ſa gouvernante arriva.

Ce petit nain, ſi diſgracié dans ſon corps

par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'esprit : il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris soin de l'orner. Quoiqu'il fût, à ce qu'on disoit, assez bon Jurisconsulte, il n'aimoit pas son métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réussi. Il en avoit pris sur-tout cette brillante superficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il sçavoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres semblables : il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec mystére & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit passé il y avoit soixante ans. Il sçavoit la musique, & chantoit agréablement de sa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens pour un Magistrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles ; elles l'avoient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendoit même à des bonnes fortunes, & cela les amusoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny* disoit, que pour lui, la derniére faveur étoit de baiser une femme au genou.

Comme il connoissoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers, sa conversation étoit non-seulement amusante, mais instructive. Dans la suite, lorsque j'eus pris

du goût pour l'étude, je cultivai ſa connoiſſance, & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir, de Chambéry où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis dont j'ai ſouvent fait mon profit. Malheureuſement dans ce corps ſi fluet, logeoit une ame très-ſenſible. Quelques années après, il eut je ne ſçais quelle mauvaiſe affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage; c'étoit aſſûrément un bon petit-homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finiſſoit par aimer. Quoique ſa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de lui des leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoiſſance lui conſacrer un petit ſouvenir.

Sitôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiſelle *Galley*, me flattant de voir entrer ou ſortir quelqu'un, ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien; pas un chat ne parut, & tout le tems que je fus-là, la maiſon demeura auſſi cloſe que ſi elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déſerte, un homme s'y remarquoit; de tems en tems quelqu'un paſſoit, entroit ou ſortoit au voiſinage. J'étois fort embarraſſé de ma figure; il me ſembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois-là, & cette idée me mettoit au ſupplice: car j'ai toujours

préféré à mes plaisirs, l'honneur & le repos de celles qui m'étoient cheres.

Enfin, las de faire l'amant Espagnol & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiselle de *G****. J'aurois préféré d'écrire à son amie ; mais je n'osois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoissance de l'autre & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoiselle *Giraud*, comme j'en étois convenu avec ces demoiselles en nous séparant. Ce furent elles qui me donnérent cet expédient. Mademoiselle *Giraud* étoit contre-pointiére, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de sa maison. La messagére ne me parut pourtant pas trop bien choisie ; mais j'avois peur, si je faisois des difficultés sur celle-là, qu'on ne m'en proposât point d'autre. De plus, je n'osai dire qu'elle vouloit travailler pour son compte. Je me sentois humilié qu'elle osât se croire pour moi du même sexe que ces demoiselles. Enfin j'aimois mieux cet entrepôt-là que point, & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à de jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air sot & embarrassé

m'auroit ſeul décelé. On peut croire que cette commiſſion ne lui donna pas grand plaiſir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidellement. Le lendemain matin je courus chez elle, & j'y trouvai ma réponſe. Comme je me preſſai de ſortir pour l'aller lire & baiſer à mon aiſe ! Cela n'a pas beſoin d'être dit ; mais ce qui en a beſoin davantage, c'eſt le parti que prit Mademoiſelle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicateſſe & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant aſſez de bon ſens pour voir qu'avec ſes trente-ſept ans, ſes yeux de liévre, ſon nez barbouillé, ſa voix aigre & ſa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes perſonnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté, elle ne voulut ni les trahir ni les ſervir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déja quelque tems que la *Merceret*, n'ayant aucune nouvelle de ſa maîtreſſe, ſongeoit à s'en retourner à Fribourg ; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus ; elle lui fit entendre qu'il ſeroit bien que quelqu'un la conduiſît chez ſon pere, & me propoſa. La petite *Merceret*, à qui je ne déplaiſois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlérent dès le même jour, comme d'une affaire ar-

rangée ; & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette maniére de diſpoſer de moi, j'y conſentis, regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud*, qui ne penſoit pas de même, arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la *Merceret* ſe chargea de me défrayer, & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépenſoit de l'autre, à ma priére on décida qu'elle enverroit devant ſon petit bagage, & que nous irions à pied à petites journées. Ainſi fut fait.

Je ſuis fâché de faire tant de filles amoureuſes de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité ſans ſcrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaiſée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries auſſi vives ; mais elle imitoit mes tons, mes accens, rediſoit mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle, & prenoit toujours grand ſoin, comme elle étoit fort peureuſe, que nous couchaſſions dans la même chambre : identité qui ſe borne rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt ans, & une fille de vingt cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma

ſimplicité fut telle, que quoique la *Merceret* ne fût pas déſagréable, il ne me vint pas même à l'eſprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât ; & quand cette idée me feroit venue, j'étois trop ſot pour en ſçavoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher enſemble ; je croyois qu'il falloit des ſiécles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret* en me défrayant comptoit ſur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En paſſant à Genève je n'allai voir perſonne ; mais je fus prêt à me trouver mal ſur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuſe ville, jamais je n'y ſuis entré, ſans ſentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendriſſement. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient juſqu'aux larmes, & m'inſpiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étois ! mais qu'elle étoit naturelle ! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit paſſer à Nion. Paſſer ſans voir mon bon pere ! Si j'avois eu ce courage, j'en ſerois mort de regret. Je laiſſai la *Merceret* à l'auberge, & je l'allai voir à tout riſque. Eh ! que j'avois tort de le craindre ! Son ame à mon abord s'ouvrit aux ſentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous verſâmes en nous embraſſant ! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon hiſtoire & je lui dis ma réſolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'expoſois, me dît que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reſte, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raiſon ; mais il eſt certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, ſoit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, ſoit qu'il fût embarraſſé peut-être à ſçavoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai ſçu depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injuſte & bien éloignée de la vérité, mais du reſte aſſez naturelle. Ma belle-mere, bonne femme, un peu mielleuſe, fit ſemblant de vouloir me retenir à ſouper. Je ne reſtai point ; mais je leur dîs que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems

au retour, & je leur laiſſai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarraſſé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon pere & d'avoir oſé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureuſement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empreſſemens de Mademoiſelle *Merceret* diminuérent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & ſon pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous ſéparâmes ſans pleurs: je retournai le ſoir à ma gargotte, & je repartis le ſurlendemain de mon arrivée, ſans trop ſçavoir où j'avois deſſein d'aller.

Voilà encore une circonſtance de ma vie, où la providence m'offroit préciſément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus; peu vive; fort raiſonnable à quelques petites humeurs près, qui ſe paſſoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de ſuite orageuſe. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouſer

ſans peine, & ſuivre le métier de ſon pere. Mon goût pour la muſique me l'auroit fait aimer. Je me ſerois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu ſans doute de grands plaiſirs ; mais j'aurois vécu en paix juſqu'à ma derniére heure, & je dois ſçavoir mieux que perſonne qu'il n'y avoit pas à balancer ſur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lauſanne. Je voulois me raſſaſier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans ſa plus grande étendue. La plupart de mes ſecrets motifs déterminans n'ont pas été plus ſolides. Des vues éloignées ont rarement aſſez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des leurres de dupe. Je me livre à l'eſpoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir ; mais s'il faut prendre long-tems de la peine, je n'en ſuis plus. Le moindre petit plaiſir qui s'offre à ma portée, me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaiſir que la peine doit ſuivre : celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouiſſances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on ſçait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand beſoin d'arriver en quel-

que

que lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux: car m'étant égaré dans ma route, je me trouvai le soir à Moudon, où je dépensai le peu qui me restoit, hors dix creutzers qui partirent le lendemain à la dînée; & arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne, j'y entrai dans un cabaret sans un sou pour payer ma couchée, & sans sçavoir que devenir. J'avois grand'faim; je fis bonne contenance, & je demandai à souper comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien, je dormis tranquillement, & après avoir déjeuné le matin & compté avec l'hôte, je voulus, pour sept batz à quoi montoit ma dépense, lui laisser ma veste en gage. Ce brave homme la refusa; il me dît que grace au ciel il n'avoit jamais dépouillé personne, qu'il ne vouloit pas commencer pour sept batz; que je gardasse ma veste, & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de sa bonté; mais moins que je ne devois l'être, & que je ne l'ai été depuis en y repensant. Je ne tardai guéres à lui renvoyer son argent avec des remerciemens, par un homme sûr: mais quinze ans après repassant par Lausanne à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me serois fait

un vrai plaiſir de lui rappeller ſa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des ſervices plus importans ſans doute, mais rendus avec plus d'oſtentation, ne m'ont pas paru ſi dignes de reconnoiſſance, que l'humanité ſimple & ſans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lauſanne, je rêvois à la détreſſe où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer ſans aller montrer ma miſére à ma belle-mere, & je me comparois, dans ce pélerinage pédeſtre, à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai ſi bien de cette idée, que, ſans ſonger que je n'avois ni ſa gentilleſſe, ni ſes talens, je me mis en tête de faire à Lauſanne le petit *Venture*, d'enſeigner la muſique que je ne ſçavois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conſéquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtriſe où je puſſe vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être aſſez bien & à bon marché. On m'enſeigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des penſionnaires. Ce *Perrotet* ſe trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits menſonges comme je les

avois arrangés. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers ; il me dît qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa penſion étoit de cinq écus blancs ; ce qui étoit peu pour la choſe, mais beaucoup pour moi. Il me conſeilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-penſion, qui conſiſtoit pour le dîné en une bonne ſoupe & rien de plus, mais bien à ſouper le ſoir. J'y conſentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeuneſſe, j'en trouve ſi peu dans un âge avancé ? leur race eſt-elle épuiſée ? Non ; mais l'ordre où j'ai beſoin de les chercher aujourd'hui, n'eſt plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple, où les grandes paſſions ne parlent que par intervalles, les ſentimens de la nature ſe font plus ſouvent entendre. Dans les états plus élevés ils ſont étouffés abſolument, & ſous le maſque du ſentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lauſanne à mon pere, qui m'envoya mon paquet, & me marqua d'excellentes choſes dont j'aurois dû mieux

profiter. J'ai déja noté des momens de délire inconcevables, où je n'étois plus moi-même. En voici encore une des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois pour ainsi dire venturisé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter, sans sçavoir déchiffrer un air ; car quand les six mois que j'avois passés avec *le Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu suffire ; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit assez pour apprendre mal. Parisien de Genève, & catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom, ainsi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modèle, autant qu'il m'étoit possible. Il s'étoit appellé *Venture* de Villeneuve ; moi je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de *Vaussore*, & je m'appellai *Vaussore* de Villeneuve. *Venture* sçavoit la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi sans la sçavoir je m'en vantai à tout le monde, & sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à Monsieur de *Treytorens*, professeur en droit, qui aimoit la musique & faisoit des concerts chez lui ;

je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à composer une piéce pour son concert, aussi effrontément que si j'avois sçu comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties, & de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde se rappelle peut-être encore, sur ces paroles jadis si connues :

> Quel caprice !
> Quelle injustice !
> Quoi, ta Clarice
> Trahiroit tes feux ? *&c.*

Venture m'avoit appris cet air avec la basse sur d'autres paroles, à l'aide desquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma composition ce menuet & sa basse, en supprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout aussi résolûment que si j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma piéce.

J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siécles. Enfin, tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les cinq ou six coups du *prenez garde à vous.* On fait silence, je me mets gravement à battre la mesure, on commence ..... Non, depuis qu'il existe des opéra françois, de la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on sembloit attendre. Les musiciens étouffoient de rire; les auditeurs ouvroient de grands yeux, & auroient bien voulu fermer les oreilles, mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes, qui vouloient s'égayer, râcloient à percer le tympan d'un Quinze-vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes; mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir & tout planter là. Pour ma consolation j'entendois autour de moi les assistans se dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne: l'un, Il n'y a rien là de supportable; un autre, Quelle musique enragée! un autre, Quel diable de sabat! --Pauvre *Jean-Jacques*,

dans ce cruel moment tu n'ſpérois guéres qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi, les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix : Quels ſons charmans ! Quelle muſique enchantereſſe ! Tous ces chants-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur, fut le menuet. A peine en eut-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant ; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain l'un de mes ſymphoniſtes appellé *Lutold* vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le déſeſpoir de l'état où l'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines, me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes, & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dîs tout, en lui demandant le ſecret, qu'il

me promit, & qu'il me garda comme on peut le croire. Dès le même ſoir tout Lauſanne ſçut qui j'étois, & ce qui eſt remarquable, perſonne ne m'en fit ſemblant, pas même le bon *Perrotet*, qui pour tout cela ne ſe rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien triſtement. Les ſuites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lauſanne un ſéjour fort agréable. Les écoliers ne ſe préſentoient pas en foule ; pas une ſeule écoliére, & perſonne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches, auſſi ſtupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir, & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une ſeule maiſon, où un petit ſerpent de fille ſe donna le plaiſir de me montrer beaucoup de muſique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter enſuite devant M. le maître, pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois ſi peu en état de lire un air de premiére vue, que dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas poſſible de ſuivre un moment l'exécution, pour ſçavoir ſi l'on jouoit bien ce que j'avois ſous les yeux, & que j'avois compoſé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations j'avois

des consolations très-douces, dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le sexe une grande vertu consolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes disgraces, que de sentir qu'une personne aimable y prend intérêt. Cette correspondance cessa pourtant bientôt après ; & ne fut jamais renouée ; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu je négligeai de leur donner mon adresse, & forcé par la nécessité de songer continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entiérement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman ; mais si l'on croit que je l'oubliois aussi, l'on se trompe fort. Je ne cessois de penser à elle & de desirer de la retrouver, non seulement pour le besoin de ma subsistance, mais bien plus pour le besoin de mon cœur. Mon attachement pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres ; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient uniquement ma tendresse à leurs charmes, mais elle tenoit également à ceux des autres & ne leur eût pas survécu ; au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide, sans que je l'aimasse moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement transmis à sa personne l'hommage qu'il fit d'a-

bord à ſa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes ſentimens ne pouvoient changer. Je ſçais bien que je lui devois de la reconnoiſſance ; mais en vérité je n'y ſongeois pas. Quoi qu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même choſe. Je ne l'aimois ni par devoir, ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimois, parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faiſoit diſtraction, je l'avoue, & je penſois moins ſouvent à elle ; mais j'y penſois avec le même plaiſir, & jamais, amoureux ou non, je ne me ſuis occupé d'elle, ſans ſentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie, tant que j'en ſerois ſéparé.

N'ayant point de ſes nouvelles depuis ſi long-tems, je ne crus jamais que je l'euſſe tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me diſois : Elle ſçaura tôt ou tard que je ſuis errant, & me donnera quelque ſigne de vie ; je la retrouverai, j'en ſuis certain. En attendant c'étoit une douceur pour moi d'habiter ſon pays, de paſſer dans les rues où elle avoit paſſé, devant les maiſons où elle avoit demeuré, & le tout par conjecture ; car une de mes ineptes biſarreries étoit de n'oſer m'informer d'elle,

ni prononcer ſon nom ſans la plus abſolue néceſſité. Il me ſembloit qu'en la nommant je diſois tout ce qu'elle m'inſpiroit, que ma bouche révéloit le ſecret de mon cœur, que je la compromettois en quelque ſorte. Je crois même qu'il ſe mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de ſa démarche, & un peu de ſa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beaucoup, & que ſa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lauſanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant leſquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aſpect du lac de Genève & de ſes admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne ſçaurois expliquer, & qui ne tient pas ſeulement à la beauté du ſpectacle, mais à je ne ſçais quoi de plus intéreſſant qui m'affecte & m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud, j'éprouve une impreſſion compoſée du ſouvenir de Madame de *Warens* qui y eſt née, de mon pere qui y vivoit, de Mlle. de *Vulſon* qui y eut les prémices de mon cœur, de pluſieurs voyages de plaiſir que j'y fis dans

mon enfance, &, ce me ſemble, de quelque autre cauſe encore plus ſecrette & plus forte que tout cela. Quand l'ardent deſir de cette vie heureuſe & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né, vient enflammer mon imagination, c'eſt toujours au Pays-de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes, qu'elle ſe fixe. Il me faut abſolument un verger au bord de ce lac, & non pas d'un autre; il me faut un ami ſûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait ſur la terre, que quand j'aurai tout cela. Je ris de la ſimplicité avec laquelle je ſuis allé pluſieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours ſurpris d'y trouver les habitans, ſur-tout les femmes, d'un tout autre caractére que celui que j'y cherchois. Combien cela me ſembloit diſparate! Le pays & le peuple dont il eſt couvert, ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay, je me livrois en ſuivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes; je m'attendriſſois, je ſoupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aiſe, aſſis ſur

une groſſe pierre, je me ſuis amuſé à voir tomber mes larmes dans l'eau!

J'allai à Vevay loger à la Clef; & pendant deux jours que j'y reſtai ſans voir perſonne, je pris pour cette ville un amour qui m'a ſuivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon roman. Je dirois volontiers à ceux qui ont du goût & qui ſont ſenſibles: Allez à Vevay, viſitez le pays, examinez les ſites, promenez-vous ſur le lac; & dites ſi la nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *St-Preux*: mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiſtoire.

Comme j'étois catholique, & que je me donnois pour tel, je ſuivois ſans myſtére & ſans ſcrupule le culte que j'avois embraſſé. Les dimanches, quand il faiſoit beau, j'allois à la meſſe à Aſſans à deux lieues de Lauſanne. Je faiſois ordinairement cette courſe avec d'autres catholiques, ſur-tout avec un brodeur Pariſien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Pariſien comme moi, c'étoit un vrai Pariſien de Paris, un archi-Pariſien du bon Dieu, bon-homme comme un Champenois. Il aimoit ſi fort ſon pays, qu'il ne voulut jamais douter que j'en fuſſe, de peur de perdre cette occaſion d'en parler. M. de

Crouzas, Lieutenant-Baillival, avoit un jardinier de Paris auſſi; mais moins complaiſant, & qui trouvoit la gloire de ſon pays compromiſe à ce qu'on osât ſe donner pour en être, lorſqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me queſtionnoit de l'air d'un homme sûr de me prendre en faute, & puis ſourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au Marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut croire. Après avoir paſſé vingt ans à Paris, je dois à préſent connoître cette ville : cependant, ſi l'on me faiſoit aujourd'hui pareille queſtion, je ne ſerois pas moins embarraſſé d'y répondre ; & de cet embarras on pourroit auſſi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant, lors même qu'on rencontre la vérité, l'on eſt ſujet à ſe fonder ſur des principes trompeurs !

Je ne ſçaurois dire exactement combien de tems je demeurai à Lauſanne. Je n'apportai pas de cette ville des ſouvenirs bien rappellans. Je ſçais ſeulement que, n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchâtel, & que j'y paſſai l'hyver. Je réuſſis mieux dans cette derniére ville ; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avoit fidellement envoyé mon petit ba-

gage, quoique je lui redûsse assez d'argent.

J'apprenois insensiblement la musique en l'enseignant. Ma vie étoit assez douce; un homme raisonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chose. Les dimanches & les jours où j'étois libre, j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, soupirant; & quand j'étois une fois sorti de la ville, je n'y rentrois plus que le soir. Un jour étant à Boudry, j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe, avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air assez noble, & qui souvent avoit peine à se faire entendre, ne parlant qu'un jargon presque indéchiffrable, mais plus ressemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois presque tout ce qu'il disoit, & j'étois le seul; il ne pouvoit s'énoncer que par signes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dîs quelques mots en Italien, qu'il entendit parfaitement; il se leva, & vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite, & dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîner étoit bon, le mien étoit moins que médiocre; il m'invita de prendre part au sien, je fis peu de façons. En buvant & baragouinant, nous achevâmes

de nous familiariser; & dès la fin du repas nous devinmes inséparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec, & Archimandrite de Jérusalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint Sépulchre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit assez content de ce qu'il avoit amassé jusqu'alors ; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin, ni de François, & réduit à son Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute ressource ; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me proposa de l'accompagner, pour lui servir de secrétaire & d'interprète. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté, & qui ne quadroit pas mal avec mon nouveau poste, j'avois l'air si peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne se trompa point. Notre accord fut bientôt fait ; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, sans sûreté, sans connoissance, je me livre à sa conduite ; & dès le lendemain me voilà parti pour Jérusalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas

grand'chofe. La dignité épifcopale ne permettoit pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers ; mais nous préfentâmes fa commiffion au Sénat, qui lui donna une petite fomme. De-là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreufe & bien fervie. Il y avoit long-tems que je faifois mauvaife chére ; j'avois grand befoin de me refaire ; j'en avois l'occafion, & j'en profitai. Monfeigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant affez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoiffances, & plaçant fon érudition grecque avec affez d'agrément. Un jour, caffant au deffert des noifettes, il fe coupa le doigt fort avant ; & comme le fang fortoit avec abondance, il montra fon doigt à la compagnie, & dît en riant : *Mirate fignori ; queſto è ſangue Pelaſgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas auffi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les chofes ne fe pafférent pas auffi fimplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les

premiers de l'Etat, & l'examen de ses titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin, tout étant en règle, il fut admis à l'audience du sénat. J'entrai avec lui comme son interprète, & l'on me dît de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'esprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres, il fallût s'adresser au corps, comme si rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme aussi honteux, parler, non-seulement en public, mais devant le sénat de Berne, & parler impromptu, sans avoir une seule minute pour me préparer; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'exposai succinctement & nettement la commission de l'Archimandrite. Je louai la piété des princes qui avoient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences, je dîs qu'il n'y avoit pas moins à espérer de leur munificence accoutumée; & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens, sans distinction de secte, je finis par promettre les bénédictions du ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon discours fit effet; mais il est sûr qu'il fut goûté, & qu'au sortir de l'au-

dience, l'Archimandrite reçut un présent fort honnête ; & de plus, sur l'esprit de son secrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement, mais que je n'osai lui rendre à la lettre. Voilà la seule fois de ma vie que j'aie parlé en public & devant un souverain, & la seule fois aussi, peut-être, que j'ai parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les dispositions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs ; ces messieurs me haranguérent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m'embarrassai tellement dans ma réponse, & ma tête se brouilla si bien, que je restai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne, nous allâmes à Soleurre ; car le dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faisoit une route immense.

Mais comme chemin-faisant sa bourse s'emplissoit plus qu'elle ne se vuidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi, qui me plaisois presqu'autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie; mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La premiére chose que nous fîmes, arrivant à Soleurre, fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque, cet ambassadeur étoit le Marquis de *Bonac*, qui avoit été Ambassadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le S. Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure, où je ne fus pas admis, parce que M. l'Ambassadeur entendoit la langue Franque, & parloit l'Italien du moins aussi bien que moi. A la sortie de mon Grec, je voulus le suivre; on me retint: ce fut mon tour. M'étant donné pour Parisien, j'étois comme tel sous la jurisdiction de son Excellence.

Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité; je le lui promis en lui demandant une audience particuliére, qui me fut accordée. M. l'Ambassadeur m'emmena dans son cabinet, dont il ferma sur nous la porte, & là, me jettant à ses pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas

moins dit, quand je n'aurois rien promis ; car un continuel besoin d'épanchement met à tout moment mon cœur sur mes lèvres, & après m'être ouvert sans réserve au musicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le mystérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut si content de ma petite histoire & de l'effusion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez madame l'Ambassadrice, & me présenta à elle en lui faisant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté, & dit qu'il ne falloit pas me laisser aller avec ce moine Grec. Il fut résolu que je resterois à l'hôtel, en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui signifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit sac. M. de la *Martinière*, secrétaire d'ambassade, fut en quelque façon chargé de moi. En me conduisant dans la chambre qui m'étoit destinée, il me dit : Cette chambre a été occupée, sous le comte *Du Luc*, par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes maniéres, & de faire dire un jour :

Rousseau premier, *Rousseau* second. Cette conformité, qu'alors je n'espérois guéres, eût moins flatté mes desirs, si j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniére* me donna de la curiosité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, &, sur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poësie, je fis, pour mon coup d'essai, une cantate à la louange de madame de *Bonac*. Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes, & apprendre à mieux écrire en prose; mais je n'ai jamais trouvé dans la poësie françoise assez d'attrait pour m'y livrer tout-à fait.

M. de la *Martiniére* voulut voir de mon style, & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre, que j'apprends avoir été conservée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis long-tems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a succédé à M. de la *Martiniére* sous l'ambassade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Malesherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par

lui ou par d'autres, on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confeſſions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romaneſques ; & par exemple, non-ſeulement je ne devins point amoureux de madame de *Bonac*, mais je ſentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maiſon de ſon mari. M. de la *Martinière* en place, & M. de *Marianne*, pour ainſi dire, en ſurvivance, ne me laiſſoient eſpérer pour toute fortune qu'un emploi de ſous-ſecrétaire, qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que, quand on me conſulta ſur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambaſſadeur goûta cette idée, qui tendoit au moins à le débarraſſer de moi. M. de *Merveilleux*, ſecrétaire, interprète de l'ambaſſade, dît que ſon ami M. *Godard*, Colonel Suiſſe au ſervice de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de ſon neveu qui entroit fort jeune au ſervice, & penſa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée, aſſez légérement priſe, mon départ fut réſolu; & moi, qui voyois un voyage à faire, & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent

francs pour mon voyage, accompagnés de force bonnes leçons; & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours, que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien ; j'avois assez d'argent, beaucoup d'espérance ; je voyageois à pied, & je voyageois seul. On seroit étonné de me voir conter un pareil avantage, si déja l'on n'avoit dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chiméres me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offroit quelque place vuide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostoit en route, je rechignois de voir renverser la fortune dont je bâtissois l'édifice en marchant. Cette fois, mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire, & devenir militaire moi-même ; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déja me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications ; j'avois un oncle ingénieur ; j'étois en quelque sorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassoit pas ; & je comptois bien à force de sang-froid & d'intrépidité sup-

ſuppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte ; pourquoi le Maréchal *Rouſſeau* ne l'auroit-il pas ? Je m'échauffois tellement ſur ces folies, que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries ; & moi, au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je paſſois dans des campagnes agréables, que je voyois des bocages & des ruiſſeaux, ce touchant aſpect me faiſoit ſoupirer de regret ; je ſentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas : & bientôt, ſans ſçavoir comment, je me retrouvois au milieu de mes cheres bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois ! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la ſymétrie & l'alignement des maiſons, me faiſoient chercher à Paris autre choſe encore. Je m'étois figuré une ville auſſi belle que grande, de l'aſpect le plus impoſant, où l'on ne voyoit que de ſuperbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg St. Marceau je ne vis que de petites rues ſales & puantes, de vilaines maiſons noires, l'air de la mal-

propreté, de la pauvreté, des mendians, des charretiers, des ravaudeuſes, des crieuſes de tiſanne & de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette premiére impreſſion, & qu'il m'en eſt reſté toujours un ſecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la ſuite, ne fut employé qu'à y chercher des reſſources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eſt le fruit d'une imagination trop active, qui exagére par-deſſus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris, que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, ſi je l'avois vue, du portrait que je m'en ſuis fait. La même choſe m'arriva à l'Opéra, où je me preſſai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même choſe m'arriva dans la ſuite à Verſailles, dans la ſuite encore en voyant la Mer, & la même choſe m'arrivera toujours en voyant des ſpectacles qu'on m'aura trop annoncés: car il eſt impoſſible aux hommes, & difficile à la nature elle-même, de paſſer en richeſſe mon imagination.

A la maniére dont je fus reçu de tous

ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me careſſa le moins, étoit M. de *Surbeck*, retiré du ſervice & vivant philoſophiquement à Bagneux, où je fus le voir pluſieurs fois, & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux*, belle-ſœur de l'Interprète, & de ſon neveu Officier aux Gardes. Non-ſeulement la mere & le fils me reçurent bien ; mais ils m'offrirent leur table, dont je profitai ſouvent durant mon ſéjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle ; ſes cheveux étoient d'un beau noir, & faiſoient à la vieille mode le crochet ſur ſes tempes. Il lui reſtoit ce qui ne périt point avec les attraits, un eſprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre ſervice ; mais perſonne ne la ſeconda, & je fus bientôt déſabuſé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre juſtice aux François ; ils ne s'épuiſent point tant qu'on dit en proteſtations, & celles qu'ils font ſont preſque toujours ſincéres ; mais ils ont une maniére de paroître s'intéreſſer à vous, qui trompe plus que des paroles. Les gros complimens des Suiſſes n'en peuvent impoſer qu'à des ſots. Les maniéres des

François ſont plus ſéduiſantes, en cela même qu'elles ſont plus ſimples; on croiroit qu'ils ne vous diſent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous ſurprendre plus agréablement. Je dirai plus; ils ne ſont point faux dans leurs démonſtrations; ils ſont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même, quoi qu'on en diſe, plus vrais qu'aucune autre nation; mais ils ſont légers & volages. Ils ont en effet le ſentiment qu'ils vous témoignent; mais ce ſentimenr s'en va comme il eſt venu. En vous parlant ils ſont pleins de vous; ne vous voient-ils plus, ils vous oublient. Rien n'eſt permanent dans leur cœur; tout eſt chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu ſervi. Ce Colonel *Godard* au neveu duquel on m'avoit donné, ſe trouva être un vilain vieux avare, qui, quoique tout couſu d'or, voyant ma détreſſe, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fuſſe auprès de ſon neveu une eſpèce de valet ſans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là diſpenſé du ſervice, il falloit que je vécuſſe de ma paye de cadet, c'eſt-à-dire, de ſoldat, & à peine conſentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentaſſe de celui du régiment. Madame de *Merveil-*

leux, indignée de ſes propoſitions, me détourna elle-même de les accepter ; ſon fils fut du même ſentiment. On cherchoit autre choſe, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être preſſé, & cent francs ſur leſquels j'avois fait mon voyage, ne pouvoient me mener bien loin. Heureuſement je reçus de la part de M. l'Ambaſſadeur encore une petite remiſe qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné ſi j'euſſe eu plus de patience : mais languir, attendre, ſolliciter, ſont pour moi choſes impoſſibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman ; mais comment la trouver ? où la chercher ? Madame de *Merveilleux* qui ſçavoit mon hiſtoire m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois ; mais qu'on ne ſçavoit ſi elle étoit allée en Savoye, ou à Turin, & que quelques perſonnes la diſoient retournée en Suiſſe. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la ſuivre, bien ſûr qu'en quelque lieu qu'elle fût, je la trouverois plus aiſément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir, j'exerçai mon nouveau

talent poétique dans une épitre au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de *Merveilleux*, qui, au lieu de me censurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes sarcasmes, de même que son fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragérent: j'en fis un paquet à son adresse, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poste, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en passant. Je ris quelquefois encore, en songeant aux grimaces qu'il dut faire en lisant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait. Il commençoit ainsi:

Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inspireroit l'envie.

Cette petite piéce, mal faite à la vérité, mais qui ne manquoit pas de sel, & qui annonçoit du talent pour la satyre, est cependant le seul écrit satyrique qui soit sorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défense, que si j'avois été d'hu-

meur batailleuſe, mes aggreſſeurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La choſe que je regrette le plus dans les détails de ma vie, dont j'ai perdu la mémoire, eſt de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant penſé, tant exiſté, tant vécu, tant été moi, ſi j'oſe ainſi dire, que dans ceux que j'ai faits ſeul & à pied. La marche a quelque choſe qui anime & avive mes idées: je ne puis preſque penſer quand je reſte en place; il faut que mon corps ſoit en branle pour y mettre mon eſprit. La vue de la campagne, la ſucceſſion des aſpects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne ſanté que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait ſentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma ſituation, tout cela dégage mon ame, me donne une plus grande audace de penſer, me jette en quelque ſorte dans l'immenſité des êtres pour les combiner, les choiſir, me les approprier à mon gré ſans gêne & ſans crainte. Je diſpoſe en maître de la nature entiére; mon cœur, errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de ſentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuſe à les décrire en moi-même, quelle vigueur de

pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expreſſion je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! ſi l'on eût vu ceux de ma premiére jeuneſſe, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai compoſés & que je n'ai jamais écrits..... Pourquoi, direz-vous, ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire, vous répondrai-je ? pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouiſſance, pour dire à d'autres que j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je plânois dans le Ciel ? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avois penſé à tout cela, rien ne me ſeroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît ; elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas ſuffi. Où prendre du tems pour les écrire ? En arrivant je ne ſongeois qu'à bien dîner. En partant je ne ſongeois qu'à bien marcher. Je ſentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte ; je ne ſongeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai ſi bien ſenti tout cela, que dans le retour dont je parle. En venant à

Paris, je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carriére où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec aſſez de gloire; mais cette carriére n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit, & les êtres réels nuiſoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & ſon neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel, j'étois maintenant délivré de tous ces obſtacles : je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chiméres, car il ne reſtoit que cela devant moi. Auſſi je m'y égarai ſi bien, que je perdis réellement pluſieurs fois ma route, & j'euſſe été fort fâché d'aller plus droit; car ſentant qu'à Lyon j'allois me retrouver ſur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à deſſein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable; je m'y plus ſi fort & j'y fis tant de tours, que je me perdis enfin tout-à-fait. Après pluſieurs heures de courſe inutile, las & mourant de ſoif & de faim, j'entrai chez un payſan dont la maiſon n'avoit pas belle apparence; mais c'étoit la ſeule que je viſſe aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Génève ou en Suiſſe, où tous les habitans à leur aiſe ſont en état d'exercer l'hoſpitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en

payant. Il m'offrit du lait écremé & de gros pain d'orge, en me difant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices, & je mangeois ce pain, paille & tout; mais cela n'étoit pas fort reftaurant pour un homme épuifé de fatigue. Ce payfan, qui m'examinoit, jugea de la vérité de mon hiftoire par celle de mon appétit. Tout de fuite après avoir dit qu'il voyoit bien (*) que j'étois un bon jeune honnête-homme qui n'étois pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de fa cuifine, defcendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétiffant quoiqu'entamé, & une bouteille de vin dont l'afpect me réjouit le cœur plus que tout le refte. On joignit à cela une omelette affez épaiffe, & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà fon inquiétude & fes craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent; il le repouffoit avec un trouble extraordinaire, & ce qu'il y avoit de plaifant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en fré-

(*) Apparemment je n'avois pas encore la phyfionomie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

miſſant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit ſon vin à cauſe des aides, qu'il cachoit ſon pain à cauſe de la taille, & qu'il ſeroit un homme perdu ſi l'on pouvoit ſe douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dît à ce ſujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impreſſion qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui ſe développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple, & contre ſes oppreſſeurs. Cet homme, quoique aiſé, n'oſoit manger le pain qu'il avoit gagné à la ſueur de ſon front, & ne pouvoit éviter ſa ruine qu'en montrant la même miſére qui régnoit autour de lui. Je ſortis de ſa maiſon auſſi indigné qu'attendri, & déplorant le ſort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ſes dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le ſeul ſouvenir bien diſtinct qui me reſte de ce qui m'eſt arrivé durant ce voyage. Je me rappelle ſeulement encore, qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car, parmi les romans que j'avois lus avec mon pere, l'Aſtrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui

qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curiosité romanesque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la sorte, m'avoit sûrement pris pour un garçon serrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon sans vue. En arrivant j'allai voir aux Chasottes Mlle. du *Châtelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. *le Maître* : ainsi c'étoit une connoissance déjà faite. Mlle. du *Châtelet* m'apprit qu'en effet son amie avoit passé à Lyon, mais qu'elle ignoroit si elle avoit poussé sa route jusqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant si elle ne s'arrêteroit point en Savoye : que si je voulois elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'eusse à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'osai dire à Mlle. du *Châtelet* que j'étois pressé de la réponse,

& que ma petite bourſe épuiſée ne me laiſſoit pas en état de l'attendre long-tems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eût mal reçu. Au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de careſſes, & me traitoit ſur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laiſſer voir mon état, & de deſcendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me ſemble de voir aſſez clairement la ſuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle un autre voyage de Lyon, dont je ne puis marquer la place, & où je me trouvai déjà fort à l'étroit : le ſouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'euſſe eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me ſerois aiſément tiré d'affaire ; mais c'eſt à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il ſuffit de ſçavoir qu'après avoir paſſé preſque toute ma vie dans le mal-être, & ſouvent prêt à manquer de pain, il ne m'eſt jamais arrivé une ſeule fois de me faire demander de l'argent par un créancier ſans lui en donner à l'inſtant même. Je n'ai jamais ſçu faire des dettes

criardes, & j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'étoit souffrir assurément, que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, & c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques sous qui me restoient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquois moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état je n'étois ni inquiet ni triste. Je n'avois pas le moindre souci sur l'avenir, & j'attendois les réponses que devoit recevoir Mlle. du *Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou sur un banc, aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône; car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordoient le chemin du côté opposé. Il avoit fait très-chaud ce jour-là; la soirée étoit charmante; la rosée humectoit l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air étoit frais sans être froid; le soleil après son coucher avoit laissé dans le ciel des vapeurs rouges, dont la réflexion rendoit l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étoient chargés de rossignols qui

ſe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une ſorte d'extaſe, livrant mes ſens & mon cœur à la jouiſſance de tout cela, & ſoupirant ſeulement un peu du regret d'en jouir ſeul. Abſorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, ſans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchai voluptueuſement ſur la tablette d'une eſpèce de niche ou de fauſſe-porte enfoncée dans un mur de terraſſe : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres; un roſſignol étoit préciſément au-deſſus de moi; je m'endormis à ſon chant : mon ſommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payſage admirable. Je me levai, me ſecouai : la faim me prit; je m'acheminai gaîment vers la ville, réſolu de mettre à un bon déjeuné deux piéces de ſix blancs qui me reſtoient encore. J'étois de ſi bonne humeur, que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me ſouviens même, que je chantois une cantate de Batiſtin, intitulée les *Bains de Thomery* que je ſçavois par cœur. Que bénit ſoit le bon Batiſtin & ſa bonne cantate, qui m'a valu un meilleur déjeuné que celui ſur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur en-

core, ſur lequel je n'avois point compté du tout! Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derriére moi, je me retourne... je vois un Antonin qui me ſuivoit, & qui paroiſſoit m'écouter avec plaiſir. Il m'accoſte, me ſalue, me demande ſi je ſçais la muſique ? Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me queſtionner : je lui conte une partie de mon hiſtoire. Il me demande ſi je n'ai jamais copié de la muſique ? Souvent, lui dîs-je, & cela étoit vrai; ma meilleure maniére de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dît-il, venez avec moi; je pourrai vous occuper quelques jours durant leſquels rien ne vous manquera, pourvu que vous conſentiez à ne pas ſortir de la chambre. J'acquieſçai très-volontiers, & je le ſuivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon*; il aimoit la muſique, il la ſçavoit, & chantoit dans de petits concerts qu'il faiſoit avec ſes amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur, dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduiſit dans une petite chambre que j'occupai, & où je trouvai beaucoup de muſique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particuliérement la cantate que j'avois chan-

tée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier, tout le tems où je ne mangeois pas; car de ma vie je ne fus si affamé ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après M. *Rolichon* que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable; tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions, de duplications & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiasse fort nettement; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes, que je passe plus de tems à gratter qu'à noter, & que si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, &

pour aller vite j'allois tout de travers. Cèla n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter jusqu'à la fin, & de me donner encore en sortant un petit écu que je ne méritois guéres & qui me remit tout-à-fait en pied : car peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambéry, & de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes ; mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la providence. C'est la derniére fois de ma vie que j'ai senti la misére & la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont Maman avoit chargé Mlle. du *Chatelet*, que je vis durant ce tems-là plus assiduement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, & n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçoient de la cacher. Mlle. du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace ; elle étoit liante & familiére, & son esprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes, & c'est d'elle en premiére origine que ce même goût m'est venu. Elle

aimoit les romans de *le Sage*, & particuliérement Gil Blas; elle m'en parla, me le prêta, je le lus avec plaisir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces sortes de lectures: il me falloit des romans à grands sentimens. Je passois ainsi mon tems à la grille de Mlle. du *Châtelet* avec autant de plaisir que de profit, & il est certain que les entretiens intéressans & sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune-homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connoissance aux Chasottes avec d'autres pensionnaires & de leurs amies; entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans, appellée Mlle. *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention; mais dont je me passionnai huit ou neuf ans après, & avec raison, car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bien-tôt ma bonne Maman, je fis un peu de trève à mes chiméres, & le bonheur réel qui m'attendoit me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non-seulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle espéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuisois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être

cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avois suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mlle. du *Châtelet* vouloit que je prîsse un cheval; je n'y pus consentir, & j'eus raison : j'aurois perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisois souvent à mon voisinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'est une chose bien singuliére, que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable; & qu'au contraire elle est moins riante, lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujétir aux choses. Elle ne sçauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont; elle ne sçait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems, il faut que je sois en hiver; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs, & j'ai dit cent fois que si jamais j'étois mis à la Bastille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable; j'étois aussi content (& j'avois tout lieu de l'être), que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant

ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avoient suivi dans l'autre. J'avois le cœur serein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendrissement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance, mais sans ivresse, le plaisir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétois de ce que j'allois faire, comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paisibles & douces, non célestes & ravissantes. Les objets frappoient ma vue ; je donnois de l'attention aux paysages, je remarquois les arbres, les maisons, les ruisseaux ; je délibérois aux croisées des chemins, j'avois peur de me perdre, & je ne me perdois point. En un mot je n'étois plus dans l'Empyrée ; j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois, jamais plus loin.

Je suis, en racontant mes voyages, comme j'étois en les faisant : je ne sçaurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chere Maman, & je n'en allois pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise, & à m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, sans être pressé, & avoir pour terme de ma course un objet

agréable ; voilà, de toutes les maniéres de vivre, celle qui est le plus de mon goût. Au reste on sçait déja ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter & à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, & je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviére, qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siécles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisoit que je pouvois contempler au fond & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançois le nez, & je restois là des heures entiéres, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue, dont j'entendois le mugissement à travers les cris des cor-

beaux & des oiseaux de proie, qui voloient de roche en roche & de brouſſaille en brouſſaille à cent toiſes au-deſſous de moi. Dans les endroits où la pente étoit aſſez unie & la brouſſaille aſſez claire pour laiſſer paſſer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'auſſi gros que je les pouvois porter, je les raſſemblois ſur le parapet en pile; puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéry j'eus un ſpectacle ſemblable en ſens contraire. Le chemin paſſe au pied de la plus belle caſcade que je vis de mes jours. La montagne eſt tellement eſcarpée, que l'eau ſe détache net & tombe en arcade aſſez loin pour qu'on puiſſe paſſer entre la caſcade & la roche, quelquefois ſans être mouillé. Mais ſi l'on ne prend bien ſes meſures, on y eſt aiſément trompé, comme je le fus : car à cauſe de l'extrême hauteur l'eau ſe diviſe & tombe en pouſſiére, & lorſqu'on approche un peu trop de ce nuage, ſans s'appercevoir d'abord qu'on ſe mouille, à l'inſtant on eſt tout trempé.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'étoit pas ſeule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main, & me pré-

ſente à lui avec cette grace qui lui ouvroit tous les cœurs : Le voilà, Monſieur, ce pauvre jeune-homme ; daignez le protéger auſſi long-tems qu'il le méritera, je ne ſuis plus en peine de lui pour le reſte de ſa vie. Puis m'adreſſant la parole : Mon enfant, me dît-elle, vous appartenez au Roi ; remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux ſans rien dire, ſans ſçavoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naiſſante ne me tournât la tête, & que je ne fiſſe déja le petit Intendant. Ma fortune ſe trouva moins brillante, que ſur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à préſent c'étoit aſſez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Le roi Victor-Amédée jugeant par le ſort des guerres précédentes, & par la poſition de l'ancien patrimoine de ſes peres, qu'il lui échaperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiſer. Il y avoit peu d'années qu'ayant réſolu d'en mettre la Nobleſſe à la taille, il avoit ordonné un cadaſtre général de tout le pays, afin que rendant l'impoſition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail, commencé ſous le pere, fut achevé ſous le fils. Deux ou trois cens hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géomètres, qu'écrivains qu'on ap-

pelloit ſecrétaires, furent employés à cet ouvrage, & c'étoit parmi ces derniers que Maman m'avoit fait inſcrire. Le poſte, ſans être fort lucratif, donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems; mais il mettoit en état de chercher & d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particuliére pour pouvoir paſſer à quelque emploi plus ſolide quand le tems de celui-là ſeroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile, & je fus bientôt au fait. C'eſt ainſi qu'après quatre ou cinq ans de courſes, de folies & de ſouffrances depuis ma ſortie de Genève, je commençai pour la premiére fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma premiére jeuneſſe auront paru bien puériles, & j'en ſuis fâché : quoique né homme à certains égards, j'ai été long-tems enfant, & je le ſuis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand perſonnage ; j'ai promis de me peindre tel que je ſuis, & pour me connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeuneſſe. Comme en général les

objets font moins d'impreſſion ſur moi que leurs ſouvenirs, & que toutes mes idées ſont images, les premiers traits qui ſe ſont gravés dans ma tête y ſont demeurés, & ceux qui s'y ſont empreints dans la ſuite ſe ſont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine ſucceſſion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les ſuivent, & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien déveloper par-tout les premiéres cauſes, pour faire ſentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir en quelque façon rendre mon ame tranſparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer ſous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire enſorte qu'il ne s'y paſſe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puiſſe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réſultat & que je lui diſſe, Tel eſt mon caractére; il pourroit croire, ſinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais, en lui détaillant avec ſimplicité tout ce qui m'eſt arrivé, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai penſé, tout ce que j'ai ſenti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille; encore même en le voulant, n'y parviendrois-je pas aiſément

de cette façon. C'eſt à lui d'aſſembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils compoſent ; le réſultat doit être ſon ouvrage ; & s'il ſe trompe alors , toute l'erreur ſera de ſon fait. Or il ne ſuffit pas pour cette fin que mes récits ſoient fidèles, il faut auſſi qu'ils ſoient exacts. Ce n'eſt pas à moi de juger de l'importance des faits ; je les dois tous dire , & lui laiſſer le ſoin de choiſir. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué juſqu'ici de tout mon courage , & je ne me relâcherai pas dans la ſuite. Mais les ſouvenirs de l'âge moyen ſont toujours moins vifs que ceux de la premiére jeuneſſe. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible. Si les autres ne reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuieront peut-être , mais moi je ne ſerai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une choſe à craindre dans cette entrepriſe : ce n'eſt pas de trop dire, ou de dire des menſonges ; mais c'eſt de ne pas tout dire , & de taire des vérités.

Fin du IV Livre & du premier Volume.

